

U d'of OTTAWA



39003002189933





LE
DE 1665
QUI COURAIT EN MANUSCRIT
parmi le monde, sous le nom

(COMÉDIE POLITIQUE EN VERS SUR LE PROCÈS DE FOUCCQUET)

découvert & publié
Sur une copie du temps

TOME II

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT & C^{ie}
Imprimeurs de l'Institut
rue Jacob, 56

Tous droits réservés.

W. G. A. 11081 1175

EASTON

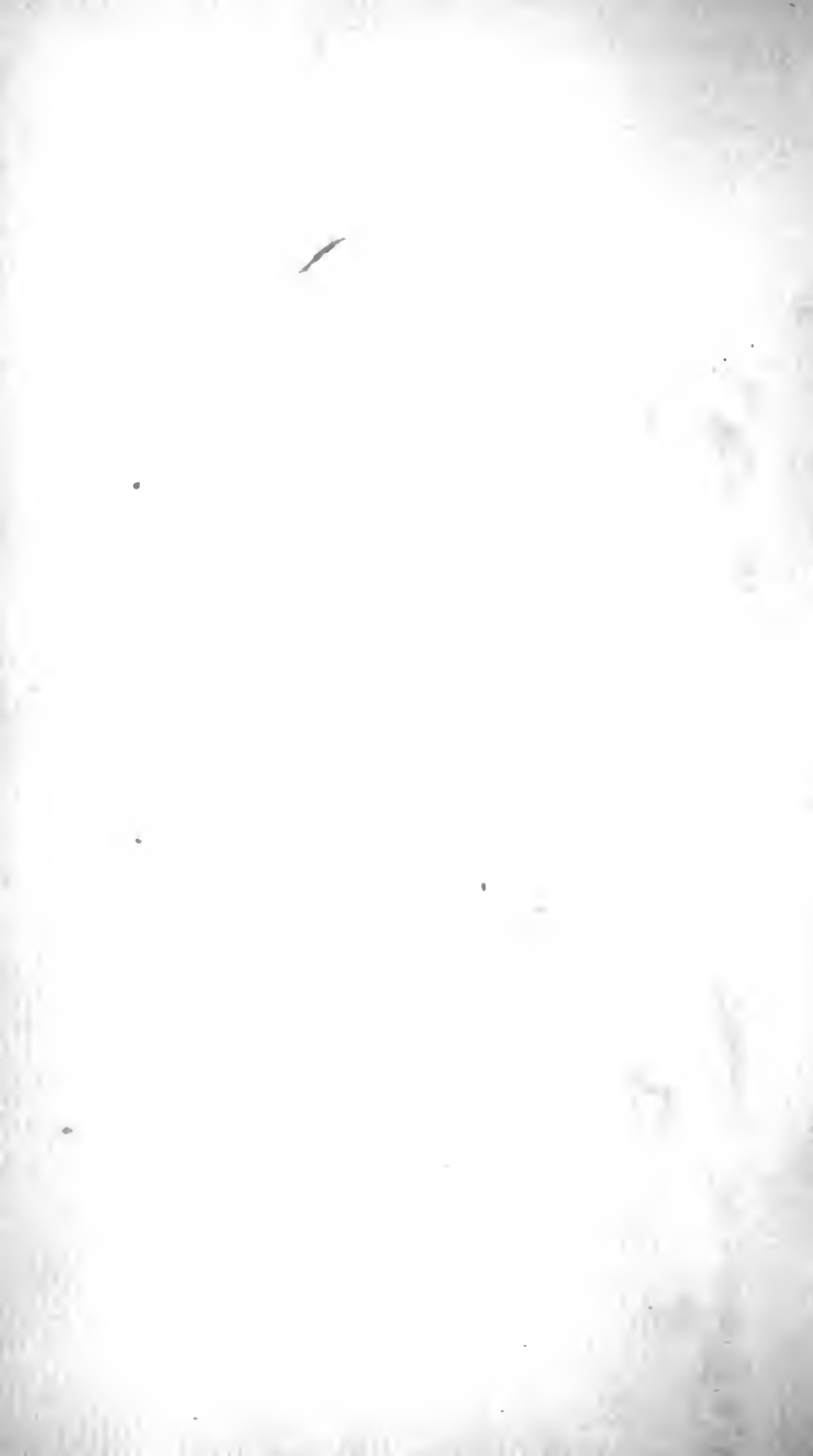
BY G. A. 11081

1175

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa







LE LIVRE ABOMINABLE

COMÉDIE POLITIQUE

EN CINQ DIALOGUES & EN VERS

SUR

LE PROCÈS DU SURINTENDANT FOUCQUET

(décembre 1664)

Tiré à petit nombre sur Hollande Van Gelder.

— 2 exemplaires sur Japon.

— 5 — Chine.

— 5 — Whatman.

Réserve à M

*Tout exemplaire devra être revêtu de la signature
autographe de*

MACON, IMPRIMERIE PROTAT FRÈRES

LE
LIVRE ABOMINABLE
DE 1665

QUI COURAIT EN MANUSCRIT

parmi le monde, sous le nom

DE

M O L I È R E

(COMÉDIE POLITIQUE EN VERS SUR LE PROCÈS DE FOUCKET)

découvert & publié

Sur une copie du temps

par

LOUIS-AUGUSTE MÉNARD

TOME II

PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT & cie
Imprimeurs de l'Institut
rue Jacob, 56

—
1883

Tous droits réservés.



PQ
1844
-L6
1883
v. 2

TROISIÈME DIALOGUE

DU RÉVÉREND PÈRE ANNAT, JÉSUIITE

PREMIER ENTRETIEN

LE ROY, LE PÈRE ANNAT

LE ROY.

Vous qui de mes secrets estes dépositaire,
Vous dont je dois attendre un conseil salutaire
Et que Dieu m'a donné pour conduire mes pas,
Réglez-les, Père Annat, & ne m'égarez pas.
Le grand Dieu des mortels est celui que j'adore :
Je luy dois la lumière & ma couronne encore,
C'est luy seul qui m'a mis dans le nombre des Roys ;
Comme pour mes fujets, il a pour moy des loix.
Ouy, cette vérité dans mon cœur est empreinte,
Quoyqu'un pinceau trompeur me l'ayt autrement peinte
Et que la flatterie à mes yeux ayt fait voir
Que les loix ne font point pour l'absolu pouvoir.
Quelque droit qu'un flatteur pour ma grandeur maintienne,
Je connois une main au dessus de la mienne,
Et cette vérité doit m'apprendre aujourd'huy
Que les Roys ont un maître & dépendent de luy.

LE PÈRE ANNAT.

Sire, permettez-moy de vous dire ma joye :
Ses plus grandes faveurs le Ciel sur vous déploie !
De toutes ses clartez vostre cœur éclairé
Elève vos vertus dans leur plus haut degré !

LE ROY.

La vertu la plus pure & la plus belle marque
Qui nous fasse connoître un auguste Monarque,
Est de devoir l'éclat qui brille dans ses yeux
Plustost à ses vertus qu'au sang de ses ayeux.
Mais quoy ! cette vertu , par tant d'hommes preschée ,
Se rencontre tousjours pour eux si fort cachée ,
Que chaque homme la peint, selon son intérêt ,
Encor qu'elle doive estre une, telle qu'elle est !
Vous me devez vos soins & vostre ministère,
Pour éclaircir mes yeux & non pas pour leur plaire ;
Et , par cette raison , j'ay creu qu'en seureté ,
Quand par ma propre voix vous ferez consulté ,
Quand ma sincère ardeur vous deviendrait connue ,
Vous me pourriez montrer la Vertu toute nue.
Dans l'état où je suis , j'en ay tant de besoin
Que , pour la Vérité (le Ciel m'en est témoin !) ,
Si je pouvois trouver en moy cette lumière
Qu'il faut , pour l'éclaircir, certaine & toute entière ,
De mes propres clartez me servant aujourd'huy,
Je ne hazarderois point voir des yeux d'autrui.

LE PÈRE ANNAT.

Sire, par vos vertus connoissez-vous vous même !
Vous eslevez au point l'honneur du Diadème
Que des plus grands des Roys la haute Majesté,
Jusqu'en si haut degré, ne l'ont jamais porté.

LE ROY.

On a toujours si mal éclairé ma jeunesse !
On m'a teu le secret de la belle sagesse,
Qui doit par ses leçons aux Princes enseigner
La science des Roys & l'art de bien régner ;
Mon âme d'elle-même en est assez pourveuë ;
Je vois par d'autres yeux & me fers de ma veuë,
Et je prends le Conseil d'autres clartez aussy,
Non pour estre conduit ; mais pour estre éclaircy.
Quand ma lumière est foible, ainſy j'y joins les autres :
Je vous ay fait venir, ayant besoin des vôtres.
Je hay la flatterie & l'on ne me sert pas,
Quand, par un doux menſonge, on égare mes pas.
Vostre profession, dont la vertu se fonde
Sur le détachement & la haine du monde,
Vous doit mettre à ce point, par un juſte mépris,
De fuir ces vains honneurs par les autres chéris.
Vous mettez vostre gloire à ne point voir la terre,
A condamner ſes mœurs & leur faire la guerre ;
Ainſy, l'âme ſans crainte & le cœur ſans eſpoir,
La Vérité par vous ſe doit bien faire voir.

LE PÈRE ANNAT.

Sire , la Vérité du commerce est bannie.
Nos Pères l'ont chassé de nostre Compagnie :
Son langage est souvent contraire à ce qui plaist ;
Il ne peut s'accorder avec nostre intérêt :
Le mensonge délecte , il a meilleure grâce ;
Il règne aussy pour elle & s'est mis en sa place ,
Et nos Pères ainsy trouvent heureusement ,
Pour mentir sans péché , un doux tempérament.
De l'adroit Equivoque inventant le mystère ,
Ils ont fait sur ce point tout ce qu'on pouvoit faire ;
Par luy la Vérité peut se dire tousjours ;
Il la farde si bien dans ses subtils discours
Qu'il fait , quand on a l'art de le sçavoir bien faire ,
Eviter fagement le danger de déplaire.
O divin Equivoque , admirable en ce point
Qu'on peut faire un mensonge & ne le dire point !

Nostre Etude a pour fin , dans le siècle où nous sommes ,
De joindre le salut & le plaisir des hommes ;
Nous sçavons qu'en preschant la Vertu comme il faut ,
Qu'en faisant son portrait sans tache & sans défaut ,
Ses augustes beautés & qui sont adorables ,
A peu d'hommes ainsy peuvent paroistre aymables ,
Que la peyne de fuivre & ses pas & sa loy ,
Rebutera le monde & fera de l'effroy.
Nos Pères , dont on sçait la conduite estre sage ,
Ont trouvé des vertus un si facile usage

Qu'un homme, en retranchant un peu de ses desirs,
Peut quitter le péché sans quitter ses plaisirs,
Ils nous ont déchargé de la peine excessive
Que prenoit pour le Ciel l'Église primitive :
Son chemin estoit rude à ces premiers chrestiens
Et, sans l'esprit subtil de nos théologiens,
On n'alloit plus à Dieu, sans porter la sandale ;
Mais l'usage a changé, grâce à nostre morale ,
Dont la doctrine montre aux chrétiens d'à présent,
Pour monter dans le Ciel , un chemin plus plaisant.
La seule pénitence estoit lors efficace,
Après avoir péché, pour nous remettre en grâce ;
Le Ciel n'estoit pour lors ouvert qu'aux pénitens ;
Pour goûter ses douceurs on gémissoit longtems ;
La justice de Dieu ne rendoit point les armes
Et ne s'amollissoit que par l'eau de nos larmes ;
Mais , grâce à nos Docteurs , l'Église d'à présent
A pour tous les esprits un dogme plus plaisant ;
Nostre Société, par un docte artifice ,
Oste la pénitence & supprime le vice :
(Ce remède est fâcheux pour laver les péchez ,)
Nous faisons, en jouant , sauver les débauchez !
Ouy, Sire , nous avons de si doctes maximes
Qu'elles ont un remède aux plus énormes crimes ,
Et le plus grand pécheur, le plus déterminé,
Aujourd'huy s'il se damne, il veut estre damné !
Ainsy, nostre Doctrine, aux pescheurs si commode,

A tant fait que le siècle a reçu sa méthode
Et, par ce doux esprit de la Société,
Qui traite les péchez avec civilité,
Nous avons décrié si bien la Pénitence,
Qu'en plaissant de la sorte aux pécheurs d'importance,
Nous avons réussi dans le fameux dessein
D'avoir sur tous les Grands un pouvoir souverain.

Ce politique esprit de notre Compagnie,
Dans l'Europe, a rendu sa puissance infinie.
Comme vous estes, Sire, un Monarque puissant,
Qu'entre tous les États le vostre est florissant,
Durant que vostre sceptre est plus puissant qu'un autre,
Sire, notre pouvoir sera soumis au vostre.
Donc, par là, vous pouvez, en toute feureté,
Disposer des esprits de la Société
Et vos ordres suivis vous rendront témoignage
Qu'elle a, pour vous servir, du zèle & du courage.

LE ROY.

On a veu son Génie, Espagnol autrefois,
Vouloir ôter le sceptre à l'Empire Gaulois,
Et, donnant tous les soins pour haster sa ruine,
Publier dans l'Europe une horrible doctrine,
Et perdant le respect que l'on doit rendre aux loix,
Mettre son Général sur la teste des Roys,
Et, s'ils sont ennemis, se faire une maxime
De répandre leur sang & les tuer sans crime !

LE PÈRE ANNAT.

Sire, cette doctrine a bien de la fureur ;

Mais je fuis Jéfuite & n'en ai point d'horreur,
Car, pour nous agrandir ou pour nous faire craindre,
Du facré fang des Roys nous fçavons bien nous teindre.
Noftre banniffement de différens États
N'a pu de noftre cœur bannir ces attentats,
Et, fi nous paraiffons renoncer à ce crime,
Nous ne le jugeons pas moins jufté & légitime,
Car enfin, quoyqu'il femble eftre hors de la main,
Nous confervons toujours dans le cœur fon levain.
En vain le Parlement condamne Santazelle,
Quelqu'un, de tems en tems, chez nous le renouvelle,
Car, pour nous maintenir, nous avons dans le fein,
Selon noftre doctrine, un efprit d'affaffin.
Noftre Société n'en exempte perfonne ;
Sa vengereffe main va jufqu'à la Couronne ;
Elle fait fes plaifirs de jeter de l'effroy
Dans le cœur d'un Héros ou dans l'âme d'un Roy,
Et les bienfaits, receus de leur main libérale,
Ne peuvent l'empêcher de leur eftre fatale.

LE ROY.

Je le fçay bien, mon Père, & l'hiftoire m'apprend
Qu'elle a fceu faire enfin trembler Henry le Grand,
Quand, par le Parlement, toute la Compagnie
Fut de la Capitale & de l'État bannie.

LE PÈRE ANNAT.

Ce grand Prince avoit, Sire, un intrépide cœur ;
Il fut, dans les hazards, infenfible à la peur ;

Mais son grand cœur ne pût se garantir de celle
Que Molina luy fit & le grand Santazelle.
Cette peur l'emporta sur toute sa raison ;
Il craignit le poignard , il craignit le poison ;
Notre Société luy parut fort nuisible ;
Mais , voyant ses refforts , il la vit si terrible
Qu'il crut qu'elle pourroit d'un attentat mortel
Reffusciter Barrière ou notre Jean Châtel.
Il crut bien qu'il verroit une main homicide
Vanger sur luy l'affront de notre Pyramide ,
Et que Guignart pendu le mettoit au hazard
Que chaque Ignatien deviendrait un Guignard ,
Et quoyqu'un Parlement justement l'ayt fait pendre ,
Il crut bien que Guignard renaîtroit de sa cendre.
Sire , ce fut ainſy que le plus grand des Roys
Qui mérite ce nom par tant de grands exploits ,
Craignit de nos complots la funeste tempeſte ,
Craignit pour ſes enfans & craignit pour ſa teſte ,
Et cette juſte peur fut les ſeules raiſons
Qui nous fit rappeler & rendre nos maiſons.

De la Société prenez donc cette idée
Que cette meſme main , de fureur poſſédée ,
Si vous pouviez un jour nous rendre vos amys ,
Vous fera redouter de tous vos ennemis.
De ceux que nous aymons nous eſpouſons la hayne ,
Nous rendons en tous lieux leur vengeance certaine.
En ſon ſiècle , jadis , le Roy des Affaſſins

N'a point porté si loin ses funestes desseins ;
Ses fujets , dévoués jusques au parricide ,
Estoient bien moins que nous sçavants en homicide.
Aimez la Compagnie & si , telle qu'elle est ,
Elle entre quelque jour dedans vostre intérêt ,
Sa puissance , en tous lieux qui n'a point de seconde ,
Vous peut bien eslever à l'Empire du monde.
Si Philippe second , ce Prince raffiné ,
A nos prudens conseils se fust abandonné ,
Après avoir réduit & l'Empire & l'Eglise ,
Eust aussy sous ses loix veu la France soumise ,
Et vostre Henry le Grand , avec tout son grand cœur ,
Auroit cessé de vivre ou bien d'estre vainqueur !

LE ROY.

Je sens dedans mon âme une joye infinie
D'apprendre les secrets de vostre Compagnie ,
J'en feray mon profit ; mais quel fort furieux
Vous porte à faire ainfty la guerre à mes ayeux ?
Ils vous ont tous rendu l'objet de leurs largesses ,
De leurs bienfaits vostre ordre a receu ses richesses :
Mon Père , dites-moy , quelle est donc la raison
Qui vous arme contr-eux de fer & de poison ?

LE PÈRE ANNAT.

Nostre Ordre est politique & , dedans ses affaires ,
Il se gouverne aussy par de secrets mystères ,
Car , pour bien soutenir nostre Société ,
Nous cherchons la doctrine & non la piété ;

Et nous nommons doctrine établir la science
Non sur la Vérité, mais sur la Vraisemblance.
Sur ce principe aussi nos plus graves Auteurs
Ont dans la chrétienté passé pour grands docteurs ;
Ils ont rendu du Ciel la porte si facile ;
Ils ont rendu la grâce aux pécheurs si docile
Que cette complaisance enfin nous a permis
D'avoir dans un État tous les Grands pour amis,
Et, pour le Peuple usant de la même conduite,
Nous avons sous nos loix veu l'Europe réduite.
Voyant donc nos ressorts, par un heureux hazard,
Dans les secrets des Roys nous donner bonne part,
Nous avons pour fonder nostre Ordre en Monarchie,
De l'Église troublé la sainte Hiérarchie ;
Mais, pour nous seconder dans un si grand dessein
Et ne pas dépenser tous nos travaux en vain,
Il nous faut toujours rendre une puissance amie,
Sur qui puisse la nostre estre bien affermie.
Ce fut par cet esprit que nostre Ordre, en naissant,
Vit entre tous les Roys l'Espagnol si puissant
Qui, par le même esprit & la même prudence,
Vouloit joindre l'Europe à sa toute puissance,
Que nous creumes devoir nous joindre avecque luy,
Pour soutenir nostre Ordre & trouver un appuy.
Cette conformité d'esprit & de pensée
Rendit nostre union si fort intéressée
Que ce Prince espagnol crut la Société

Avoir, pour le servir, une nécessité
Et la Société vit dedans ce Monarque
D'une toute puissance une si douce marque
Qu'en flattant ses desirs, elle conceut l'espoir
D'establiir, par le sien, en tous lieux, son pouvoir.
C'est ainſy qu'on a vu la Couronne eſpagnole
De noſtre ambition eſtre la ſeule idole ;
Pour tous ſes intérêts noſtre Ordre a combattu ;
Il a meſme pour elle immolé ſa vertu ;
Il ſ'eſt penſé permis le crime & l'injuſtice ,
Lorſqu'il a cru luy rendre un ſignalé ſervice.
Les Papes & les Roys , les Grands, les Magiſtrats,
Nous croyant leurs amys nous ont veu des ingrats,
S'ils avoient intérêt à l'Eſpagne contraire.
Nous pouvions bien ſouffrir qu'ils puiſſent bien nous faire ;
Car, par les ſages loix de la Société,
Nous recevons tousjours la libéralité ;
Mais toutes les faveurs n'épargnoient point noſtre âme :
Un ennemy d'Eſpagne eſtoit pour nous infâme ;
Il nous euſt accablé de ſes bienfaits en vain,
Pour nous faire tomber les armes de la main,
Car ſçachez, en un mot, que noſtre Compagnie
Pour ſon gouvernement a ce ſecret génie
De n'aymer que la main qui la peut conſerver
Et d'agrandir le bras qui la peut eſlever.
Quand pour noſtre grandeur on peut ſe rendre utile,
Noſtre humeur ſi ſuperbe alors devient ſervile ;

Mais si, pour nous venger, il nous faut des forfaits,
Non, rien ne nous arrête à force de bienfaits,
Car la Société dedans sa politique
Met, pour se conserver, toute chose en pratique.
Elle formeroit bien un désir, dans son cœur,
Que ce fust la vertu qui luy fist sa grandeur;
Mais quand, pour la servir, elle a trop de foiblesse,
Chez nous toute prudence est crue une sagesse.
Ce qui nous peut servir d'azile ou de soutien,
Crime ou vertu, n'importe, à nos yeux tout est bien.
Si la vertu ne peut, le crime la seconde,
Et nostre Compagnie, en trahisons féconde,
Sçait pousser ses forfaits jusqu'aux derniers efforts;
Elle fera jouer ses plus secrets ressorts,
Pour soutenir le bras qui soutient sa querelle,
A ses meilleurs amis fera moins infidelle,
Si ce bras peut servir ses moindres intérêts;
Enfin, pour ses amys, elle a ses grands secrets
De se rendre perfide & même une inhumaine,
Pour servir fortement leur fortune & leur haine;
Mais si ce bras devient, par malheur, impuissant,
S'il est reconnu foible, ou lasche, ou languissant,
Toute cette amitié, qu'on se croit confirmée,
Par le moindre intérêt se réduit en fumée,
Car, pour mieux oublier les biens qui nous sont faits,
Jamais ces biens chez nous ne se nomment bienfaits.
Nous avons pour ces biens quelque reconnaissance,

Si la main qui les donne a beaucoup de puissance ;
Mais , quand elle ne peut donner à l'avenir,
Notre mémoire alors en perd le souvenir.
C'est ainſy que nos mœurs , par de grandes maximes ,
Sous les noms des vertus s'accoutument aux crimes ,
Et que tout le chemin qui mène à la grandeur
Par notre Ordre eſt tenu pour celui de l'honneur.

La couronne d'Eſpagne eſt foible & vacillante ;
Sur la teſte du Prince elle eſt toute tremblante ;
Elle nous a comblez de bienfaits infinis ;
Sa bonté nous reçoit quand nous ſommes bannis ;
Nous nous verrions ſans biens & ſans ſupport, ſans elle ;
Nous avons éprouvé ſon amitié, fidèle ;
Mais, il faut l'avouer, l'eſprit qui nous conduit ,
Voyant voſtre pouvoir, nous charme & nous ſéduit ,
La puissance d'Eſpagne , en paſſant par la France ,
Fait de voſtre côté pancher notre balance.
Si l'Eſpagne ſe plaint que notre eſprit ingrat
A d'autres intérêts que ceux de ſon Etat ,
Si notre humeur luy ſemble & perfide & traitreſſe ,
Elle en doit ſeulement accuſer ſa foibleſſe.
Notre eſprit a pour but notre ſeule grandeur ;
Ce ſeul reſſort ſecret fait mouvoir notre cœur ;
Notre bonne conduite & plus ſage qu'aucune ,
Tient toujours le party de la bonne fortune ;
Si vous la pouvez, Sire , enchaîner ſous vos loix ,
Vous enchaînez notre Ordre & le rendez françois ;

Etendez en tous lieux vostre toute puissance,
Vous verrez Saint-Ignace estre né dans la France,
Et nous ferons si bien à l'Espagne ce vol
Que Dieu pourra cesser de le croire espagnol.
Consultez vostre sceptre & voyez sa puissance.
Si vous voulez entrer dans nostre confidence,
Sire, si vous pouvez vous rendre le plus fort,
Chez nous vos ennemis auront toujours le tort,
Si Henry vostre ayeul, environné de gloire,
A par nos attentats vu noircir son histoire,
Il doit blasmer le Ciel que son bras triomphant
N'étoit que glorieux & non pas tout puissant;
Si de quelque amitié nostre âme est animée,
Nous aymons la puissance & non la renommée.

LE ROY.

Il faut comme le vostre un bien expert pinceau
Pour faire de vostre Ordre un si digne tableau :
J'y vois des vérités qui m'estoient inconnues.

LE PÈRE ANNAT.

Ce portrait à vos yeux les fait voir toutes nûes !

LE ROY.

Vostre Ordre a-t-il parfois de la sincérité ?
Peut-on s'y confier en toute seureté ?

LE PÈRE ANNAT.

La foy d'un Jésuite est si vaine & frivole
Qu'on ne peut s'affeurer & croire en sa parole,

C'est une loy de l'Ordre ; il fait profession
De fausser sa promesse en toute occasion.
C'est ainſy que , chez nous , l'artifice & la feinte
Rendent la vérité dans nos âmes éteinte ;
Mais nous ſûons en vain pour cacher ſa clarté ,
Noſtre intérêt partout monſtre la vérité.
Il eſt pour nous connoiſtre une pierre de touche ;
C'eſt par ces ſeuls reſſorts que nous ouvrons la bouche.
Je vous diſ un myſtère : il faut bien , croyez-moy ,
Qu'en vous parlant ainſy je vous parle avec foy ;
Il faut bien que je penſe , étant ainſy ſincère ,
Que voſtre autorité nous eſt bien néceſſaire ;
Il faut que je vous penſe entre les Potentats ,
Le plus craint de l'Europe & de tous ſes États ,
Et que je penſe enfin que voſtre main royale
Eſt pour noſtre grandeur ou puiſſante ou fatale ;
C'eſt un vœu ſingulier à la Société
De cacher, tant qu'on peut , aux Roys la vérité.
Sire, voſtre pouvoir juſqu'à ce point me touche
Qu'il met la vérité , malgré moy dans ma bouche ;
Je ſens la main de Dieu faire un miracle en moy ,
Que je trahis mon Ordre & que je fers mon Roy.

LE ROY.

Détachez-vous pour moy de cette politique ;
Ceſſez d'avoir pour moy l'eſprit jéſuitique ;
Ayez pitié d'un Prince & qui n'a de clarté
Que par les yeux d'autrui, pour voir la vérité.

J'ay, dans mon cœur, pour elle une si haute estime
Que je voudrois qu'on fît, mais qu'on fît un grand crime,
Entre les Potentats de seulement ozer
Leur cacher son portrait ou de le déguiser.
Par son brillant éclat je vois que la Justice
Doit estre aux Souverains leur plus noble exercice ;
Elle a plus de pouvoir que les autres vertus ;
Elle seule peut voir les vices abattus ,
Car, lorsqu'on la possède, elle a cette puissance
Quand on l'auroit perdu, de rendre l'innocence.
Ce miracle fameux n'appartient qu'à sa main ;
Mais les autres vertus souvent brillent en vain ;
Elles souffrent le vice estre en leur compagnie ,
Quand il n'est pas contraire à leur noble génie.
Le cœur du plus vaillant, du plus victorieux ,
Peut, en fouillant sa gloire, estre avaritieux ;
L'esprit de la clémence, aux Roys si nécessaire ,
Est d'un voluptueux souvent le caractère ;
Mais la seule Justice a ce divin pouvoir
Qu'avec la moindre tache on ne scauroit la voir.
Le vice est si contraire à sa divine essence
Qu'il meurt dans tous les cœurs où règne sa présence ;
Un cœur juste, en un mot, & juste comme il faut ,
A toutes les vertus & n'a pas un défaut.
Montrez-moy le chemin qui mène à la Justice ;
Je vois bien ses beautés, mais non pas son office ;
Elle charme mon cœur par ses divins appas ;

Je la cherche partout & ne la trouve pas.

Mon plus cher confident & qui de mes affaires
Gouverne les ressorts & sçait tous les mystères,
Etablit, ce me semble, en mon gouvernement,
Et trop peu de justice & trop d'empportement.
Je me plains, en secret, souvent de sa conduite ;
Mais de cette maxime il a mon âme instruite :
Que, si dans les États on établit des loix,
Ce sont pour les sujets & non pas pour les Roys,
Et qu'un Prince, en usant des droits de sa Couronne,
Rend juste toute chose, à l'instant qu'il l'ordonne.
C'est ainsi que des Roys la seule volonté
Déclare en ses États ce que c'est qu'Équité ;
Qu'il peut de ce qu'il veut se faire un sacrifice
Et que tout ce qu'il veut est toujours la justice.
C'est sur cette maxime, étonnante aux esprits
Qui font de la vertu leur bonheur & leur prix,
Que je vois ses conseils établir ma puissance,
Et prendre pour tout faire une entière licence ;
Je croy bien cet usage utile aux souverains,
Qui règlent la justice ainsi que leurs desseins,
Et qui, l'accommodant aux affaires publiques,
Sont justes, à leur sens, s'ils sont bons politiques ;
Cet usage peut bien paroître avec raison ;
Mais, si l'on l'examine, il a bien du poison.
Les loix, par la prudence, en tous lieux établies,
Par le caprice seul pourroient estre abolies.

Un Monarque , éclairé des plus belles clartés ,
Se peut voir pour le crime avoir des libertés ,
Qui , donnant pour faillir une entière licence ,
L'obligeant , s'il est juste , à borner sa puissance.
La nature , ignorant la dignité de Roy ,
Pour leur production ne s'est point fait de loy ;
Et les siècles passez & le siècle où nous sommes ,
Ont vu naître & mourir les Roys , comme des hommes.
Le Ciel , en répandant la vertu dans les cœurs ,
Cherche bien l'innocence & non pas les grandeurs.
Souvent la Royauté luy fert d'un tel obstacle
Qu'un Prince vertueux passe pour un miracle.
Ainsy... si la nature , ainsy... si la vertu
N'ont point d'yeux pour ces Roys que les siècles ont eu ,
Si la Fortune même , avecque ses caresses ,
Ne les peut pas guérir de toutes leurs faiblesses ,
Dans ses loix la Justice en pourroit-elle avoir
Pour établir sans elle un absolu pouvoir ?
Dans l'état où je suis , c'est par cette pensée
Que je croy ma puissance & ma gloire offensée ,
Si je ne m'abandonne à me faire enseigner
La science des Roys & l'art de bien régner.

Le procez de Fouquet me donne du scrupule ;
Ma prudence aujourd'huy veut que je dissimule :
(Je confie à vous seul cet important secret) ;
De luy Colbert m'a fait un si sale portrait ,
Et l'on me le dépeint si noircy par le crime

Qu'il doit à mon État servir d'une victime ;
Je le croy criminel, comme on me le dépeint ;
De cent crimes secrets je le croy même atteint ;
Mais comme son esprit s'oppose à son supplice ,
Puis-je, pour le hâter, contraindre la Justice ?
Et, pour le chatier, ma seule Autorité
Peut-elle équivaloir, en ce cas, l'Équité ?

LE PÈRE ANNAT.

De nos graves Auteurs les sçavantes lumières
N'ont point encor traité ces célèbres matières ;
La question nouvelle est, Sire , de grand poids :
Nous traitons rarement les Intérêts des Roys ,
Et, quand nous l'avons fait , la Sorbonne mutine
S'est jointe au Parlement contre nostre doctrine ;
Mais, pour examiner le cas dont vous doutez ,
Et pour le bien résoudre en ses difficultez ,
Dites-moy si Fouquet , par quelque'indigne offence ,
N'auroit point attiré sur luy vostre vengeance ,
Car, dessus la vengeance en attirant le cas ,
Nos Pères pourroient bien vous tirer d'embarras.
Nous avons , pour vanger, de si belles maximes
Que, chez nous, la vengeance est hors du rang des crimes,
Car se vanger enfin de puissants ennemis
Est acte de prudence : il est chez nous permis !

LE ROY.

Ouy, je m'en puis vanger ; mais son offense est telle
Qu'elle est, pour mes plaisirs, seulement criminelle ;

Mais je doute qu'on puisse aux plaisirs outrager
Donner une raison , pour les rendre vangez.

LE PÈRE ANNAT.

Les Roys ont leurs plaisirs , d'un autre caractère
Que ne sont les plaisirs du peuple ou du vulgaire :
Par cette différence on peut former un cas,
Ou celui qui les blesse est digne du trépas ;
Mais, Sire , pour traiter à fond cette matière,
Il faut avoir du fait la connoissance entière.

LE ROY.

La Vallière, en un mot, cette âme de mon cœur,
Me fait plus de plaisirs que m'en fait ma grandeur ;
Ouy, je sens que mon âme à la sienne collée
Ne peut plus, sans ma mort, en estre séparée ;
L'union de nos cœurs donne la vie au mien.
Et Foucquet a tenté de me voler le sien.
Cet ingrat , en faisant cette injure à ma flame ,
D'une douleur mortelle a sceu blesser mon âme.
Si les maux que l'on fait souffrir au Souverain
Doivent estre vangez d'une sévère main,
Du perfide Foucquet si sensible est l'offence
Que j'ay raison d'en prendre une insigne vengeance.

LE PÈRE ANNAT.

Avecque tant d'esprit vous tournez vostre fait,
Sire, que, selon nous, je croy bien qu'en effet
Abstrahendo l'amour, de sa nature impure

Et réduisant le cas dans celui de l'injure,
Qu'en bonne conscience & sans aucun danger,
Du malheureux Foucquet vous pouvez vous vanger ;
Mais, pour vous affeurer de ce que détermine
De nos graves Autheurs l'infailible doctrine,
Pour vous mettre en repos & guérir vostre ennuy,
Je m'en vais consulter nos Pères aujourd'huy.
Cependant vous pouvez, Sire, sans crainte aucune,
Nourrir dans vostre cœur la haine & la rancune,
Car, jusques au moment où vous ferez certain
Qu'on déclare la haine injuste en vostre sein,
Ce n'est qu'un sentiment que donne la nature,
Qui peut estre innocent par l'excez de l'injure.

LE ROY.

Que vous me soulagez avec ce peu de mots !
Travaillez donc ! Adieu, je vous laisse en repos.



SECOND ENTRETIEN

LE PÈRE ANNAT, *seul.*

STANCES.

Source trop orgueilleuse en misères féconde,
Que voulez-vous de moy, flatteuse ambition ?
Est-ce pour plaire au Roy que j'ay quitté le monde ?
Dois-je, en la combattant, flatter la passion ?
Allez, vaines grandeurs qui me livrez la guerre,
Toute vostre élévation
N'est qu'une imagination ;
Vous rampez toujours sur la terre,
Car vostre éclat, comme le verre,
Trompe par une illusion !

Mais, malgré ma raison, après vous je soupire ;
Vous m'étalez partout nos Pères florissants.
Ne m'importe qu'ils soient, en fondant nostre Empire,
Les ennemis de Dieu, pourveu qu'ils soient puissants.
Qu'il étale à son tour des revers équitables,
(Nous y sommes bien attendus !)
Si nos ennemis confondus
Peuvent devenir misérables,
Nous voulons bien estre coupables,
Ces innocents étant perdus !

Ordre affamé de sang, cruel, impitoyable ,
Mon Dieu pour leurs péchez t'abandonne les siens !
Voy que de toute part ta doctrine effroyable
Corrompt les justes mœurs & trompe les chrestiens.
Encore un peu plus outre & ton heure est venue :

Rien ne t'en peut garantir ;
Le tonnerre s'en va partir ;
La foudre va crever la nuë ;
Ta politique est reconnue ,
Sauve-toy par un repentir.

Mais , grand Ordre , plustost immole à ta colere
Ces rivaux si puissants qui te volent les cœurs ;
Tu te vantes d'avoir un Espagnol pour Père ;
Prends-en, pour te vanger, & l'esprit & les mœurs ;
Que nostre nom fameux dans les siècles subsiste :

Tout autre , auprès de luy, n'est rien !

Il est vray qu'il n'est pas chrétien ,
Quoyqu'on le nomme Jésuite ,
Car celui-là de Casuite
Fait un grand obstacle à son bien !

Sentiments de vengeance, effroyables idées,
Nous vous ouvrons nos cœurs, pour vous mieux recevoir ;
De vos cruels transports nos âmes possédées,
Jusques à la fureur se peuvent émouvoir.
Contre nos ennemis secondez nostre rage ;

Rendez nos efforts plus constans ;
Nostre doctrine y perd le tems ;
La Bible est pour nous sans passage ;
La vengeance est nostre partage :
C'est assez pour estre contents !

Mais quoy ! cette fureur est indigne d'une âme
Qui , par l'espoir du Ciel , de quelqu'ardeur s'enflame !
Revenons donc à nous ; tous ces emportemens
Se nomment de l'esprit de grands égaremens.
Il est vray que mon âme est si fort offensée ,
Qu'elle en croit la vengeance une juste pensée ,
Car, en nostre langage, on nomme juste & beau
De voir ses ennemys gisans dans le tombeau !
Mon Dieu ! jusqu'à quel point ferez-vous que nos peines
Seront, pour nous vanger, inutiles & vaines ?
Nous avons aveuglé le Pape avec les Roys ;
Mais quoy ! nostre Ordre en vain dispose de leurs loix ;
Les déclarations, les arrests & les bulles
N'ont pu jusques icy jeter quelques scrupules ;
Rome, qui jusqu'icy se sçavoit conserver,
Nous l'avons abaissée au lieu de l'élever
Et Rome, en soutenant nostre fausse morale,
D'une Église aujourd'huy s'est faite une cabale ;
Mais j'aperçois venir nos Pères, grâce à Dieu,
Je pourray consulter leur doctrine en ce lieu !



TROISIÈME ENTRETEN

LE PÈRE ANNAT, LE PÈRE BAUNY, LE PÈRE
REGNAULT, LE PÈRE LEMOYNE, LE PÈRE
FERRIER & TOUS JÉSUITES.

LE PÈRE ANNAT.

Vous avez prévenu, mes Pères, les visites
Que je faisois deſſein de rendre à vos Mérites ;
Mais j'ay, ſervant le Roy, ſi peu de liberté
Que vous excuſerez mon incivilité.
Il m'ordonne de faire avec vos Révérences
Un entretien ſecret, par quelques conférences,
Et ſon ordre m'a fait faire un choix, entre nous,
Des plus graves docteurs & je les trouve en vous ;
Mais pour mieux nous entendre il faut eſtre à ſon aïſe ;
Or ſus, frère Pelot, que chacun ayt ſa chaise.

Nous ſommes tous profès du quatrième vœu :
Je ne dois donc rien craindre, en m'expliquant un peu ;
Ce vœu qui nous attache à noſtre Compagnie
Nous doit, en le faiſant, découvrir ſon génie ;
Mais il faut eſtre encore éprouvé pour diſcret
Pour mériter l'entrée en ſon dernier ſecret.
Nous ſommes de ce nombre & ſçavons le mobile ,

Sur qui tourne en secret cette machine habile.
Parlons à cœur ouvert ; notre dernier ferment
Veut qu'en parlant pour l'Ordre on parle franchement.
Notre Secte, inventée en l'honneur du Saint-Père ,
Nous permet nettement de n'être pas sincère ,
Et donne pour tromper toute licence, ainsi,
Quand il va de sa gloire & de la notre aussi,
Et c'est pourquoy notre Ordre, imitant Saint-Ignace ,
Travaille pour la gloire & non pas pour la grâce ;
Mais, au contraire aussi, notre Société
Nous ordonne entre nous de la sincérité,
Entre nous seulement , & non entre les autres ,
Lorsque ses intérêts doivent régler les nôtres.
Parlons donc franchement, puisqu'il nous l'est permis,
Et faisons-nous effort pour parler en amys.

L'esprit de Jésuite agit dans les affaires
Par tant de différents & de secrets mystères,
Qu'il faut bien méditer pour arriver au point
De sçavoir son génie & ne se tromper point.
Ses travaux assidus pour la gloire mondaine
Font voir de son esprit la politique humaine,
Et que le Jésuite a sans cesse les yeux
Tournez dessus la terre & fort peu vers les cieulx.
Ouy, cette vérité qui paroît surprenante,
Aux plus sages enfin s'est rendue évidente ;
Par elle, j'ay conclu que la Société,
Par son esprit, supprime une Divinité,

Ou, si cet esprit croit un Dieu dans la Nature,
Qu'il le fait plus oisif que celui d'Épicure.
Ce principe, estably pour son opinion,
Luy permet de se feindre une religion
Et, trouvant la Chrétienne en l'Europe receuë,
Nostre Ordre, en apparence aussy l'a reconneuë,
Et, pour mieux s'establiir, il a, par ses secrets,
Marié l'Évangile avec ses intérêts.
S'il eut mieux rencontré dans le Mahométisme,
Il l'auroit professé pour le Christianisme !
Un Mahomet, n'importe, ou bien un Jésus-Christ :
L'Intérêt est le Dieu qui conduit nostre esprit !
C'est ainfy que, sans croire aux loix de l'Évangile,
Ny croire un Esprit saint qui préside aux Conciles,
Nous vivons dans l'Europe ainfi que des chrétiens,
Car, en vivant ainfy, l'on nous comble de biens.
Toutes Religions sont pour nous des chimères ;
Mais, en professant une, on fait mieux ses affaires :
La loy de Jésus-Christ nous combat si souvent
Que celui qui l'altère est chez nous un sçavant.
C'est par cette raison que nos grands Jésuites
Ont fait leur bande à part des anciens Casuites,
Car c'est une coutume en la Société
De deffendre bien l'Ordre & non la Vérité,
Et, sans s'intéresser aux sens des Évangiles,
Sans consulter l'Église & ses sacrés conciles,
L'Ordre, dans ses écrits, a cette seule loy

D'établir sa morale au hazard de la foy.
C'est par cette raison que les enfants d'Ignace
Ont mis la piété dans la seule grimace,
Et qu'ils ont dépouillé nostre religion
De cette pureté qui fait son onction.
La superbe & la haine inspirent le génie
D'orgueil & de vangeance en nostre Compagnie,
Et cette charité qu'a prêché Jésus-Christ
Est si directement contraire à son esprit
Qu'en ces réflexions nostre âme possédée
M'a fait prendre de l'Ordre une facheuse idée,
Et fait croire, éprouvant même chose en tout lieu,
Qu'il ne craint point le Ciel ou ne croit point en Dieu.

Je me suis confirmé dedans cette pensée,
Lorsque, dedans son choix la Cour embarrassée,
Enfin me destina pour Confesseur du Roy ;
Nos Pères, en secret, me firent cette loy :
Souffrir tous les plaisirs du Prince, sans réserve ;
N'en contredire aucun, pourveu qu'il nous conserve ;
Être pour le Ministre à ce point complaisant
De le croire coupable & le dire innocent ;
De quelqu'ardeur du bien si le Monarque brule,
Si son peuple le touche & s'il a du scrupule
De voir à l'injustice exposé tout son bien,
Sçavoir user pour lors du langage chrétien ;
Mais surtout se garder d'en prendre une maxime ;
Peindre bien le Ministre être toujours sans crime,

Et, pour le maintenir, ſçavoir bien ſuppoſer :
Du bien de ſes ſujets qu'un Roy peut diſpoſer,
Et dire, pour farder l'honneur du Miniſtère,
Que la poſſeſſion des ſujets eſt précaire ;
S'attacher au Miniſtre & ſervir ſa grandeur ;
Mais le perdre auſſitôt qu'il perdra ſa faveur ;
Et qu'il me falloir vivre en ma charge publique,
Non pas en confeſſeur, mais bien en politique....

Je vis, par ces leçons que mon Ordre m'apprit,
Que ſes loix n'eſtoient point celles de Jéſus-Chriſt.

Ainſy, ſans m'oppoſer, j'ay ſouffert La Vallière
Avecque noſtre Prince eſtre ſi familière !...

Dans les commencemens, il eſt vray que le Roy
S'eſt, mais mal à propos, effarouché de moy.
Luy, qui donne aux vertus l'empire ſur ſon âme,
Crut un crime en ſon cœur qu'une coupable flame,
Et que de ſon hymen les légitimes nœuds
Devoient à ſon épouſe attacher tous ſes vœux ;
Son jeune cœur, ſurpris par l'ardeur des délices,
Uſa, pour le cacher, de beaucoup d'artifices,
Et ſon âme craintive, inexperte à pécher,
Croyoit qu'au Confeſſeur il ſe falloir cacher ;
S'il euſt connu noſtre Ordre & ſa docte morale,
Il euſt ſceu qu'un péché, dans une âme royale,
Ceſſe d'eſtre péché quand, dans l'état qu'il eſt,
Il peut ſ'accommoder avec noſtre intérêt.
Le Roy, ſ'en confeſſant bonnement, ſ'en accuſe ;

Mais, pour l'apprivoiser, je prévins son excuse ;
Je luy dis que c'estoit vrayment un grand péché ;
Mais que l'ardeur d'amour est un feu, si caché
Dedans ce sang bouillant qui brule la jeunesse,
Que des plus saintes mœurs la plus pure sagesse ,
Ne pouvant empêcher cette ardeur des esprits ,
Se trouve par ce feu souvent le cœur surpris ,
Et que, sans un miracle & qu'on ne peut comprendre ,
Un Prince, qui peut tout, ne peut pas s'en défendre ,
Et que, dans ce combat, on ne peut résister ,
Lorsque rien ne résiste & qu'on peut tout tenter !...

Ainsy, par mes raisons son âme apprivoisée
Vit la dévotion moins rude & plus ayfée ,
Et lors le Confesseur & lors le Pénitent
S'accordèrent ensemble & chacun fut content !

Ce Prince toutes fois ressent pour cette flamme ,
Dans ses emportemens, un remords dans son âme ;
Il pêche , par contrainte , & son cœur combattu
Voudroit fuir les plaisirs & chercher la vertu ;
Et, s'il fait quelque mal, c'est par cette foiblesse
Où nous rendent sujets la force & la jeunesse ;
Il avale à regret cet amoureux poison ;
Il ne peut se payer de toute la raison
Que font tous mes efforts pour palier son crime :
Mes Pères, je luy dis que l'amour légitime ,
Qui doit pour le vulgaire établir quelques loix ,
Peut bien se relâcher en faveur des Grands Roys.

Qui, par mille vertus s'eslevant à la Gloire,
Sur tant de passions remportent la victoire,
Que, l'homme n'étant point de toutes le vainqueur,
La passion d'amour peut surprendre son cœur ;
Que si cette foiblesse à l'Hymen fait injure,
C'est seulement l'usage & non pas la nature.

Ce discours, soutenu de quelque autorité,
De nos graves Docteurs l'a doucement flatté.
C'est ainſy qu'en rendant la question probable,
J'ay rendu son chagrin plus doux & plus traitable ;
Il veut, pour s'en guérir, apprendre vos avis :
Ils recevront l'honneur d'estre par luy suivis ;
C'est une des raisons qui fait nostre assemblée.
Je vois d'une autre peur son âme encor troublée :
C'est touchant le procez du bon Monsieur Foucquet ;
Je vous ay cy devant expliqué le fujet ;
Parlez en liberté, parlez en conscience ;
Joignez vostre ſçavoir à vostre expérience.
Comme ils ſont expliqués, je vois que ces deux cas,
Pour les bien décider, ſont des plus délicats !

LE PÈRE BAUNY.

Je ſuis bien étonné que votre Révérence
Trouve, avec tant d'adreſſe & tant d'expérience,
Une difficulté qui puiſſe l'arreſter,
Et ſoit comme un novice en état de douter.
La ſcience eſt un don dont le Ciel eſt avare ;
Elle eſt, vous le ſçavez, chez les hommes ſi rare,

Qu'ignorant ce qu'elle est, on voit le plus souvent
Que le plus téméraire est cru le plus sçavant.
C'est ainſy que, chez nous, la ſcience est connue :
Nous ſommes ennemis de cette retenue
Qu'ont ces doctes prudens, pour ſe déterminer ;
Nous croirions un affront qu'on puſt nous ſoupçonner
De manquer de clarté pour bien voir toute choſe.
Leur méthode hardie eſt ſans doute la cauſe
Que nos Pères jadis, en tous lieux, rencontrant
Des gens de bonne foy, dans un ſiècle ignorant,
Ont acquis le renom d'une haute ſcience,
Avec peu de doctrine & beaucoup d'impudence,
Et donné le crédit à la Société,
Que ſon opinion paſſaſt pour vérité !
Par ces heureux ſucces de noſtre renommée,
On vit noſtre doctrine en l'Égliſe ſemée,
Et, comme elle flattoit le vice & le péché,
Elle a tenu longtemps tout ſon poiſon caché ;
Rome & preſque l'Égliſe en fut toute infectée ;
La contraire en ce temps fut à peine écoutée
Et ce débordement de noſtre opinion
Euſt pour gaſter les mœurs tant de contagion
Que l'on vit comme nous la race monacale,
Ayant meſme intérêt, preſcher noſtre morale.
Le ſecours ſi puiffant de ces doctes froquez
Qui ſont, ainſy que nous, grâce à Dieu, bien maſquez,
Nous fit, dedans l'Égliſe, obtenir cet empire

Où nostre ambition par tant de vœux aspire ;
Mais nous vîmes enfin arrester ce torrent.
Quand le siècle, ô malheur ! cessa d'être ignorant,
On vit la Vérité, contre nous soulevée,
Qui par quelques sçavants fut si bien cultivée,
Que, malgré nos efforts, elle parut au jour
Et sceut à l'innocence inspirer son amour.
Sa clarté sceut briller avec tant de lumières
Qu'elle sceut éclairer les meilleures paupières,
Qu'elle sceut obscurcir, par sa grande splendeur,
Et nostre renommée & sa fausse lueur.
Nostre morale en prit de si fortes alarmes
Que nous fumes forcez d'avoir recours aux armes.
Ce fut lors qu'entre nous nos plus sçavans esprits
Furent vus deschainez pour faire tant d'escrits.
Ils combattirent bien ; mais avec peu de gloire,
Et se virent enfin douter de la victoire,
Car nous fumes réduits, pour sauver nostre honneur,
Qu'on ne vist, pour le moins, ny vaincu ni vainqueur,
Et, par un artifice heureux, quoyque damnable,
Nous mîmes en crédit l'opinion probable.
Elle a fait ses efforts à combattre pour nous ;
Elle a sceu nous sauver des plus dangereux coups ;
Son industrie enfin, en venant à nostre aide,
Nous a tousjours servi d'un affeuré remède,
Quoyque cette doctrine ayt souvent le malheur
De faire à Jésus-Christ préférer un auteur :

S'il se peut ériger avec le nom de grave,
Sous ses opinions il tient l'Église esclave ;
Il a droit d'établir un dogme , différent
Du fameux Augustin, de Grégoire le Grand.
C'est ainſy que nos gens ont tenté l'entreprise
De bannir, en tous lieux, les Pères de l'Église !
C'est ainſy qu'en faveur des plus grands débauchez,
J'ay ſi bien compoſé ma Somme de Péchez
Où mon adreſſe , enfin , qui n'a point de ſeconde ,
A ſceu ſi bien oſter tous les péchez du monde ,
Que , dans le bon état où je les ay tous mis ,
On peut , pour ſe venger, tuer ſes ennemis ;
On peut, pour ſon honneur, trahir ſans eſtre un traître ;
Un autre Jean Dalba peut dérober ſon maître ;
Une fille , en péchant qui perd bien ſa pudeur,
Peut ſe faire... accoucher, pour ſauver ſon honneur ,
Car je fais qu'une fille , en cette conjoncture ,
Sans offenſer le Ciel , offenſe la Nature ;
L'Hymen qui , dans ſes loix avoit ſa pureté ,
Des plus ſales plaiſirs gouſte la volupté ;
Je fais , par ma doctrine , approcher ſon royaume
Des plus proches confins de l'infâme Sodome ;
Enfin , j'ay ſi bien fait pour les péchez mortels ,
Que , grâce à mon adreſſe , ils ne ſeront plus tels ;
Mais j'ay , bien mieux qu'un Juif, triomphé ſur l'uſure ,
Et , quoyque la Sorbonne ayt avec ſa cenſure ,
Condamné mes écrits de ſcandale & d'erreur,

Ma doctrine chez nous est toujours en vigueur ;
Saint Mathieu , dans son tems usurier comme un autre ,
Eust pu faire sa banque & demeurer apostre ,
Et se rendre usurier dans son apostolat ,
Du Mohatra subtil imitant le contrat.
Ainsy, par mon adresse en tout inimitable ,
Je sçay faire d'un crime, une vertu probable :
C'est ainsy qu'en fondant la probabilité ,
On pêche , sans pécher, en toute seureté !...

Vous avez donc grand tort , ayant vécu vostre âge ,
D'avoir vécu , sans lire un si sçavant ouvrage :
Si vous estiez instruit de tout ce que j'y dis ,
Vous conduiriez le Roy tout droit en Paradis !

Est-ce une question que toute la vengeance
Que veut prendre un Grand Roy ne soit en sa puissance ?
Il peut , comme il luy plaist , faire verser du sang ,
Car, quand le Prince en doute , on n'est plus innocent.
Ma Somme des Péchez , à Rome condamnée ,
Et des Prélats françois jugée empoisonnée ,
N'a point , grâces à Dieu , par tout leur interdit ,
Perdu , chez nous , encor sa gloire & son crédit :
Par sa grande doctrine elle sert à nos Pères ,
Quand les relaschemens deviennent nécessaires ,
Et que nostre intérêt seroit fort empêché ,
S'il nous falloit nommer chaque crime , un péché !

Ma définition de la grâce actuelle
Blanchit , comme il luy plaist , une âme criminelle ,

Sçachez-en le secret , car il est si heureux
Que par luy l'on résout le cas le plus douteux.
Dieu n'est plus offensé , dans le siècle où nous sommes,
Comme il l'estoit jadis par tous les autres hommes ;
Il en faut croire au moins ces antiques écrits ,
Qui des premiers chrétiens nous ont les mœurs appris :
En ce tems où sans fard on cherchoit l'innocence ,
L'ignorance du droit n'excusoit point l'offense ,
Et chacun , en ce tems , obligé de sçavoir
De sa condition les loix & le devoir ,
Dépourveu du secours de nos grandes maximes ,
N'avoit point de raison pour excuser les crimes.

Nous qui voulons du Ciel plusieurs chemins ouvrir ,
Nous voyons dans l'étroit trop de monde périr ,
Cette grâce actuelle & si sainte & si pure ,
Par nostre seule adresse , a changé sa nature.
L'ancien Christianisme , autrefois mal instruit ,
N'en recevoit aucun ou du moins peu de fruit ,
Car, vivant dans la loy d'une foy simple & nue
Dont la Religion estoit lors soutenuë ,
Il n'a jamais connu ces *distinguez* heureux
Qui font voir les péchez dans un jour moins hideux.

Je croy, comme l'Église , une grâce actuelle ,
Une inspiration & présente & réelle ,
Qui, dans le cœur de l'homme émeut ses facultez ,
Pour accomplir de Dieu les saintes volontez ;
Mais je croy qu'en son cœur cette grâce épanduë

Doit éclairer son âme & doit frapper sa vue ,
Pour luy montrer son crime , alors qu'il est tenté ,
Qui ne luy peut pas estre autrement imputé :
Donc , ainſy , je ſuppoſe une grâce actuelle
Eſtre une notion , de ſa nature , telle
Qu'elle fait reconnoiſtre à l'homme ſon malheur ,
Dans l'inſtant du péché , pour le rendre pécheur .

C'eſt par cette clarté que l'âme illuminée
Voit & peut fuir les fers dont elle eſt enchainée ;
C'eſt ce flambeau ſecret dans tous les cœurs caché
Qui fait , en le montrant , l'eſſence du péché .

Donc , ſi , par ſes décrets , l'Éternelle Sageſſe
Reſuſe cette grâce au Roy , dans ſa foibleſſe ,
Dont toute ſa Grandeur ne le peut exempter ,
Dites , en bonne foy , luy faut-il imputer ,
Tandis qu'il a ſon âme en cet état réduite ,
Et que Dieu l'abandonne à ſa propre conduite ,
Les péchez n'eſtant point dans ſon cœur méditez ,
Il peut innocemment gouſter les voluptez
Que la bonne Nature a , dans ſon apanage ,
Pourceu qu'il vive en homme & comme un homme ſage .
Les ſenſibles plaiſirs qui délectent les ſens
Peuvent alors pour luy devenir innocens ,
Et , ſ'il ne quitte point les loix de la nature ,
Il peut pour Jéſus-Chriſt recevoir Épicure ;
Vivant comme l'on vit ſur la terre aujourd'huy ,
Et puis que l'Eſprit Saint ne deſcend point ſur luy ,
S'il pêche , le Bon Dieu doit ſ'en prendre à foy-meſme .

LE PÈRE ANNAT.

Ah ! mon Père, vous dites un horrible blasphème !

LE PÈRE BAUNY.

Un blasphème, ignorant ? quoy ! ne sçavez-vous point
Comme nostre doctrine a résolu ce point ?
Quand on vous acharna contre le Jansénisme,
Vous-mesme estes tombé dans un pire Athéisme,
Vous, Confesseur du Roy, vous, le Grand Père Annat,
Vous dites, si quelqu'un peut estre en cet état
Qu'il n'ayt ny le péché, ny Dieu dans la pensée,
Si toute connoissance en son cœur est chassée
De l'obligation d'exercer en tout lieu
Des actes du vray culte & de l'amour de Dieu,
Que leur obmission, fust-elle universelle,
Ne rend & ne peut rendre une âme criminelle,
Et qu'aux feux de l'enfer si l'on est condamné,
Ce n'est point ce péché qui doit faire un damné.
Vous poussez plus avant cette mesme maxime ;
Sur cet oubly de Dieu vous excusez un crime,
Et non pas seulement de quelqu'obmission ;
Mais vous passez plus loin sur la commission,
Et cet oubly de Dieu que chacun croit damnable
Fait qu'auprès de Dieu mesme on n'en est plus coupable.

LE PÈRE ANNAT.

Ouy, mon Père, il est vray ; mais un commandement
M'a fait, bien malgré moy, prendre ce sentiment.

LE PÈRE BAUNY.

Je n'en fuis pas de même & toute ma doctrine
Prend, sans chercher ailleurs, chez moy son origine.
Je pense, comme vous, que, pour faire un péché,
Et qu'un cœur devant Dieu puisse en estre entaché,
Ce cœur doit estre instruit que ce qu'il pense faire
Est mauvais & qu'à Dieu l'action va déplaire,
Et, sans avoir égard à cette notion,
S'il étouffe chez luy cette inspiration,
Ce mépris de la grâce est ce qui fait l'offense ;
Si, combattant enfin sa propre connoissance
Et toutes ces clartez qui luy viennent d'en haut,
Dans le crime il passe outre & s'il franchit le fault.....
(Ce terme est élégant ! il a bien de l'emphase !
J'ay sùé plus d'un an pour trouver cette phrase !
Que vous en semble-t-il de ce : *franchir le fault* ?
Il dit divinement la chose comme il faut !
Vive Dieu ! d'un fauteur la métaphore exquise
Est vraiment honorable & digne de l'Église !)

Mais il me reste encore une difficulté :
Pour faire qu'un péché ne soit point imputé,
Il faut estre privé de ce secours fidèle
Que l'on reçoit de Dieu par la grâce actuelle,
Et joindre à son absence un péché sans remors ;
Un cœur qui pêche ainſy ne pêche point alors !
Pour guérir donc le Roy de la facheuse crainte,
Qui trouble ses plaisirs par sa sensible atteinte,

Il faut dedans sa teste y bien mettre ce point :
Qu'il pêche sans remors , il ne péchera point !
Si , sans songer à Dieu ny sans songer au Diable ,
Il mène un train de vie à ses sens délectable ,
Il peut , en cet état , sans scandale à sa Cour ,
Abandonner son âme aux plaisirs de l'amour !

Si le Roy s'en confesse à vostre Réverence ,
S'il croit que ses plaisirs ne font point une offence ,
Donnez-luy promptement son absolution !...
S'il assure sa foy sur mon opinion !...

Le Confesseur ne peut le dire estre coupable ,
Lorsque le Pénitent en fait une probable ;
Et , s'il ne l'absout pas , son refus seroit tel
Qu'il luy pourroit , mon Père , estre un péché mortel !
C'est mon opinion , laquelle étant probable ,
Empêche que du Roy l'amour ne soit blâmable ,
Car enfin je prétends que mon autorité ,
Doit faire , pour le moins , la probabilité.

Par mes écrits fameux la Sorbonne je brave !
Je suis un grand Auteur , je suis un Auteur grave ,
C'est tout dire en un mot ; vous sçavez , tous les jours ,
Qu'un docteur grave enfin sert d'un puissant secours.
Vous , le Père Regnault que dans sa hiérarchie
Suit le Père Celot avec tant d'énergie ,
Comme moy vous pensez & vous pensez fort bien ,
Qu'un nouveau Casuite est , pour chaque chrétien ,
Meilleur , (meilleur , que dis-je ?) ouy , cent fois préférable

A toute la doctrine & sainte & vénérable
De ces divins docteurs qui , dans l'antiquité,
Ont par leurs saints écrits fondé la chrétienté.
Qu'ils soient, tant qu'on voudra, plus voisins des Apôtres,
Nous pouvons librement leur préférer les nôtres.
Ces anciens travailloient pour le Ciel seulement ;
Nous autres pour la terre & plus , assurement.
Ne pensez pas faillir par les moindres caprices ;
On nous soupçonneroit d'être de vos complices ;
Je sçay que le salut fait quelquefois rêver ;
Mais vous pourriez nous perdre, en voulant vous sauver !

LE PÈRE REGNAULT.

De toutes vos raisons j'approuve la doctrine ;
Vostre méthode est bonne & sa conduite est fine ;
Mais il faut en cabale être trop éclairé,
Enfin superlatif jusqu'au dernier degré. —
Ma doctrine, pour moy, se fert d'une méthode
Et plus intelligible & même plus commode !

Des crimes les plus noirs les cœurs les plus atteints
Voudroient pouvoir pécher & pouvoir être saints ;
Notre Ordre aussi travaille à forger des Maximes,
Pour sçavoir en vertus masquer si bien les crimes
Qu'un cœur puisse, en tout tems, commettre le péché,
Sans qu'il puisse luy-même en croire être entaché.
La probabilité, pour les âmes crédules,
N'est pas un seul remède à guérir les scrupules,

Car cette opinion, tenant chaque party,
Fait voir évidemment qu'un des deux a menty
Et donne aux vrays chrétiens souvent la défiance
Qu'on ne doit pas la suivre en bonne conscience.
Nos Pères sagement ont ce malheur préveü
Et d'un autre antidote ils nous ont bien pourveü.
Par une intention prudemment dirigée,
Toute une conscience est si bien ménagée,
Que le plus grand forfait trouve un tempérament,
Pour estre mille fois commis innocemment.
Pourceu que, dans un crime, on ayt l'art de se faire
Une fin qui soit juste encor qu'imaginaire,
Nous voulons, en purgeant ainſy l'intention,
Que l'on puiſſe blanchir la plus noire action.

Ces meſſagers d'amour, experts en la pratique,
Qui d'une chaſte femme en font une impudique,
Si le gain eſt leur fin dans leur ſale trafic,
Il n'eſt plus criminel encor qu'il ſoit public !

Si, pour un bénéfice, on peut avoir l'adreſſe
Si, par des *distinguez* ou ſi, par leur ſoupleſſe,
On peut mentalement ſéparer, pour le Ciel,
Ce que le bien d'Egliſe a de ſpirituel,
Par cette abſtraction, on peut, ſans controverſe,
Mettre le temporel en un juſte commerce,
Et ce fameux Simon, ce grand magicien
Cru docte en la matière, il n'y comprenoit rien !
Ou bien Monſieur Saint-Pierre, avec ſa Compagnie,

Eust bien tort de nommer son crime *Simonie*,
Et s'il l'eust, comme nous, réduit au même estat,
Il eust pu, sans pécher, vendre l'apostolat;
Il eust pu vendre enfin sa chaire & son office,
Quoyqu'il fust, en ce tems, si pauvre bénéfice
Que le moindre curé, dans l'empire chrétien,
A plus de revenu que n'estoit lors le sien !
Par cette intention, on sçait trouver des titres
Pour avoir, par argent, les croffes & les mitres,
Et cette intention donne au bénéficié,
Par sa sage conduite, un bien tout singulier.
Si quelque pension charge son bénéfice ;
Si même à ses plaisirs elle fait préjudice,
Il peut de tout son cœur prier Dieu pour la mort
Du fâcheux importun qui luy fait tant de tort.

Mais, si cette doctrine a, par son accortise,
Un peu plus de progrez qu'elle n'a dans l'Eglise,
Nostre Ordre, qui travaille à pousser les forfaits,
Passera plus avant que les simples souhaits.
A propos de souhaits, un fils, de bien cupide,
Peut faire, sans un crime, un mental parricide,
Et la mort de son père & qui, dedans son cœur,
Doit, par sa moindre idée, inspirer de l'horreur,
Si ce bien seulement luy peut toucher son âme,
Il peut estre l'objet de son désir infâme.
Cette doctrine en vain s'amuse aux seuls desirs !
Souhaiter ne produit que d'imparfaits plaisirs !

Elle s'arreste auffy dans des points plus folides ;
Elle ouvre, fans pécher, la porte aux homicides ;
La fenfibilité que nous caufe un affront ,
Par la loy des chrétiens fe relafche & corrompt ;
Cette incommode loy pour les âmes bien nées
Et qui du point d'honneur fe fentent gouvernées ,
Fait, par un point contraire , un crime capital
De vanger fon injure & rendre mal pour mal ;
Elle veut bien qu'un cœur foit fenfible à l'offence ,
Mais qu'il foit infenfible à toute la vangeance ;
Sur ce chapitre auffy n'ayant point de milieu ,
Elle met la vangeance entre les mains de Dieu.
Ce précepte divin , ce dogme évangélique
Oblige tout chrétien à fa fainte pratique ;
Il paffe bien plus outre ; il veut que tout chrétien
Ayme fes ennemys & leur faffe du bien ;
Cette loy jufqu'à nous qu'on a cru falutaire
Nous a paru pour l'homme eftre par trop amère !

C'eft icy, c'eft icy que nos graves Docteurs
Ont fait ce grand chef-d'œuvre, entre tous nos Autheurs ;
Un foufflet, cet affront où l'honneur nous convie ,
Pour le rendre vangé, de hazarder la vie,
Dedans noftre morale , il trouve tout permis ,
Pour fe laver au fang de tous fes ennemis !...

LE PÈRE ANNAT.

Se laver dans le fang ! que dites-vous mon Père !
Ce dogme à l'Évangile eft tout à fait contraire !

LE PÈRE REGNAULT.

Que l'Évangile enseigne une contraire loy,
Eh ! que m'importe-t-il ? j'ay nos Pères pour moy !
S'il faut fuivre en rigueur le sens des Évangiles ,
Les Pères de l'Église & les sacrés Conciles ,
De mon compte , vrayment , je me ferois mépris ,
Je n'en cite pas un dedans tous mes écrits ,
Et fuivant , en cela , l'esprit & le génie ,
Comme c'est la pratique , en nostre Compagnie ,
J'ay cru qu'ayant pour moy tant de graves Docteurs ,
Les sacrez écrivains estoient de vains auteurs ;
Mais , sans plus m'interrompre , écoutez donc le reste.
Le combat du duël , des États cette peste ,
Qui sçait les dépeupler de ses meilleurs guerriers ,
A veu , jusques icy , condamner ses lauriers ;
Mais nous , qui travaillons pour plaire à la Noblesse ,
Ayant l'âme comme elle & la main vengereffe ,
Nous avons publié ce combat , innocent ,
Où l'on cherche l'honneur dans le meurtre & le sang !

LE PÈRE ANNAT.

Il faut nous en blasmer.

LE PÈRE REGNAULT.

Ecoutez , je vous prie.

Je sçay que les duëls seroient une furie ,
Si , *primo & per se* , l'on cherchoit ces combats ,
Pour vanger une injure ou donner le trépas.
Il faut que sur le pré l'âme soit possédée ,

Pour tuer fans péché, d'une plus douce idée :
Il ne faut recevoir, pour objet, en son cœur,
Que le simple désir de sauver son honneur,
Car sauver son honneur est une juste envie
Et, pour le conserver, on hazarde sa vie !

LE PÈRE ANNAT.

Ce conseil est fort bon, quand on est attaqué !

LE PÈRE REGNAULT.

Peu de chose vous a l'esprit alambiqué !
Par une abstraction, selon nostre science,
On peut chercher l'honneur, fans chercher la vengeance ;
Et, quoyque la vengeance, en chatouillant le cœur,
Fasse aller sur le pré bien plustost que l'honneur,
Si l'on veut tant soit peu l'avoir dans la pensée,
On permet la vengeance à toute âme offensée ;
Elle peut, fans pécher, se plaire dans le sang,
Et même, selon nous, le bras qui le répand,
Combattant pour l'honneur, se dépouille du crime,
Encor qu'à la vengeance il donne une victime,
Et je croy qu'on pourroit, en allant au combat,
Par la confession se mettre en bon état.

LE PÈRE ANNAT.

Cette confession feroit un sacrilège !

LE PÈRE REGNAULT.

L'honneur peut, en ce siècle, avoir ce privilège !

LE PÈRE ANNAT.

Cet honneur est contraire à la loy du chrétien !

LE PÈRE REGNAULT.

Que vous estes fâcheux ! vous n'y comprenez rien ;
Mais, pour mieux vous instruire en ces doctes mystères,
Vous serez convaincu, si vous lisez nos Pères.
Leur doctrine aujourd'huy passe bien plus avant :
En cachette, elle sçait permettre un guet-à-pant !

LE PÈRE ANNAT.

Un guet-à-pant, mon Père ? ah ! je ne le puis croire !

LE PÈRE REGNAULT.

Un guet-à-pant, vous dis-je !

LE PÈRE ANNAT.

Une action si noire
Et que chacun condamne & qu'avecque raison
On déteste partout comme une trahison ?...

LE PÈRE REGNAULT.

La trahison, chez nous, ne fut jamais permise !

LE PÈRE ANNAT.

Selon nos sentiments souvent je dogmatise ;
Mais je n'ay point compris , par une abstraction,
Que l'on pût distinguer l'une & l'autre action,
Et qu'on fît différer par un sens interprète :
Tuër en trahison & tuër en cachette !

LE PÈRE REGNAULT.

Vous ignorez encor nos premiers éléments.
Sur le meurtre, apprenez nos secrets sentimens !

Tuër en trahison , en bon françois , se nomme
Un sanglant , un injuste assassinat d'un homme
Qui n'a point de sujet de redouter la main
Qui mest traitreusement un poignard dans son sein.
Pour tuër en cachette , il n'en est pas de mesme :
C'est bien assassiner par quelque stratagemme ;
Mais celuy que l'on tuë est du moins en état
Qu'il peut & qu'il doit craindre un tel assassinat.
Comme sa juste peur l'oblige à prendre garde ,
L'ennemy qui l'attaque assurement hazarde
Que les coups que sa main fait dessein de donner
Ne puissent justement contre luy retourner.
C'est par cette raison qu'on juge un homicide
Estre un vindicatif & non pas un perfide ,
Et , comme la vengeance est permise parfois ,
Chez nous , quoyque contraire aux plus saintes des loix ,
En tuant en cachette , avec nostre doctrine ,
On peut rendre innocente une main assassine ;
Mais aussy , selon nous , on n'a jamais raison
De pouvoir , méchamment , tuër en trahison.

Mon Père , admirez donc , par cette différence ,
De nos inventions la subtile science :
Pour pouvoir se vanger de tous ses ennemis ,
Blasmons l'assassinat & rendons-le permis !
Quand on est ennemy , sur sa garde on doit estre ;
Ainsy , l'on ne peut plus assassiner en traistre.
Mais condamnant le meurtre , au moins en quelque cas

Qui se voit rarement ou qui n'arrive pas ,
Nous ne paroïssons pas , débitant cette drogue ,
Destructure, apparemment, la Loy du Décalogue.

De nos opinions ce sincère tableau
Veut , pour estre achevé , quelque coup de pinceau ,
Et, dans son plus beau jour pour le faire paroître ,
Voyez l'Esprit du meurtre habiter dans le cloître :
De ton illustre nom , digne Société ,
Pour l'état régulier, qu'on l'a bien inventé !
L'Humeur de cette race & sévère & farouche
A la vangeance au cœur, sans l'avoir dans la bouche ;
Ces gens , sur le pardon , en preschant Jésus-Christ ,
Ne peuvent , sur l'offense , imiter son esprit.
Nostre morale aussi, pour flatter leur génie ,
Leur permet de vanger l'injuste calomnie ;
Ils peuvent , si quelqu'un a flétri leur honneur ,
Flétrir aussi le sien pour rétablir le leur ,
Et , selon nostre esprit , cette seule vangeance ,
Dans un religieux se peut nommer clémence ;
Quand on vange son Ordre on peut verser du sang !
Le meurtre est , en ce cas , un pieux guet-à-pant !
Si la vérité mesme estoit assez hardie
De découvrir leur fourbe ou bien leur perfidie ,
La vangeance , en ce cas , du fer & du poison ,
Toujours tuë en cachette & non en trahison !

Ces sensibles plaisirs que la vangeance apporte
Sont permis , selon nous , à gens de toute sorte ;

Même nous en faisons , pour les Religieux ,
Des licites plaisirs & des plaisirs pieux !
Les Roys, par le pouvoir que leur juste Couronne ,
Les eslevant au trône, attache à leur personne,
Avec l'intention du bien de leur état,
Peuvent , pour se vanger, faire un assassinat.

Dessus Monsieur Foucquet appliquant la maxime,
Le Roy le croit coupable : il a donc fait un crime !
Il peut donc s'en vanger, & quand un Magistrat
Le pourroit croire exempt de tout crime d'État,
Et qu'en l'examinant dessus cette matière,
Il pourroit reconnoître une innocence entière,
Il déplaist a son Maître, il suffit, &, pour moy,
La vengeance du Prince est une juste loy !

LE PERE ANNAT.

Et pour l'amour du Roy?...

LE PÈRE REGNAULT.

Bagatelle plaisante !

LE PÈRE ANNAT.

L'intention peut-elle en faire une innocente ?

LE PÈRE REGNAULT.

Ouy, certes !

LE PÈRE ANNAT.

Eh ! comment ?

LE PÈRE REGNAULT.

Par une intention,
Son amour se peut dire une juste action.
Je sçay que l'amourette, en un sens trop critique,

N'est jamais innocente , en se rendant publique ;
Le Roy fait au contraire un miracle , en son cœur ,
Qu'Amour puisse y régner , sans en estre vainqueur ,
Qu'en goustant ses plaisirs , leurs sensibiles délices
Ne luy dérobent point ses nobles exercices
Et que ses jeunes ans le puissent faire voir
Sçavoir faire l'amour & faire son devoir !
Ouy , je le dis encor , j'estime un grand miracle
Qu'Amour à sa vertu n'apporte aucun obstacle ,
Qu'il règne dans son cœur , sans y donner la loy ,
Qu'en vivant en amant il sçache vivre en Roy ,
Et qu'il conserve enfin l'amour & la tendresse
Qu'il doit à son épouse , ayant une maîtresse !
Si le Roy , dans son cœur réglant si bien l'amour ,
Veut donner un exemple à son peuple , à sa cour ,
Un exemple , inconnu jusqu'au siècle où nous sommes ,
Qu'Amour , qui par ses feux aveugle tous les hommes ,
Qui dérégiant leurs mœurs règle leurs actions ,
Qui confond leur sagesse avec leurs passions ,
Peut émouvoir un cœur sans ébranler une âme ,
Que la vertu s'accorde à vivre avec la flame ,
Par cette intention s'il se laisse charmer ,
Sans un crime aujourd'huy , le crime il peut aymer !

LE PÈRE LE MOYNE.

Mes Pères , la harangue est fort belle & fort bonne ;
Mais si vous l'aviez faite autrefois en Sorbonne ,
On auroit arrêté son torrent & son cours ,

Lorsqu'avecque le fable on régloit le discours.

Il est vray qu'on fit bien d'en user de la sorte ;
Mais revenons à nous. Le zèle me transporte
Ou , pour dire le vray, c'est plustost le courroux
Que l'on perd le respect que l'on avoit pour nous !
Car je me sens enfin forcé de vous le dire ,
J'en peste de chagrin & mon cœur en soupire ,
D'avoir veu cy-devant mon confessionnal
Avoir autant de cour que le feu Cardinal,
Lequel est , par raison ou par bonne cabale ,
Tout désert aujourd'huy, nonobstant ma morale.
Par des relaschements je tâche , chaque jour,
Et de plaire à Paris & de flatter la Cour.
Je fais dedans le Ciel entrer à si bon compte ,
Que moy-mesme, en secret, de moy-mesme j'ay honte.
Pour remettre en crédit nostre petit collet ,
Je fais qu'une prière ou qu'un seul chapelet
Peut, en ce siècle, icy, servir de pénitence ,
Pour laver un grand crime & la plus noire offence.
Enfin , je fais du Ciel la porte ouverte ainsy
Qu'y pourra Lucifer un jour entrer aussy.
Cette dévotion par ma main composée ,
Que je nomme , à bon droit , dévotion aisée ,
Est pour nous rappeler tous nos meilleurs chalans ,
Aux coquettes utile & propre à leurs galans.
Il est vray que , pour eux , l'Evangile est trop rude ;
La frayeur de l'Enfer est une inquiétude

Et, souvent, cette crainte altérant les désirs,
Dans le cours de leur joye arreste leurs plaisirs.
Moy qui veux qu'on s'en gorge & que chacun se noye,
Durant ses plus beaux jours, dans un fleuve de joye,
Entre tous confesseurs je suis des plus aisez !...

O vous, ô saints polis, dévots civilisez,
Si les portes du Ciel s'ouvrent à vos cabales,
J'ay fait, pour ce dessein, mes peintures morales !

Il seroit des dévots dont la complexion
Recherche la retraite & fuit l'occasion,
Qui rendent les plaisirs les objets de leur haine,
Et n'ont, au lieu de sang, que du flegme en leurs veines,
Qui veulent les vertus, hors du monde & du bruit,
Habiter le silence & l'ombre de la nuit,
Dont le visage enfin, pâle & mélancolique,
Plein de crasse & de terre est sauvage & rustique ;
Mais il s'en voit aussi, par un autre destin,
A qui le naturel donne un sens plus bénin,
Qui, se ratifiant pour ce qui fait la joye,
Leur fait dans les plaisirs couler des jours de foye,
Dont la Nature enfin leur donne des humeurs,
Du costé des plaisirs qui font tourner les mœurs !

Je blasme ces premiers dont j'ay fait la peinture,
Sans yeux pour les beautés de l'art & de nature,
Qui se croiroient chargez d'un pénible fardeau,
Quand le plaisir leur offre un objet qui soit beau,
Car leur vertu trop rude a pris cette méthode

De juger le plaisir n'estre pas à fa mode ,
Dans ces beaux jours de feste où la solennité
Peut assembler la joye avec la sainteté !
Ils cherchent la retraite, en ces jours si célèbres ;
Leur vertu , pour agir, veut des objets funèbres
Et leur dévotion fait paroître à leurs yeux
La haire & le cilice un chemin pour les cieux !
Cette espèce de gens incessamment nous profne
Qu'une grotte vaut mieux qu'un Palais & qu'un Throsne ;
Elle est sourde à l'injure & le plus grand affront
Ne peut toucher leur cœur, faisant rougir leur front,
Et , quand la calomnie ou les blesse ou les tuë ,
Ces dévots ont l'oreille & l'œil d'une statuë.
Enfin, l'honneur enfin, & la gloire, à leur sens,
Sont idoles à qui l'on ne doit point d'encens !
Mais que vous puis-je dire ? une belle personne,
Qu'une aimable beauté de grâces environne,
A ces gens qui se font un Salut épineux ,
Semble une ombre effroyable ou bien spectre hideux !
Ces gens impérieux , ces doux tyrans des âmes ,
Qui jettent tant de feux sans brusler de leurs flames ,
Dont les charmes divins ont d'invincibles fers ,
Pour captiver des cœurs dans tout cet univers,
Sur ces tristes dévots & toute leur engeance
Tous les attraits en vain étalent leur puissance,
Car pour toucher leurs yeux aussy vains sont leurs coups
Que les traits du soleil sur les yeux des hiboux !

LE PÈRE ANNAT.

Ce portrait est tracé par la main d'un impie !

LE PÈRE LE MOYNE.

Bon Dieu ! c'est le plus beau que j'ay fait de ma vie !
Car je pense , pour moy , que leur dévotion
A pour cause une morne & noire vision ,
Car qui met la vertu dans ce triste équipage
A la nature foible ou l'esprit bien sauvage !

LE PÈRE ANNAT.

Vrayment ! de la façon dont le portrait est peint ,
Vous prétendez tourner en ridicule un saint !

LE PÈRE LE MOYNE.

Qui ? moy ? détrompez-vous , c'est par là que j'enseigne
Comme il faut dans les cœurs que la sagesse règne ,
Que j'apprends les vertus à tout homme de bien ,
Pour se rendre aujourd'huy philosophe chrétien.
Mais , si vous condamnez mes peintures morales
Pour estre , en leur doctrine , aux bonnes mœurs fatales ,
Si mes relâchements vous semblent odieux ,
Pour l'esprit d'un chrétien & d'un Religieux ,
Si donc la chrétienté se voit scandalisée
Par la dévotion que je rendis aisée ,
Il faudra condamner tous nos Pères aussy
Qui font , autant que moy , le Ciel bien large , ainsy ,
Et qui font aux pécheurs , pour une bagatelle ,
Gagner le paradis & la gloire éternelle !

LE PÈRE REGNAULT.

Pour une bagatelle , avec l'intention ,
On peut rectifier la plus noire action !

LE PÈRE LE MOYNE.

Que cette intention est chose bien commode !
Si les siècles passez en eussent sceu la mode ,
L'Église n'auroit point poussé tant de soupirs ,
Pour voir verser partout le sang de ses martyrs !

LE PÈRE REGNAULT.

Pourquoy non ?

LE PÈRE LE MOYNE.

Pourquoy non ? ah ! la belle demande !

LE PÈRE REGNAULT.

Ce sang à nostre Dieu peut servir d'une offrande !
L'Église , le mettant au nombre de ses biens ,
Croit le sang des martyrs semence des chrétiens !

LE PÈRE LE MOYNE.

Ouy, vous dites le vray ; mais par vostre morale ,
Les martyrs pouvoient bien nier Dieu sans scandale ,
Car, sçachant le secret de la direction ,
Qui rend le bien l'objet de nostre intention ,
Ils pouvoient adorer de geste & de parole ,
Sans se faire égorger, la plus chétive idole ,
Et, dirigeant leur culte en esprit au vray Dieu ,
Ils pouvoient adorer les faux Dieux , en tout lieu !

O martyrs malheureux qui , parmy vos supplices ,
Avez trouvé dans Dieu des biens & des délices ,
Et qui , livrant vos corps aux plus cruels bourreaux ,
Les avez exposez à des tourmens nouveaux ,
Ah ! que nostre doctrine à l'Église inconnuë
Est malheureusement pour vous trop tard venuë !
O pauvres innocens , ouy , vous eussiez alors
Et pu sauver vostre âme & sauver vostre corps ,
Et , par l'intention en secret dirigée ,
Vous n'eussiez vu jamais vostre vie engagée
Dessus les chevalets ou bien parmy les fers ,
Pour confesser le nom du Dieu de l'univers !
Par des intentions chastement dirigées ,
Dedans les lieux publics les Vierges exposées
Pouvoient s'abandonner aux plus sales désirs
Et , sans souiller leurs corps , se saouler de plaisirs !
L'Église primitive , ô troupe généreuse ,
Se peut dire , en ce tems , estre bien malheureuse
Que , pour nostre salut , Jésus-Christ ait presché ,
Qu'il ait versé son sang pour laver le péché ,
Qu'il ait de sa doctrine instruit tous les apostres ,
Et qu'ils soient moins sçavans que ne sont tous les nostres !
Si lors nostre morale eust les chrétiens instruit ,
On eust accommodé l'Idole & Jésus-Christ !
Que l'Église avoit lors d'ignorants Casuites !
Dieu devoit faire lors naistre les Jésuites !
(N'en déplaise pourtant à ses divins décrets !)

Ils auroient aux chrétiens enseigné leurs secrets ;
Ces chrétiens auroient pu , sans estre opiniaftres ,
Adorer les faux Dieux , sans en estre idolastres ;
L'esprit accommodant de la Société
Auroit mis en repos ainſy la chrétienté,
Et les Domitians , les Nérons , les Décies ,
N'auroient point immolé tant d'innocentes vies ,
Car nous aurions fait vivre en forte les chrétiens
Qu'ils auroient cru la Croix en vivant en payens !

LE PÈRE ANNAT.

Mais parlons du ſujet enfin qui nous aſſemble :
Le Roy peut-il aymer , ſans pécher , ce vous ſemble ?

LE PÈRE LE MOYNE.

Sans pécher ? je vous plains d'avoir longtems vécu ,
Sans connoiſtre l'Amour par qui tout eſt vaincu !
Voyez ma robe noire avec ſa ſuffiſance :
L'Amour l'a ſceu gaſter , meſme avec indécence !
Voyez donc ſi je puis condamner un péché ,
J'ay l'eſprit Jéſuite & le cœur débauché !
J'ay ſceu , comme un blondin , viſiter ces ruelles
Où règnent les beautés & les ſpirituelles ;
Des Belles m'ont ſouffert me dire leur amant ;
On pourroit de ma vie en faire un bon roman ;
Ouy , l'on pourroit me voir en de ſaintes familles ,
Grimper deſſus des murs & paſſer par des grilles !
L'inévitable loy de ma condition
Me fait preſcher la Croix & la dévotion :

La Croix étonne un cœur pour marcher sur sa trace ;
Mais, en fidèle enfant de notre Père Ignace ,
Je sçay si bien farder la sainte austérité
Que j'accorde la Croix avec la Volupté !
O livre sans égal, dévotion aisée ,
Tu l'as pour les péchés si bien apprivoisée
Que, sans craindre l'enfer, on peut vivre en pécheur,
Portant la Croix au col, sans l'avoir dans le cœur !

Le Roy, pour un grand Prince, est un peu trop crédule ;
Les grands Roys comme luy n'ont jamais de scrupule !
Ce n'est que le vulgaire en sa condition
Qui doit régler sa vie à la religion ;
Mais celui qui prend soin de la chose publique ,
Ne peut estre chrétien, s'il n'est bon politique !

Notre Prince, en cet art, est un fort bon docteur ;
C'est pourquoy, je présume, en luy faisant honneur,
Qu'il ne craint point l'Enfer, comme fait le vulgaire,
Et qu'il ne s'en fait pas une fort grande affaire.

Ainsy.... si La Vallière est aymable à ses yeux,
Si, baissant cette fille il craint encor les Cieux ,
Une Croix à son col ou bien quelque relique ,
Peut chasser de son cœur cette terreur panique !

LE PÈRE ANNAT.

En chassant de son cœur pareillement l'amour !

LE PÈRE LE MOYNE.

Notre Société feroit trop mal sa Cour !
Apprenez que ce Prince, en sa fleur printanière,

N'ayant , pour ses plaisirs , qu'une seule Vallière ,
Et dans ce seul objet arrêtant ses desirs ,
A bien de la vertu de fixer ses plaisirs ,
Car pour un Roy, mon Père, & pour la Cour de France,
Des plaisirs si reglez valent la continence !

LE PÈRE ANNAT.

Et pour Monsieur Foucquet ?

LE PÈRE LE MOYNE.

Ah ! j'oubliois ce point !

LE PÈRE ANNAT.

Mais c'est le principal & vous n'y songiez point !

LE PÈRE LE MOYNE.

J'ay leu, s'il m'en souvient, dedans quelqu'un des nôtres,
Un fait & dont le cas n'est point traité par d'autres :
Un homme se trouvant par des vœux obligé,
Et par un sort fâcheux dans un cloître engagé,
Prend des plaisirs secrets de quelque concubine.

LE PÈRE ANNAT.

C'est un fort grand péché, dans la pure doctrine !

LE PÈRE LE MOYNE.

Ce n'est pas là le cas, ne m'interrompez plus !
Ces cas sont, en ce siècle, & vains & superflus.
Parmy les Réguliers la chose est si fréquente,
Qu'en se rendant commune, on la rend innocente.
Un Régulier, vous dis-je, & d'un Ordre fameux,
Par la force d'Amour rompt l'un de ses trois vœux ;

Mais, las ou pénitent, songeant à la retraite ,
Il cesse de brusler de sa flame secrète.
La fille abandonnée en a tant de douleur
Que la rage succède à l'amour dans son cœur ;
Et, publiant partout leur amoureux commerce,
Contre son inconstant sa vengeance elle exerce ;
Et, par de bons témoins, elle produit au jour
Leur intrigue cachée & leur secret amour.
Si l'Ordre est si fameux qu'il en reçoive injure,
Le Régulier, dit-on, dont l'âme fut impure ,
Et pour vanger son Ordre & pour punir l'affront
Dont l'amante irritée a fait rougir son front ,
Sans bleffer son honneur & moins sa conscience,
Peut, jusques à la mort, en tirer sa vengeance.
Je crois qu'en vous taisant vous demeurez d'accord
Qu'on peut vanger son Ordre, alors qu'on luy fait tort ?

LE PÈRE ANNAT.

Point du tout cette espèce à la nostre s'applique !

LE PÈRE LE MOYNE.

Dans toutes deux pourtant on voit une impudique !
A ces grands noms, le Roy, de juste & glorieux
Joint encor celuy-là d'estre Religieux !

LE PÈRE ANNAT.

Comment Religieux ?

LE PÈRE LE MOYNE.

Religieux, vous dis-je....

Ainsy qu'un Régulier qui par trois vœux s'oblige !

Saint Denis, Marmoutiers ont tous deux cet honneur
Et luy laissent tous deux sa place dans leur cœur.
Les comtes de Lyon ont ce même avantage !

LE PÈRE ANNAT.

Vous ne pouvez conclure, avec ce tripotage,
Qu'une juste vengeance envers cette beauté,
Qui tient le cœur du Roy dans ses fers arrêté,
Si sa langue indiscrete, en trahison insigne,
Se rend, en parlant trop, de son amour indigne !

LE PÈRE LE MOYNE.

C'est déjà quelque chose & j'en auray raison ;
Mais, si quelqu'un le pousse à cette trahison,
Dites, en bonne foy, ce coupable complice
Ne doit-il pas souffrir un semblable supplice ?

LE PÈRE ANNAT.

Sans doute !

LE PÈRE LE MOYNE.

Eh bien ! mon Père, appliquez tout ce fait,
Comme on peut l'appliquer, dessus Monsieur Fouquet.
C'est une trahison insigne & toute entière
De penser seulement corrompre La Vallière,
Pour la faire pécher sur l'amoureux péché
Qui ne l'est point ou peu, quand il est bien caché.
Sa libéralité doit être criminelle,
Pour rendre une maîtresse à son Prince infidèle !
Donc, je puis bien ainsi, par le cas avancé,

Conclure évidemment que le Prince offensé,
Comme un Religieux dedans son amourette,
Peut punir justement une langue indiscrete
Et que Monsieur Foucquet, en estant criminel,
Doit en estre puny d'un supplice mortel !

LE PÈRE ANNAT.

Ah ! le divin esprit ! ah ! la belle manière
D'entendre un cas !

LE PÈRE REGNAULT.

Sans doute, elle est bien singulière !
Mais quoy ! c'est la coutume & qu'on voit de tout tems
Qui s'observe chez nous pour tous nos pénitens.
Nous chassons la terreur de leurs âmes crédules,
Par des faits supposez & des cas ridicules,
Comme le Père a fait, car, étendant ce cas,
N'importe bien ou mal , nous sortons d'embarras.
C'est chez nous la science & la superlative,
Sans nous embarrasser de ce qu'il en arrive,
De guérir de la peur d'en estre un jour damné !

Quand dessus quelque cas on est questionné,
Comme souvent le crime est de telle nature,
Soit dans une âme avare ou dans une âme impure ,
Ou bien d'une autre espèce où l'on ne peut oser
Dans son jour naturel le feindre ou l'excuser,
On le farde si bien avec un peu d'adresse
Qu'on le fait prudemment fortir de son espèce,
Et par quelqu'autre cas & qui n'a rien d'égal,

Et *ab hoc & ab hac* s'expliquant bien ou mal ,
On fait une réponse ou publique ou secrète ,
Qui , pour la bien comprendre , a besoin d'interprète ,
Et comme , par exemple & *Verbi gratia* ,
Le Père nous l'a fait , se voyant à *quia* ,
Le Roy Religieux , sous qui l'Europe tremble ,
Est fort y plaisamment d'affaires , ce me semble ;
Mais il faut excuser sa conduite aujourd'huy ;
Chacun de nous l'imite & fait tout comme luy .
Les grands mots inconnus & que l'on n'entend guères
Passent aux ignorans pour estre grands mystères ,
Car sçachez en un mot que la Société
A juré rude guerre à la sincérité ,
Car nous éprouverions , si nous estions sincères ,
Que nostre Ordre , en tous lieux , feroit mal ses affaires !

LE PÈRE FERRIER.

Que puis-je dire enfin de tous vos longs discours
Dont je n'ay pas tenté d'interrompre le cours ,
Pour voir à quels excez nous pouffons nos maximes
Pour farder les péchés & pallier les crimes ?

Vostre amour, Père Annat , jette les yeux sur moy
Pour me faire , après vous , le Confesseur du Roy ;
Mais cet employ , chez nous , par tant d'ardeur se brigue
Que nos meilleurs amys ont rompu nostre intrigue
Et leur ambition m'a fait conclure aussy
Que le Salut , chez nous , n'est pas nostre soucy ,
Puisque le Ciel n'accorde , en donnant cette place ,

Que la gloire du monde & non de Dieu la grâce.
J'en ay la rage au cœur & mon dépit secret
Me fait rendre à nostre Ordre un service à regret ;
On m'envoye à Paris & je quitte Thoulouze ,
Comme dit la chançon , pour y faire une rouse.
Je m'y fis voir un fourbe & même un scélérat ,
Pour abuser le monde & tromper un prélat ,
Dont les grandes vertus , pouvant servir d'exemples ,
Font la gloire du monde & l'honneur de nos temples.
Flatté donc de l'espoir de cet employ promis ,
Pour deffendre l'erreur je me crus tout permis ,
Et , pour récompenser mon étude & mes peines ,
Enfin l'on m'a rendu mes espérances vaines ,
Car l'esprit de nostre Ordre , ingrat jusqu'à l'excez ,
Ne croit point que l'on serve en servant sans succez.
Nostre Société , par sa fausse Morale ,
Prévoyoit sa doctrine à son honneur fatale ;
A son honneur , que dis-je ? hélas ! je me reprends :
L'honneur ne fist jamais ses moindres différens ;
L'erreur donc , reconnue en sa fausse doctrine ,
Luy faisoit redouter sa prochaine ruine ;
Tous ses combats passez & tous ses vains assauts
Obscurcissoient sa gloire & monstroient ses défauts ;
Déjà la Renommée apprestoit sa trompette ,
Pour publier partout sa honte & sa défaite ;
Mais cet esprit adroit de la Société ,
Sçavant en politique & non en vérité ,

Pour s'opposer au cours de la juste entreprise,
Qui l'alloit obscurcir, en éclairant l'Église,
Ayant veu ses combats ne réussir jamais,
Montra, dans l'apparence, un esprit pour la paix.
Elle sçait que l'esprit qu'on nomme évangélique
Pour ses ennemis même est doux & pacifique
Et que la docte main qui combat son erreur
A les armes du zèle & non de la fureur
Et que leur cœur chrétien a, pour but de sa gloire,
L'amour des ennemis & non pas leur victoire.
C'est ainſy que notre Ordre a cru fort prudemment,
Pour éviter sa chute ou son abaiffement,
En feignant de l'amour pour le bien de l'Église,
Empescher sa défaite, a cru la voir remise ;
Ce fut dans ce deſſein qu'on nous vit deſirer
Avec nos ennemis de pouvoir conférer :
Et l'illuſtre Prélat, la gloire de la France,
Accepta volontiers l'Ordre & la conférence.
Mes Pères, vous ſçavez ſa ſuite & ſon progrez,
Et comme notre adreſſe eut un triſte ſucces,
Et qu'on connuſt enfin dedans toute la ſuite,
Qu'un Jéſuite enfin eſt toujours un Jéſuite,
C'eſt-à-dire, en un mot, pour le dépeindre bien :
Fort ſçavant politique & fort mauvais chrétien.

Je m'y fis admirer par ma rare conduite
Et je vous puis jurer que jamais Jéſuite,
Pour ſurprendre & tromper, ne ſe fiſt jamais voir

Avecque plus d'esprit faire mieux son devoir ;
Mais quoy ! selon les mœurs de nostre Compagnie ,
Mon travail sans succez rend ma gloire ternie ,
Et, sans voir aujourd'huy mon labeur couronné ,
On me défend l'esperoir que l'on m'avoit donné !

Il reste à mon dépit une seule vangeance ;
Elle me fait horreur & frémir quand j'y pense ;
Aujourd'huy, pour déplaire à la Société ,
Je veux sincèrement dire la vérité :
Dire la vérité c'est un coup de colère ,
Et pour un Jésuite est extraordinaire !
Je sçay que je m'expose en un mortel danger ;
N'importe, il faut la dire, afin de me vanger.
Au Confesseur du Roy je ne puis plus prétendre ,
Et, pour cette raison, je luy veux faire entendre ,
N'ayant point de profit à le faire damner ,
Que vos flatteurs amis le veulent suborner ,
Qu'un Roy d'un Dieu vangeur doit craindre la Justice ,
Quand sa vangeance ordonne un injuste supplice ,
Que tout puissant qu'il est, jamais sa volonté
Ne trouve de raisons qu'en la seule Equité ,
Qu'à quelque indépendance où son throsne le monte ,
Du sang de ses sujets il faut qu'il rende compte ,
Que , puisque sa grandeur l'élève en si haut lieu ,
Il doit estre plus juste , estant plus près de Dieu ,
Que si Monsieur Foucquet est digne du supplice ,
Il doit l'abandonner à sa seule justice ,

Et, fans que fa vangeance y prenne un intérêt,
Le juge, en liberté, doit prononcer l'arrest.
Il verra qu'aujourd'huy nostre fausse morale
N'est point une doctrine & n'est qu'une cabale,
Qu'avec ses vains efforts la probabilité
Ne peut donner d'excuse à l'impudicité,
Et de quelque couleurs qu'on peigne l'adultère
L'Église ne peut point permettre une Vallière,
Que l'esprit qui le souffre est un malin Esprit,
Plus propre à Mahomet qu'il n'est à Jésus-Christ.
Le Roy s'étonnera, sçachant nostre méthode,
De voir qu'un Jésuite à l'honneur s'accommode.
Luy qui voit toute chose & qui juge si bien,
Voyant par mes discours que je parle chrétien,
Croira que mon commerce avec nos adversaires
M'a fait prendre à nos mœurs des sentimens contraires,
Que, par eux éclairé, je vois la Vérité
Et qu'ainfy la voyant je parle en liberté,
Par laquelle aujourd'huy l'Église doit connoître
Ce qu'elle doit nommer pour enfant & pour traître !

LE PÈRE ANNAT.

Suffit, Père Ferrier, c'est assez pour ce coup !
Vostre dépit s'emporte & s'emporte beaucoup !
Si par tant de beautés la Vérité vous touche,
Ayez la dans le cœur, fans l'avoir dans la bouche.
Qui veut parler chez nous comme a fait Jésus-Christ,
En prenant ce dessein, doit quitter nostre habit.

Autrefois, il est vray que nostre robe noire
Aux gens qui la portoient donnoit bien de la gloire ;
Mais aujourd'huy nostre Ordre en est désespéré
Que celui qui la quitte est encore honoré.
Tel quittoit autrefois l'habit de Jésuite
Qui sembloit dépouiller aussy tout son mérite ;
Mais on juge autrement, en ce siècle maudit :
Le mérite est dans l'homme & non dans nostre habit !

Mais enfin taifez-vous & que vostre vangeance
S'exerce sans parler & se fasse en silence.
La Vérité chez nous est un fort grand péché
Et l'on y souffriroit plustost un débauché
Que, quelque saint qu'il fût, un homme véritable
Qui croiroit le mensonge un vice détestable.
La complaisance au crime & cet esprit prudent
Qui gouverne nostre Ordre & le rend si puissant ,
Nous rend la Vérité si fort nostre ennemie
Que, lorsque l'on la voit, on voit nostre infamie ,
Et nos Pères aussy m'ont donné cette loy,
Pour nous mettre en crédit, de la farder au Roy :
Et c'est à quoy je donne & mes soins & mes peines ;
Mais, hélas ! que je crains de les voir toutes vaines !
Ce Prince est d'un esprit, mais de ce grand esprit
Qui veut sçavoir le monde & sçavoir Jésus-Christ.
Si les emportemens d'une grande jeunesse
Le contraignent de vivre avec quelque foiblesse,
Je prevois, quand ce feu brulera moins son sang,

Que la vertu , dont Dieu l'enrichit en naissant ,
Luy fera condamner nos méchantes maximes
Qui flétrirent sa gloire en flattant trop ses crimes ,
Que le regret que donne une grande vertu
D'avoir pu voir le vice à ses pieds abattu
Luy fera détester nostre main criminelle
Qui n'a pas soutenu sa vertu naturelle ,
Qui n'auroit dû jamais interrompre son cours ,
En l'assistant un peu d'un fidèle secours.

Mais quoy ! l'heure m'appelle, adieu Révérends Pères :
Vostre avis, si conforme à nos secrets mystères ,
Sera suivi par moy ; mais excusez Ferrier :
En parlant de la sorte il parle en écolier !

QUATRIÈME DIALOGUE

DE LA REYNE-MÈRE

PREMIER ENTRETIEN

LA REYNE-MÈRE, MONSIEUR DE GRAVE

LA REYNE-MÈRE.

Vostre présence icy me surprend & m'étonne
Et je crains moins pour moy que pour vostre personne.
Vous sçavez par quels gens nous sommes gouvernez ?

MONSIEUR DE GRAVE.

Madame, leurs esprits font des moins raffinez.
La puissance absolue & la plus tyrannique
Gouverne leur conduite, & toute politique
Consultant la prudence & son tempérament
Est cruë une foiblesse en leur gouvernement :
Un Monarque reçoit, à leur sens, un outrage,
Lorsque, pour éviter la fureur d'un orage,
Sa sagesse l'oblige à relâcher parfois
Du pouvoir souverain que le Ciel donne aux Roys,
Et veulent que le Prince, usant de sa puissance,

Ne fait point d'injustice en faisant violence ;
Leur orgueil les élève à ce point surprenant
Que Richelieu leur semble un Ministre ignorant
Et leur esprit , ingrat autant comme il est traître ,
Condamne insolemment la douceur de leur maître.

Quand, sans trahir son Prince, on sert bien son amy,
Madame, on le sert mal , le servant à demy.
Je hazarde à plairir ma fortune & ma vie,
Et, quand je pourrois voir l'une & l'autre ravie,
Je seray consolé si vostre Majesté
Trouve lieu , par mes soins, d'exercer sa bonté
Et que la Vérité , par elle soutenuë ,
Soit par tant de lumière au Roy son fils connuë ,
Que , rendant son pouvoir juste autant que puissant ,
Dedans Monsieur Fouquet il voye un innocent !

LA REYNE-MÈRE.

Je sçay que mon devoir luy doit rendre justice,
Que son zèle à l'État a rendu du service
Et , dans les mouvemens, ses travaux & ses soins,
De sa fidélité sont d'asseurez témoins ;
Mais sçachez que les Roys pensent, Monsieur de Grave,
Dedans chaque sujet rencontrer un esclave,
Que l'on rend , par devoir, du service à l'État
Et que le Prince ainſy ne peut estre un ingrat,
Car, en servant son maître, un sujet a beau faire,
Il ne peut, par justice, en attendre un salaire.
Un Roy peut bien avoir le cœur reconnoissant ;

Mais tout le bien qu'il fait est toujours un présent.
Je plains de vostre amy la disgrâce étonnante ;
Mais sa conduite aussy n'est pas toute innocente ;
Sa vie est inégale & l'on a vu son cœur
Foible dans la fortune & grand dans le malheur ;
Mais d'un aveuglement si son âme frappée
S'est trop dans le plaisir & le luxe échapée ,
Pour soutenir l'État ses travaux assidus ,
Par des soins si constans ses services rendus ,
Peuvent du moins pour luy convier la Justice
D'estre sans récompense & d'estre sans supplice ;
Mais de vous voir icy quelle est donc la raison ?

MONSIEUR DE GRAVE.

D'un amy malheureux la fèvre prison
Fait croire à ses parents que, par mon ministère,
Je puis, auprès de vous, leur estre nécessaire,
Et que, par mon moyen, éprouvant la bonté
Et la protection de vostre Majesté,
Dont le cœur est plus grand que n'est pas sa Couronne,
Qui sçait rendre Justice à la moindre personne,
Ils pourront faire voir, vous déclarant pour eux,
Qu'un accusé peut bien n'estre qu'un malheureux ,
Puisque vostre vertu qui n'a point de semblable,
Ne peut avoir commerce avec quelque coupable.

L'Amour que vostre cœur a pour la Vérité
A fait ouvrir la bouche à vostre Majesté ,
Et le respectueux & le sage silence,

Qui de Monsieur Foucquet hazardoit l'innocence ,
Vous disant qu'il vouloit plustost se victimer
Que de voir qu'un soupçon vous pust faire blasmer,
Vous oblige , Madame , à vous rendre interprète
Du mystère inconnu de dépense secrète ,
Laquelle , estant immense & semblant sans employ ,
Le rendoit criminel d'un vol envers le Roy.
Ce Prince a sceu , par vous , que ces sommes immenses
Avoient de son État soutenu les dépenses
Et que du mesme État les divers intérêts
Vous avoient obligé d'en faire des secrets.

LA REYNE-MÈRE.

J'ay de Monsieur Foucquet admiré le génie !
Il faut qu'il soit , Monsieur , d'une force infinie !
Les grands cœurs, il est vray, ne craignent pas la mort ;
Mais ils vont rarement jusqu'à ce noble effort
De vouloir immoler à la personne aymée ,
Pour sauver son honneur, leur propre renommée ,
Et, pour mieux guarentir un amy d'un affront ,
L'ostant dessus le sien , le mettre sur leur front ,
Et, souffrant en secret pour luy la calomnie ,
De trouver de l'honneur dedans l'ignominie.
Monsieur Foucquet a fait ce grand effort pour moy :
Il a veu le supplice & l'a veu sans effroy ;
Et de toute ma gloire il a fait tant de compte ,
Que , pour elle, il a pu s'exposer à la honte ,
Et cet injuste esprit qui gouverne aujourd'huy,

L'a fait craindre pour moy, sans rien craindre pour luy.
Ce généreux silence estoit, par trop de zèle,
Traître à ses intérêts pour m'estre trop fidèle ;
Mon cœur reconnoissant a deu rompre le mien
Et parler hautement pour honorer le sien.
J'ay de cuifans regrets de voir mon impuissance
Si foible pour sa vie & pour son innocence ,
Car le Roy croit ma main trop foible à l'avenir
Ou pour servir son sceptre ou pour le soutenir.

MONSIEUR DE GRAVE.

Madame, ah ! pardonnez , si je ne sçaurois croire
Ce qui fait pour le Roy tant de tort à sa gloire :
Il ne peut oublier tous vos travaux passez ,
Il ne peut de son cœur les avoir effacez.
Quand la rebellion, excitant la tempeste,
Ebranla sa Couronne & fist trembler sa teste
Et qu'il vit la Révolte ofer, de toutes parts,
Pour abattre son Throsne, eslever des remparts,
Vostre esprit, soutenu de vostre grand courage,
Sceut vaincre la tempeste & sceut calmer l'orage ;
Vous sceutes étouffer ce complot inhumain
Qui vouloit arracher le sceptre de sa main !

LA REYNE-MÈRE.

Il est vray que le Roy doit à ma seule peine
Qu'en l'Europe sa teste est la plus souveraine.
Pour l'eslever aussy sur tous les autres Roys ,

J'ay perdu le respect pour les plus saintes loix.
Ces maximes d'État qui, depuis tant d'années,
Ont gouverné la France & fait ses destinées,
N'ont point esté ma règle & leur tempérament
N'a jamais eu de part en mon Gouvernement.
La loy fondamentale & fur qui la Couronne
A basti ce pouvoir que le Sceptre luy donne,
Cette ancienne coutume & fur qui les François,
Depuis douze cents ans, ont veu régner leurs Roys,
N'a point, par ce respect qu'on doit à sa naissance,
Gouverné ma conduite & régi ma Régence.
Sçachez, quand une femme a le sceptre à la main
Ou qu'elle peut user des droits du Souverain,
Qu'elle n'a point d'égard à cette politique
Qui rend puissant un throsne & non pas tyrannique,
Sa passion l'emporte, & son autorité
Ecoute le caprice & non pas l'Équité ;
Les François, en fondant leur Etat monarchique,
Meus par cette raison, firent la Loy Salique :
Ils connoissoient le sexe & son esprit léger,
Et qu'un sceptre en ses mains est toujours en danger.

Pour eslever le Roy, je n'ay point vu de crimes
Qu'à mes yeux sa grandeur ne rendît légitime.
Les malheureux desseins des mouvemens passez,
Aux yeux de l'univers le témoignent assez,
Et c'est un coup du Ciel qu'ayant meu cet orage,
Je me vois garantir & mes fils du naufrage,

Et c'est un plus grand coup de l'aveugle Destin
Que , dans tous ses conseils , l'imprudent Mazarin ,
Travaillant à sa perte avec tant d'efficace ,
Au lieu de la tempeste ayt trouvé la bonace ,
Et qu'il ayt , à mon fils , fait naître un ennemy
Qui , le pouvant abattre , a son throsne affermy.
Je sçay qu'on me compare à cette Frédégonde
Qui fut l'horreur du Ciel & la haine du monde ,
Je sçay qu'on le peut faire & que mon favory
Fait un juste rapport avecque son Landry ,
Que mon gouvernement eut le mesme génie :
Le peuple , révolté contre ma tyrannie
Et les Grands , soulevés par l'Équité des loix ,
Pour sauver un affront au grand nom des François ,
M'ont déclaré la guerre & voulu que l'on chasse
Un Ministre insolent , indigne de sa place ,
Qui , se servant , par moy , de cette autorité
Que m'avoit confiée une minorité ,
Avoit enfin , sans moy , réduit toute la France
D'avoir en grande horreur mon nom & ma Régence.

MONSIEUR DE GRAVE.

Cette comparaison, Madame, est....

LA REYNE-MÈRE.

Arrestés.

Elle peut s'appliquer à bien des vérités.
Il est vray , je l'avouë & mon cœur le confesse ,
Qu'envers moy le Ministre usa de tant d'adresse

Que je luy confiay ce pouvoir souverain
Que , pour un tems, la France avoit mis en ma main
Et je fis cette honte au nom du Diadème
De le faire servir à sa gloire suprême.
Tous ces desirs pressans & cette juste ardeur,
Pour sauver à mon fils son throsne & sa grandeur,
Ne sont point, comme on dit, le motif véritable
Qui sceut rendre autrefois mon âme inébranlable
Et qui réduit mon cœur à cette fermeté
Que la France, à bon droit, nomme opiniastrété ;
Mais ce fut un prétexte à mon âme séduite
Qui, pour autoriser nos pas & ma conduite,
Connoissant des François & l'honneur & la foy,
Mit, dedans mon party, l'auguste nom du Roy.
La France, contre moy justement animée,
Voyant, quoyqu'à regret, son Roy dans mon armée,
Oubliant sa vengeance, ayma mieux se trahir
Qu'oublier cet amour qui l'a fait obéir :
Monsieur Fouquet alors, par un digne service,
Sceut retirer mes pas du bord du précipice :
Mon party, sans argent & foible & languissant,
Pour servir mes desseins devenoit impuissant ;
Les finances du Roy, sans ressource, épuisées,
Rendoient & ma conduite & ma Cour méprisées ;
Mais, par un sort heureux, Monsieur Fouquet alors
Me servit d'une source à puiser des trésors.
Il est vray qu'en ce tems on luy donna la gloire

De ſçavoir à ſon Maître enchaîner la victoire ,
Car l'argent de retour rendit tous nos foldats
Autant de fois vainqueurs qu'ils firent de combats.
Ce ſervice rendu me donna l'avantage
D'apaifer la tempeſte & de calmer l'orage
Et me fit, en rendant mes défirs accomplis,
Voir régner mon Miniſtre en l'Empire des Lys.
Toute la France alors eut, depuis cette criſe,
A ſon gouvernement ſa volonté ſoumiſe ;
Et les lâches François, en recevant ſa loy,
Chez luy faiſoient leur cour & non plus chez leur Roy !

La Diſcorde bannie & toute ſa cabale
Remit la paix en France & dans ſa Capitale
Et je crus à la fin que mes travaux paſſez
Eſtoient abondamment du Sort récompenſez
Et que ce ſort heureux n'auroit plus de caprices
Qui puſſent déformais altérer mes délices :
Mon Miniſtre régnoit avec l'autorité
Que j'avois confiée à ſa fidélité,
Et ſous luy, ſoumettant mes fils & ma perſonne,
Je laiſſois, à ſon gré, gouverner la Couronne
Et m'aveuglois ſi fort qu'enfin je voulus bien
Qu'il fuſt maître de tout en France & moy de rien !

Le Roy, dedans ce tems, avoit atteint cet âge
Qui, ſelon des François la coutume & l'uſage,
Par ſa majorité remettoit dans ſa main
Le pouvoir abſolu dont règne un ſouverain.

Lors ce Ministre, ingrat autant qu'on le peut estre,
Méprisa sa Maîtresse, étant maître du Maître,
Et, s'oubliant soy-mesme avecque son devoir,
Sans moy, du Roy majeur exerçoit le pouvoir,
Et déguisa si bien son âme criminelle
Que je connus trop tard sa conduite infidèle.
Mon fils, chaque matin, recevant ses leçons,
Eust l'esprit infecté de mille vains soupçons,
Et, se trouvant instruit par un si fourbe maître,
Me cacha sa pensée & n'en fist rien connoître.
Je fis tous mes efforts pour regagner son cœur ;
Je luy fis par nos pleurs connoître ma douleur ;
J'appliquay de nos soins la plus adroite étude,
Pour peindre mon amour & son ingratitude ;
Mais le doux nom de mère & ses tendres transports
Sur son cœur prévenu firent de vains efforts,
Et mon crédit enfin à peine eut l'avantage
De conclure la paix avec son mariage.

Je crus que Mazarin, cet indigne voleur
Du pouvoir de mon fils autant que de son cœur,
Verroit, dans cette paix & dans cette hyménée,
Par un contraire sort changer sa destinée ;
Mais la mort m'a vangée en finissant ses jours,
Mais la mort est trop tard venue à mon secours,
Car le traître Ministre, en achevant sa vie,
A, jusques à sa fin, poussé sa perfidie :
Il a dit, le perfide ! en expirant, au Roy,

Qu'il devoit , pour régner, se défier de moy,
Que toujours ma conduite estoit passionnée,
Et que, par mes desseins, sa teste couronnée
Auroit esté réduite en un mortel danger,
Si son adresse enfin ne l'eut sceu dégager ;
Et son ambition , par une étrange envie,
Voulant encor long tems régner, après sa vie ,
A laissé, par escrit, ces mémoires secrets
Et dont Colbert est l'âme & l'interprète exprez
Et par qui des François la fortune changée
Est, dans tous les États, à ce point outragée
Qu'à toute heure, en tous lieux, par des bruits sourds j'apprends
Qu'on compare mon fils aux plus cruels tyrans....
Ce Colbert, eslevé de la plus vile race
Que l'on puisse trouver parmy la populace,
Conservant cet esprit qu'il a pris en naissant,
Règne par un esprit aussy bas que son sang ;
Communiquant au Roy ses mœurs & son génie ,
Il fait dégénérer son sceptre en tyrannie.
J'en ay voulu parler & j'en ay fait du bruit ;
Mais j'ay de mes efforts peu remporté de fruit :
Il ne croit que Colbert, & toute autre parole
Est, pour luy, désormais ou suspecte ou frivole.
Je sçay que l'apparence est encore pour moy ;
Mais pour tous mes conseils le Roy n'a plus de foy
Et je tremble de crainte & ma peur n'est pas vaine
Qu'on cesse, à l'avenir, de me traiter en Reyne.

Jugez ainſy, Monſieur, dans l'état où je ſuis ,
Et de mon impuiſſance & de tous mes ennuyſ.!

A voſtre eſprit diſcret révélant ces myſtères ,
J'ay voulu découvrir le ſecret des affaires ;
Mais mon peu de crédit n'eſt pas une raiſon
Que la vérité meure , en ma bouche en priſon.
Elle doit par moy rendre à mon amy juſtice.
Si ſes efforts ſont vains , en faiſant ſon office ,
J'éprouveray la joye au moins , en la diſant ,
Qu'elle le publiera partout un innocent !

MONSIEUR DE GRAVE.

Que voſtre Majeſté d'un grand eſpoir me touche !
La vérité, Madame , eſt forte en voſtre bouche :
Son éclat ſe joignant avecque vos vertus ,
Nos ennemis par elle & par vous combattus
Perdront aſſeurément la fatale puiſſance ,
Par leurs noirs attentats d'opprimer l'innocence.

LA REYNE-MÈRE.

Comme vous , je l'eſpère. Adieu , retirez-vous
Et cachez voſtre teſte à leur cruel courroux.

SECOND ENTRETIEN

LA REYNE-MÈRE, MADAME DE BEAUVAIS

LA REYNE-MÈRE.

Du malheureux Foucquet je plains la destinée
De voir à des méchants sa vie abandonnée
Et j'appelle méchants ces juges corrompus
Qui tournent la justice & ses loix en abus.
Tandis que ma Régence a conduit les affaires,
La France n'a point vu ces fâcheux commissaires
Qu'à Richelieu jadis mon époux a permis,
Et par qui ce Ministre excita des tempestes
Contre de grands héros & leurs illustres testes !

MADAME DE BEAUVAIS.

Je m'étonne vraiment que vostre Majesté
Parle tout comme une autre & dit la vérité.
Je connois bien la Cour & dès mon plus jeune âge
Je connois sa méthode & je sçay son langage.
J'ay veu, s'il m'en souvient, le règne de deux Roys ;
Mais vous ne parlez point comme eux , à cette fois.
Toujours la Vérité leur faussa compagnie ;
Je l'ay veu de la Cour & du Louvre bannie.
Eh ! Madame , aujourd'huy qui vous l'a donc appris ?

LA REYNE-MÈRE.

Pourquoy ?

MADAME DE BEAUVAIS.

Pourquoy, Madame, ah ! mon cœur est surpris.
Depuis un si long tems que je vous rends service ,
Je sceus bien m'acquitter de mon fidèle office
Et tous les favoris m'ont dit, tous & tousjours ,
Qu'il falloit la farder, dedans tous mes discours.

LA REYNE-MÈRE.

T'ont-ils dit à la Cour, pauvre esprit ?

MADAME DE BEAUVAIS.

Ah ! Madame ,
Quel zèle pour la dire aujourd'huy vous enflame ?
Je sçay bien qu'à la Cour jamais on ne l'a dit.
J'ay les sens tout surpris & le cœur interdit
De vous voir, bonnement & sans nulle contrainte,
Descouvrir tous les maux dont vostre âme est atteinte.
Quelle simplicité ! dire ainfy son secret,
Pour une grande Reyne, & dont l'esprit discret
Sçait qu'un Roy, pour régner, doit à ce point se taire
Qu'il soit de ses secrets le seul dépositaire.

LA REYNE-MÈRE.

Certaine , ma Cathos, de ta fidélité,
Je t'ouvre tout mon cœur avec sincérité !
Tu connois mes secrets, tu vois toute mon âme.

MADAME DE BEAUVAIS.

La vois-je toute entière ?

LA REYNE-MÈRE.

Ouy, certes !

MADAME DE BEAUVAIS.

Ah ! Madame ,

J'y présume & j'y crois des replis inconnus
Où vous m'avez cent fois des secrets retenus.
Je croy que j'en ay fceu les plus cachés mystères
Et , joignant mon adresse avecque vos désirs ,
J'ay mérité l'honneur de servir vos plaisirs.

LA REYNE-MÈRE.

Mes plaisirs ! Sçais-tu bien que tousjours la Fortune
Eut , pour les altérer, pour moy tant d'amertume
Que je ne puis enfin dire avoir bien goûté ,
Comme il faut , une entière & pleine volupté.
Ma qualité, Cathos, doit , par des vraysemblances ,
D'un pinceau si trompeur, peindre les apparences
Que le soin de paroître aux yeux ce qu'on n'est pas
Infecte les plaisirs & corrompt leurs appas.
Ayant receu le jour d'une espagnole race ,
J'ay suivi sa coutume & marché sur sa trace.
Là l'on met la vertu dans les esprits prudents ,
Seulement au dehors & jamais au dedans ;
Là règne en tous les cœurs un esprit hypocrite ,
Qui ne veut seulement que la mine contrite ,

Car, fans vouloir aller jusqu'à la vérité,
Ce qui semble pieux est pour luy piété.
Réglant ainſy ſes mœurs ſur ces ſages maximes,
L'apparente vertu ne commet point de crimes.
Inceſte ! ſacrilège ! adultère ! attentat !
Sans offencer, s'entend, ny Rome ny l'État !
Quand de belles couleurs leurs actions ſont peintes,
Par une fourbe adroite ou par de ſages feintes,
Ne ſe nomment jamais en Eſpagne péchés,
Lorſque d'un beau prétexte on les a bien cachés !

MADAME DE BEAUVAIS.

Si l'Eſpagne vraiment garde cette conduite,
L'Eſpagne a , dans ſes mœurs, l'eſprit du Jéſuite.

LA REYNE-MÈRE.

Mais , Cathos, diſ pluſtoſt que ces gens raffinés
Sont enfans de l'Eſpagne &, comme enfans bien nés,
Ils ont fidèlement pris l'eſprit de leur mère.
Le leur a, ce me ſemble, un même caractère,
Car, ſelon leur méthode, on eſt un bon chrétien,
Si, fans l'eſtre, l'on peut paroître homme de bien,
Car ces gens, chaque jour, raffinant leur doctrine,
Sans demander le cœur, ne veulent que la mine !

MADAME DE BEAUVAIS.

Je les chéris auſſy d'une tendre amitié ;
Les pécheurs, avec eux , ne le ſont qu'à moitié,
Tout au plus, & parſois ſi grande eſt leur adreſſe
Que l'on peut eſtre ſainte enſemble & péchereſſe.

LA REYNE-MÈRE.

Je ſçay pour les pécheurs qu'ils font fort complaiſans ;
Laiſſons-les en repos : ils font d'honneſtes gens.

MADAME DE BEAUVAIS.

Quel intérêt ſecret de paroître une ſainte
Vous fait vivre , Madame , avec tant de contrainte ?
Je ſçay bien que voſtre âme eſt ſenſible aux deſirs
Qui donnent ce penchant qu'on a pour les plaiſirs
Et qu'enfin voſtre cœur, eſtant fait comme un autre ,
Sent les mêmes tranſports que nous ſentons au noſtre.

LA REYNE-MÈRE.

Je l'avouë, il eſt vray, que j'éprouve chez moy
Ce qu'une femme enfin peut éprouver chez ſoy ;
Mais ce pompeux éclat dont le Ciel environne,
La Majéſté des Roys qui portent la Couronne,
Veut, pour rendre un ſujet ſouple & reſpectueux ,
Qu'au moins ſon Souverain luy ſemble vertueux.
C'eſt ſur ce fondement où j'ay baſti ma vie.
Tu ſçais les accidens dont elle fut ſuivie.
Je ſuis née Eſpagnele & le Roy mon Eſpoux
Eſtoit, il t'en ſouvient, ſoupçonneux & jaloux ,
Et ſ'il faut, entre nous, que je ſois véritable,
Dans ſa jalouſe humeur il n'eſtoit pas blaſmable !

MADAME DE BEAUVAIS.

Quoy ! bon Dieu ! contre vous concevoir des ſoupçons ?
Vous à la plus honneſte euſſiez fait des leçons !

Passer des jours entiers dedans des oratoires !
Rendre vos actions des œuvres méritoires !
Avoir dedans le cœur & la bouche, en tout lieu ,
L'honneur & le service & la gloire de Dieu !...
Ce sont témoins, Madame, assez irréprochables !

LA REYNE-MÈRE.

Ces témoins sont, Cathos, seulement recevables
Pour tous ces bonnes gens dont l'œil ne va pas loin ;
Mais pour les clairvoyans il faut d'autre témoin.
Je sçay bien qu'en suivant cet adroit train de vie,
De mes vertus la France apparoissoit ravie ;
Je sçay bien comme quoy le vulgaire, ignorant
Et qui ne va jamais plus loin que l'apparent ,
Crut par tant de vertus mon âme possédée
Et prit de ma conduite une si grande idée
Qu'après la mort du Roy, l'on mit dedans ma main
Du Prince alors enfant le pouvoir souverain ,
Et que le Parlement pour moy se fist un traître ,
Rompan le testament du défunt Roy son maître.

MADAME DE BEAUVAIS.

Le Parlement, Madame, alors fist son devoir
De vous fier son Prince avec tout son pouvoir.
Ce testament fatal contenoit le génie
De Richelieu défunt & de sa tyrannie ;
Ainsy les maux passez dirent au Parlement
Qu'il devoit pour un bien rompre ce testament.

LA REYNE-MÈRE.

Hélas ! hélas ! Cathos , il faut t'ouvrir mon âme :
On dit bien qu'un mary connoist le mieux sa femme ,
Car , en la connoissant jusques au fond du sein ,
Il en fait mieux qu'un autre un jugement certain .
Ainsy le mien , aussy pratiquant cet usage ,
A fait de ma conduite un aisé préface .
Hélas ! combien de fois , en secret , a-t-il dit :
« C'est une étrange femme & d'un étrange esprit ! »
Quoyque de mes vertus l'opinion conceüe
Rendit lors aux François sa plainte mal receüe ,
L'Evènement enfin a fait connoistre à tous
Qu'il faut , pour une femme , en croire son époux .
Ce fut donc un effet de sa rare prudence
Qu'il voulut sagement tempérer ma Régence
Par des gens qui , nourris aux affaires d'État ,
Font par de bonnes loix régner un Potentat .
Je ne te diray point la malheureuse suite
Que le Ciel a donnée à toute ma conduite
Et comme ma Régence avec trop de pouvoir
M'a fait envers la France oublier mon devoir ;
Apprends donc seulement que ce sage Monarque
Donna de sa prudence une très-digne marque ,
Quand , par la sage loy mise en son testament ,
Il donnoit une borne à mon gouvernement ,
Que son âme , éclairée en voyant bien la mienne ,
Craignoit de voir la France avec une Autrichienne !

MADAME DE BEAUVAIS.

Je ſçay bien que ce Prince à maintes gens a dit :
« C'eſt une étrange femme & d'un étrange eſprit ! »
Mais quelle eſt la raiſon qu'eut un Prince ſi ſage
De vous faire , Madame , un ſi ſenſible outrage ?

LA REYNE-MÈRE.

Ce démon qui préſide à l'Empire Gaulois ,
Prévoyant mon hymen une peſte aux François ,
S'oppoſa , mais en vain , à la double alliance
Que vouloit contracter l'Eſpagne avec la France.
Auſſy , pour te parler avec ſincérité ,
Ce prophète Démon voyoit la vérité.
L'Eſpagne a , pour le ſexe , une coutume auſtère ;
L'époux garde ſa femme avec un ſoin ſévère ;
Le père ſur ſa fille a ſans ceſſe les yeux
Et le ſexe eſt enfin en priſon en tous lieux ;
Mais , quand le ſexe auſſy peut ſurprendre ſa garde ,
A tous évènemens ſa fureur le hazarde.
Les plus ſages , Cathos , ont des emportemens
Et meſurent leur gloire au nombre des amans.
La vertu , dans ces lieux , n'eſt pas dans la pratique ;
La plus adroite auſſy paroît la plus pudique ;
Lorſqu'en péchant la femme a l'art de ſe cacher ,
Elle ſe croit fort chaſte & ne croit pas pécher.
Ainſy , pour mieux gouſter de ſecrètes délices ,
La meſme piété fert à cacher les vices.
De ſon manteau trompeur ſi l'on peut ſe couvrir ,

Et d'une sainte enfin le renom acquérir,
Ayant un oratoire & visitant l'église,
Toute chose, Cathos, devient alors permise.
Par un sang espagnol mon cœur est animé
Et l'usage d'Espagne a tous mes mœurs formé ;
Je suis pour les plaisirs sensible comme un autre ;
Mais je les goûte aussi disant ma patenostre,
Et mon hypocrisie a si bien succédé
Qu'on a cru de vertu mon cœur tout possédé ;
J'ay sceu si bien masquer mes honneurs par ma feinte
Qu'on m'a veu en tous lieux passer pour une sainte ;
Mais, si je l'ay bien sceu paroître aux yeux de tous,
Il n'en fut pas de même aux yeux de mon époux :
Il sçavoit le secret de toute ma jeunesse,
Que toute ma vertu n'étoit qu'un tour d'adresse,
Et que ma piété cachoit bien du poison ,
Me servant de Chevreuse & de la Montbazou ,
Et qu'ayant près de moy de telles confidentes ,
Toutes mes actions n'étoient point innocentes ;
Il sçavoit leur conduite & leurs débordemens ,
Que, même par douzaine, on comptoit leurs amans.
Ce Prince avec raison crut leur âme si sale
Qu'elle pouvoit gâster une couche royale.
Il me pria cent fois de ne plus recevoir
Ces deux pestes ; mais quoy ! j'oubliai mon devoir,
Et, sans avoir égard à sa juste prière ,
La Chevreuse avec moy se fist si familière

Elle me gouverna si bien que ses avis
Estoient aveuglément, en tout, par moy suivis.
Je pourrois bien te dire & mainte & mainte histoire ,
Dont je rougis de honte encor par leur mémoire ,
Et par qui la Chevreuse , intrigant près de moy,
M'a fait aymer des gens qui n'estoient pas le Roy !

MADAME DE BEAUVAIS.

On dit que Buckingham , favori d'Angleterre ,
En amant travesti passa dans cette terre ,
Qu'il vous vist en cachette & vous voulûtes bien
Qu'il eust avecque vous un secret entretien.
Le Roy, sçachant le tout , pensa sur vostre teste
Faire éclater, Madame , une grande tempeste ,
Et Buckingham surpris , évita prudemment ,
Par une prompte fuite , un juste châtiment ;
Je sçay que Leganez eut , pour vous , cette audace
De vous voir en secret dedans le Val de Grâce ;
Je sçay que , pour le voir , vous vous serviez souvent
Pour tous vos rendez-vous , de ce fameux couvent ,
Que cet ambassadeur , contre son ministère ,
Sous prétexte d'affaire ou d'un secret mystère ,
Vous voyoit en cachette on ne sçait pas pourquoi ;
Mais pourtant Leganez rendit jaloux le Roy.
Je sçay que contre luy vous formiez maintes ligues ,
Et qu'enfin rebuté par toutes vos intrigues ,
Si Dieu par un Dauphin n'avoit remédié ,
Il vous eust mis en cloître ou bien répudié !

LA REYNE-MÈRE.

Je sçay bien qu'est ma vie, ah ! Cathos, une histoire,
De qui, je le confesse, honteuse est la mémoire ;
Mais mon hypocrisie ou mon esprit adroit ,
Du moins pour le vulgaire, en a fait un secret ;
Mais ce secret, hélas ! ne l'a pu jamais l'estre ,
Pour le Roy mon Espoux : il a sceu me connoistre !
Ne t'estonne donc pas si souvent il a dit :
« C'est une femme étrange & d'un étrange esprit ! »
Tu ne sçais pas encor l'histoire de ma vie.
Une amitié secrète à pleurer me convie.
Mais, quoyqu'à ma vertu ces larmes fassent tort ,
Je veux, toute ma vie, en pleurer une mort ,
Mais la mort d'un héros qui, pour se rendre aymable ,
Se rendit ma victime, en se rendant coupable ,
Et, quoyque de ses jours le Sort dût estre beau ,
J'en ay souillé l'honneur par les mains d'un bourreau !

MADAME DE BEAUVAIS.

Par les mains d'un bourreau ! que dites-vous, Madame ?

LA REYNE-MÈRE.

Sa mémoire est encore un bourreau pour mon âme.
Je veux bien confier à ton esprit prudent
Ce malheur de mes jours & ce triste accident.
Le Roy, pour ses plaisirs n'ayant rien que la chasse
Et la dévotion, n'avoit pas cette grâce ,
Ny toutes ces douceurs, ny tous ces enjouemens ,

Dont le sensible Amour fait ses doux agrémens ;
Et puis, ce nom d'Espoux est si triste & sévère
Que tousjours à l'Amour c'est un démon contraire.
Soit pour cette raison ou pour un autre point ,
Je le confesse enfin , mon cœur ne l'ayma point.
C'estoit en la saison que mes jeunes années
Vouloient que le plaisir composast leurs journées,
Et que la piété de mon dévot Espoux
Me le faisoit paroître & fâcheux & jaloux.
Ah ! Cathos, lorsqu'un cœur de tout amour est vide,
Quand l'amour conjugal ne luy sert point de guide,
A d'étranges hazards il est fort exposé,
Et qu'un amant alors trouve un chemin aisé
Pour entrer dans un cœur & s'en rendre le maître !

MADAME DE BEAUVAIS.

Quand un amant le veut, tousjours il le peut estre ;
J'en ay l'expérience !

LA REYNE-MÈRE.

Et moy, Cathos, aussy !
Tu connus autrefois le grand Montmorency,
La gloire de son siècle & l'honneur de la France,
Avecque ses vertus mon cœur d'intelligence
Me fit, mais en secret, recevoir son amour.

MADAME DE BEAUVAIS.

Son amour !

LA REYNE-MÈRE.

Ce héros en a perdu le jour !

MADAME DE BEAUVAIS.

Et comment donc, Madame ?

LA REYNE-MÈRE.

Ecoute donc le reste.

O cruelle mémoire !... ô souvenir funeste ,
Quoyqu'enfin je le doive effacer !... Mes douleurs ,
Je ne sçaurois encor vous refuser mes pleurs !...
Ce héros m'ayma donc ; mais son âme discrète
Sceut tenir entre nous son amour si secrète
Que nous faisions , Cathos , des plaisirs , entre nous ,
De nous pouvoir cacher aux yeux des plus jaloux .
Mais , hélas ! cette amour , entre nous mutuelle ,
Pour plaire à mes desseins luy donna tant de zèle
Que , malgré ses vertus , il se fist une loy
De m'estre en tout fidèle & trahir tout pour moy ,
Car ce vaillant héros se rendit à son maistre ,
Pour m'estre trop fidèle , un criminel , un traistre .
Longtems par son devoir son cœur fut diverty
De Gaston révolté de prendre le party ;
Sa vertu , secondant celle de ses ancestres ,
Ne pouvoit recevoir que des Roys , pour ses maistres !
D'un ennemy commun Gaston persécuté
Le vit inébranlable en sa fidélité ,
Et quoyque Richelieu , ce Ministre sévère ,
Réveillaist sa vangeance & sa juste colère ,
Le zèle du sujet & l'amour de son Roy
Tousjours dans son devoir l'eust retenu.... sans moy !

Mais son obéissance eut pour luy tant de charmes
Que, lorsqu'il s'aperceut que j'approuvay les armes
Des sujets révoltez contre mon propre Espoux,
Il voulut bien du Ciel s'exposer au courroux,
Et n'ayant plus au cœur que le soin de me plaire,
L'honneur de ses ayeux luy fut une chimère,
Et sa propre vertu ne le put détourner
D'aller où mes désirs le vouloient entraîner :
Il suivit donc Gaston ; hélas , tu sçais le reste !
Épargne à mes douleurs ce souvenir funeste ;
Je dois bien arroser de mes pleurs son tombeau ;
Seule , hélas ! je l'ay mis dans les mains du bourreau !

MADAME DE BEAUVAIS.

Mais, Madame, comment ce plus pur sang de France
Ne pût-il point du Prince éprouver la clémence ?

LA REYNE-MÈRE.

O mémoire mortelle !... hélas ! c'est en ce lieu
Que je connus le cœur du cruel Richelieu.
Mon héros malheureux avoit commis un crime
Qui devoit à l'État en faire une victime ;
Mais son illustre sang des plus anciens François
Le pouvoit dérober à la rigueur des loix,
Et ses grandes vertus effaçant son offence
Alloient changer du Roy la justice en clémence ,
Alors que Richelieu fist régner en son cœur,
Au lieu de la clémence, une injuste rigueur.

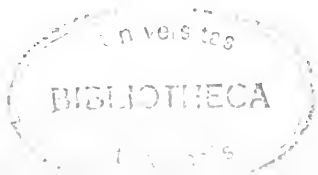
MADAME DE BEAUVAIS.

Mais comment donc , Madame ?

LA REYNE-MÈRE.

Apprends donc ma disgrâce.

A ce feul fcuvenir le cœur encor fe glace.
Montmorency pour lors devoit quitter la Cour
Et difoit, me perdant, qu'il en perdoit le jour.
Je connus dans mon cœur fa douleur par la mienne ;
Et ma douleur auffy, pour confoler la fienne,
Ne luy pult refufer un fecret entretien,
Pour plaindre entre nous deux fon malheur & le mien.
Je prévis ma conftance, en ce départ, fans armes,...
Qu'à mes yeux cet adieu couteroit bien des larmes
Et qu'ayant près de moy d'infidèles témoins,
Mon cœur, pour fe cacher, prendroit en vain des foins :
Je feins d'eftre malade &, pour parler fans crainte
Des cruelles douleurs dont j'avois l'âme atteinte,
Je me mis dans le lit, croyant bien que ce lieu
Seroit le feul témoin de nôtre trifte adieu.
Il y vient donc, me voit & nos communes larmes
Confoloient nos malheurs par leurs fenfibles charmes,
Et, remarquant tous deux dans nos yeux nos douleurs,
Nous rendions l'un à l'autre avec plaifir des pleurs.
Luy, pour me tefmoigner qu'en ce départ fon âme
S'échauffoit par fes pleurs d'une nouvelle flame,
Il me prit une main , de fes pleurs l'arroufa,
Et, pour montrer fes feux , cent fois me la baifa !...



Dedans ce triste état , ô funeste aventure !
Le Roy vint& le vit dedans cette posture !...
Il se lève à la hâte.... & nous fûmes surpris....
J'en connus bien le Roy d'un grand courroux épris ;
Ce Prince toutefois , en cachant sa colère ,
Le careffa , Cathos , selon son ordinaire.
Richelieu , par ses gens , apprit cet accident
Où nous avons tombé par un soin imprudent.
Voyant donc que du Roy la trop juste clémence
Ne pouvoit s'accorder avecque la vengeance ,
Alors qu'eut mon héros recours à sa bonté
Et que le cœur du Prince y sembloit très porté,
Richelieu luy remit l'accident en mémoire
Et luy sceut peindre alors cette action si noire
Qu'empoisonnant son cœur d'un sentiment jaloux ,
Il devint implacable en son juste courroux.
La sœur de mon héros , cette illustre Princesse ,
En vain , aux pieds du Roy , vint montrer sa tristesse ,
Toute la Cour en deuil & tout le monde en vain
Pleura , pour détourner ce funeste dessein ,
Et , malgré tant d'efforts , sa teste condamnée
Vit des mains d'un bourreau trancher sa destinée.
A sa mémoire , hélas ! je donne encor des pleurs ;
Je n'en sçaurois assez verser pour mes douleurs ,
Et , quoyque par le tems ces douleurs effacées ,
Dans un ingrat oubly semblent estre passées ,
J'ay tousjours si présent leur triste souvenir
Que j'y seray tousjours sensible à l'avenir !

MADAME DE BEAUVAIS.

Cette mort si cruelle & ce sanglant fuplice
Vous fait verfer des pleurs avec grande juſtice !
Vous m'apprenez , Madame , un déſaſtre inconnu ;
Nul n'oſe en ſoupponner voſtre illuſtre vertu ,
Et moy , de vos ſecrets qui ſuis dépoſitaire ,
Je n'ay juſques icy rien ſceu de cette affaire ;
Je ſçay bien autrefois que l'on a murmuré
Que contre le Roy meſme on avoit conſpiré.
Je ſçay que l'on comptoit dans ce complot infâme
Et ſa Mère & ſon Frère & vous meſme , Madame ,
Et qu'avecque vous trois des Grands auroient conclu
Par un deſſein ſecret entre vous réſolu ,
Faiſant comme Capet un attentat inſigne ,
Qu'il falloit le raſer , comme du ſceptre indigne ,
Et que deſſus ſon troſne il falloit , ce dit-on ,
Pour digne ſucceſſeur faire monter Gaſton ,
Que ſoumettant ſon ſceptre au pouvoir de l'Égliſe ,
Rome , pour ſa grandeur qui tout fait autorifé ,
Comme chez les Germains , par une bulle d'or ,
Approuveroit ce fait , peut-eſtre , & pis encor ,
Et , pour bien couronner cet attentat infâme ,
Rome vous promettoit de Gaſton eſtre femme.
Voilà ce qu'on m'apprit & pourquoy j'ay tousjours
Creu que Montmorency finit ainſy ſes jours !
Mais vous pleurez , Madame....

LA REYNE-MÈRE.

Ouy, je pleure, & pour cause !
Tu fçais que je pensois si secrète la chose
Que, tous les conjurez étant morts hormis moy,
Je n'avois plus la peur qu'on la pust dire au Roy,
Car tu fçais....

MADAME DE BEAUVAIS.

Ouy, je fçay que, sitot dite au Prince,
Il vous relegueroit pour le moins en province ,
Et que, perdant pour vous le respect & l'amour,
Il ne pourroit vous voir un moment à la Cour !

LA REYNE-MÈRE.

Ce n'est pas le seul mal qui fait couler mes larmes :
Le Ciel, pour me punir, va déployer ses armes ;
La justice de Dieu me prépare ses coups ,
Pour me faire sentir son plus rude courroux ,
Et comme mes ayeux, devant ma sépulture ,
Les vers vont faire, hélas ! de ma chair leur pasture.
Mes yeux (on me l'a dit) devant que de mourir
Et d'entrer au cercueil, verront mon corps pourrir.
Enfin l'on m'a prédit qu'avant que cette vie
Par un arrest de Dieu me doive estre ravie ,
Je verrais un long tems, par chaque jour, mon corps
Endurer, chaque instant , & mille & mille morts.
Je t'ay fait de ma vie un portrait véritable ;
Par ces noires couleurs tu la vois bien coupable ;

Tousjours mon amitié te découvrit mon cœur :
Vois moy donc toute entière & de moy prends horreur !
Le vraysemblant du bien a formé ma conduite :
Pour la Religion je fus une hypocrite ;
Et femme , à mon Espoux j'ay violé la foy ;
Et j'ay, comme fujette, attenté sur mon Roy ;
Et j'ay, comme une Reyne , usé de ma puissance ,
Pour entasser partout offence sur offence.
C'est donc avec raison que mon Espoux a dit :
« C'est une femme étrange & d'un étrange esprit ! »

MADAME DE BEAUVAIS.

Quoy ! vostre Majesté, si prudente & si sage,
Peut-elle bien donner croyance à ce présage ?
De ces prédictions les coupables auteurs
Ne font-ils pas tousjours & méchans & menteurs ?

LA REYNE-MÈRE.

Il est vray, mais, Cathos, j'ay commis tant de crimes
Que , si le Ciel est juste , il me veut pour victimes,
Et , pour donner aux Roys un fameux souvenir,
Que , lorsqu'ils sont méchans, il sçait bien les punir,
Je dois avec raison craindre que sa justice
Ne leur fasse un exemple avecque mon suplice !

MADAME DE BEAUVAIS.

Madame Fouquet entre ; essuyez donc vos pleurs :
Ils feroient un mauvais présage à ses malheurs.



TROISIÈME ENTRETEN

LA REYNE-MÈRE, MADAME FOUQUET

LA REYNE-MÈRE.

Eh bien, Madame, enfin, comment va vostre affaire ?

MADAME FOUQUET.

Je ne sçay pas encor si Dieu veut que j'espère,
Madame, & si mes soins auront un bon succez ;
Nostre ennemy commun m'empesche tout l'accez
Que doit un malheureux avoir auprès d'un Juge.
Je vois, Madame, en vous mon unique refuge.
Colbert, Dieu me pardonne, imitant les tyrans,
Me défend le secours de mes propres parens.
Monfieur Bailly n'a fait qu'une simple prière
D'observer pour mon fils une justice entière,
Il est banny dans Rheims, car, dans un Magistrat,
Servir mon fils, dit-on, est un crime d'État !
Ce cruel traitement étonnant ma famille,
Je n'ay plus avec moy que sa femme & sa fille.
Elles feroient, Madame, à vos bontés pitié !
Elles n'osent monstrier toute leur amitié ;
Si leurs justes douleurs étalent trop du zèle,
Dont doit estre échauffée une amitié fidèle,

La fille craint de voir tomber sur son époux
D'une rude vangeance & la haine & les coups,
Et la femme reçoit, pour le moins, la menace
De se voir pour jamais réduite à la besace ;
Et telle est de Colbert la persécution
Qu'aymer mon fils mérite une punition ;
Mais, grâce à la bonté du Grand Dieu qui protège
L'innocent malheureux que l'injustice assiege ,
Et qui sçait des méchans confondre les desseins ,
De nos persécuteurs les efforts seront vains.
La faveur de Colbert , secondant sa vangeance ,
Sur nos juges exerce une telle puissance
Que je suis en état de tout craindre aujourd'huy ;
Mais le Dieu des chrétiens est plus puissant que luy !

LA REYNE-MÈRE.

La Justice de Dieu n'est pas celle du monde !

MADAME FOUCQUET.

Madame, aussy c'est elle où mon espoir se fonde !

LA REYNE-MÈRE.

Il me semble , on m'a dit , que Monsieur D'Ormesson
Vous a rendu justice & de bonne façon !

MADAME FOUCQUET.

Comme luy peu de gens eussent osé le faire.
Oser, pour estre juste , au Ministre déplaire ,
C'est un illustre coup d'une grande vertu.
Tous la doivent avoir, mais peu de gens l'ont eu !

Choquer un Favory, c'est une belle audace ;
Mais l'audace est illustre alors qu'on rompt la glace ;
D'un intrépide cœur c'est le plus digne effet,
Et Monsieur D'Ormesson le sçait faire & l'a fait ;
Les seules loix de Dieu gouvernent sa conduite ;
Sa vie est toute pure & d'une même suite ,
Sans estre trop sensible aux coupables malheurs,
Et sans estre ébloui par l'éclat des faveurs
Et sans estre aux forfaits trop dur ou trop propice ,
Lorsqu'il ouvre les yeux , c'est pour voir la Justice !
Dieu , qui de tout le bien est la cause & l'auteur,
Nous l'a voulu donner pour nostre rapporteur.
Le tout puissant Colbert a la haine attifée :
Mon fils voit sa fortune & sa teste exposée ,
Et, si sensiblement Dieu n'y mettoit la main ,
Il feroit éclater son innocence en vain !

LA REYNE-MÈRE.

Si Monsieur D'Ormesson , ce juge incorruptible ,
Se rend de la Couleuvre au poison insensible ,
Saint Heleine , comme Ève, encor qu'il soit Normand ,
S'est laissé, me dit-on, engeoller du Serpent.
Encor bien que je sois suspecte en cette affaire
Et que Colbert me tienne à son party contraire,
Je sçay que Saint Heleine est assez imprudent
De croire qu'on l'élève au premier Président ,
Et que, pour couronner sa noire perfidie ,
Il soit du Parlement le chef en Normandie.

MADAME FOUCQUET.

Je ne m'estonne plus que cet homme perdu
Conclut, pour son avis, que mon fils soit pendu,
Quoyqu'enfin, par nos loix, les Nobles de la France
Soient, hors pour le larcin, exempts de la potence.
Je ne m'estonne plus qu'estant de la façon,
Son avis soit contraire à Monsieur D'Ormeffon.
La Justice est, Madame, en ce lieu la moins forte;
Je crains que la Faveur sur elle ne l'emporte.
Comme Colbert a fait de nos Juges le choix,
Il s'est, étant prudent, assuré de leurs voix,
Et leur commission doit avoir pour mystère
L'obéissance aveugle & le soin de luy plaire.

LA REYNE-MÈRE.

Vous voyez toutefois le contraire aujourd'huy
Et que la Chambre enfin n'est pas toute pour luy.

MADAME FOUCQUET.

Le petit nombre, hélas! de gens de bien qui reste
Combattrà, mais sans vaincre, un complot si funeste.
Je vois dans l'avenir le malheur de mon sort,
On compte contre sept neuf avis pour la mort;
Monsieur le Chancelier, par sa bassesse extrême,
Peut bien estre compté déjà pour le dixième.

LA REYNE-MÈRE.

Sçavez-vous le secret & l'ordre des avis?

MADAME FOUCQUET.

Hélas ! je ne sçay rien que craindre pour mon fils !

LA REYNE-MÈRE.

Pour Monsieur D'Ormesson, vous sçavez par quel zèle
Il eut pour la vertu l'âme la plus fidèle,
Car, sans autre intérêt que de suivre ses loix,
Il ne peut immoler à la fureur sa voix.
Pour remettre le fait il tient une journée,
Et puis pour opiner, une autre matinée ;
Mais, sans estre ennuyeux, tout ce tems il parla,
Et sa seule vertu sa doctrine étala ;
On le vit éloquent sans aucun artifice ;
Et le seul intérêt de plaire à la Justice
Luy fist, par sa science & par sa probité,
De tant de faits obscurs tirer la Vérité !
Le party de Colbert en eut l'âme troublée ;
Monsieur le Chancelier en rompit l'assemblée.
Il sçait sur un esprit quel peut estre le cours,
Quand un homme de bien fait un docte discours,
Le sçavoir sçait donner de la force aux timides,
Et tousjours la vertu se fait craindre aux perfides.
Ce fut donc de la sorte & par cette raison
Que du puissant Colbert servant la trahison,
Il vit que cette voix, concluant pour la vie,
Seroit par un grand nombre écoutée & suivie.
Pour ralentir l'ardeur dont les juges esprits
Sentoient pour la Justice échauffer leurs esprits,

De peur qu'un juste avis n'emportast la victoire ,
Il voulut que le Tems en ostast la mémoire
Et qu'ainfy Saint Heleine eut le libre loisir
De répondre & de faire à Colbert un martyr.

MADAME FOUCQUET.

Si cet esprit , hélas ! gouverne leur conduite ,
Que je crains pour mon fils !

LA REYNE-MÈRE.

Écoutez donc la fuite.

Saint Heleine , en secret ayant eu sa leçon
Pour combattre l'avis de Monsieur D'Ormesson ,
Parla fort doctement & c'est , dit-on , dommage
Qu'il ayt sous la Faveur abattu son courage ,
Que l'espoir des grandeurs , séduisant sa vertu ,
D'un juge incorruptible eut fait un corrompu ;
Il sceut avec doctrine établir ces maximes
Qui doivent imposer des suplices aux crimes ;
Mais , en les appliquant au fait particulier ,
Cet insigne docteur parut un écolier
Et vit mal recevoir toute son éloquence
Dans son avis de mort avecque la potence.
Ce genre de suplice & sa punition
Découvrit de Colbert l'injuste passion
Et fit voir clairement que son âme farouche
Séduisoit Saint Heleine & parloit par sa bouche.
C'est un bien que pour vous ce second rapporteur
N'ayt point de vostre fils esté décolateur.

Du plus saint financier l'innocence est douteuse ,
Et , quelques actions rendant sa vie honteuse ,
Les yeux qui font, sans crime, éblouis des faveurs
Pourroient dans sa conduite entrevoir des laideurs ,
Et ces taches, Madame, en la Surintendance
Pourroient à quelques uns effacer l'innocence ,
Leur faire croire enfin qu'ils n'auroient pas grand tort
De plaire à la Faveur par un arrest de mort ;
Mais pour Monsieur Foucquet ce châtimement indigne
Leur fait voir de Colbert la haine trop insigne,
Et ce genre de mort fait voir au moins expert
Que ce n'est qu'un complot du party de Colbert
Qui veut, pour faire aller à l'excès sa vengeance ,
Dans une mort honteuse adjoindre la potence ,
Et cet emportement dont il se veut vanger
Leur montre avecque luy la Justice en danger.
Ainsy, Madame, ainsy l'avis de la potence
Doit , au lieu d'étouffer, nourrir vostre espérance !

MADAME FOUCQUET.

Hélas, sept contre neuf !

LA REYNE-MÈRE.

Peut-estre ces avis

Qui tous vont à la mort ne seront pas suivis !
Saint Heleine, en montrant une âme trop zélée ,
A par sa grande ardeur dégoûté l'assemblée.
Monsieur le Chancelier a connu dans leurs yeux
Que le premier avis leur plaifoit encor mieux ;

Ainsy par une adresse & qu'il a d'ordinaire,
A l'autre matinée il a remis l'affaire.
Puffort se préparoit à faire un digne effort
Pour joindre à Saint Heleine un digne avis de mort.
Cet oncle de Colbert n'a rien en luy de rare
Que ce nom & d'y joindre un naturel barbare ;
Mais avec tant de zèle il se vit échauffé
Qu'il crut , parlant longtems , en avoir triomphé ,
Et sa fausse doctrine , en suivant sa méthode ,
Tenta de se servir du Digeste & du Code ,
De fonder son avis par le secours des Loix ,
Pour donner en ce lieu du crédit à sa voix ,
Et, prétextant de zèle une injuste vangeance ,
En suivant Saint Heleine il fut pour la potence.
Le provençal Roxante , homme illustre & sçavant ,
A , par un ordre exprès , parlé le jour suivant.
Colbert dans son party le réputoit , de sorte
Qu'il en tenoit sa brigue & plus grande & plus forte ;
Mais Roxante n'est pas pour estre ainsy gagné
Et de plus il avoit le cœur fort indigné
De l'insigne injustice alors par luy commise ,
Par l'ordre de Colbert & sous sa foy promise :
Que si de vostre fils la récusation
Qu'on devoit recevoir sans contradiction
N'estoit point pertinente & jugée admissible ,
Que pour remédier à cet arrest terrible ,
Que Puffort & Voisin , par Berrier abusez ,

Pour leur procès-verbal à bon droit récusez ,
S'abstiendroient d'opiner, & que, dans cette affaire,
Chacun d'eux désormais ne feroit commissaire ;
Mais, connaissant alors qu'on luy faussoit la foy,
Et Puffort & Voisin luy firent tant d'effroy,
Par la crainte qu'il eust que leur voix subornée
Ne pust de vostre fils couper la destinée,
Qu'il crut que son honneur, qu'il crut que son devoir
L'obligeoient d'étaler ce qu'il a de sçavoir
Pour détourner le coup d'une main courroucée
Et dont de vostre fils la teste est menacée.
Non, je ne puis vous dire &, quand je le voudrois,
Pour consoler vostre âme, en vain je le ferois ;
Non, je ne puis vous dire avec combien de zèle
Aux loix de la Justice il se rendit fidèle ;
Il débrouilla l'affaire avec tant de clarté
Qu'il sépara l'erreur d'avec la Vérité,
Et, pour la faire voir, sa doctrine profonde
Le fist si bien paroître aux yeux de tout le monde
Qu'alors Monsieur Foucquet, ny trop blanc, ny trop noir,
Parut dans le vray jour qu'un juge le doit voir.
Tout ce fatras de loix, par Puffort alléguées,
Par Roxante ont esté doctement expliquées,
Et, rapportant le livre, il fist voir sur le champ
Que ce Puffort estoit ignorant & méchant,
Et qu'enfin cette loy par Puffort remarquée,
Avec grande industrie estoit par luy tronquée,

Car, en prenant la loy coupée hors de son sens ,
Elle ordonne la mort même aux plus innocens ;
Mais la loy toute entière, en son sens véritable,
Comme le veut Puffort ne fait point un coupable.
Ce fait dessus le livre étant bien avéré,
On a veu clairement, le tout considéré,
Que du traître Puffort la cruelle malice
Vouloit que la Loy même aydaît son injustice.
La fourbe découverte a fait beaucoup de bruit ;
Au party de Colbert je sçay bien qu'elle nuit ;
Mais, bien qu'en opinant, l'équitable Roxante
En descouvrant la fourbe ayt une âme innocente,
Il a rendu justice & je crains tout pour luy :
Colbert est en colère, il peut tout aujourd'huy ;
La vertu, qui refuse à servir sa puissance ,
Comme son ennemie éprouve sa vengeance.

MADAME FOUQUET.

Et Dieu, Madame ?

LA REYNE-MÈRE.

Dieu n'est qu'un nom à la Cour
Dont on se sert fort bien, sans y croire !

MADAME FOUQUET.

A son tour,

Punissant les méchans par un rude suplice,
Il forcera du moins de croire en sa Justice.
Je baiserois sa main si, par elle, mon fils

Estoit sur l'échafaud par de justes avis.
Je sçay, si pour la mort son décret le destine,
Obéir, sans me plaindre, à cette loy divine.
Si son supplice est juste & qu'il l'ayt mérité,
Ouy, Dieu par sa Justice exerce sa bonté,
Car les siècles passez & le siècle où nous sommes
Ont veu ce qu'elle ordonne estre le bien des hommes.

LA REYNE-MÈRE.

Un cœur qui se résigne aux volontés de Dieu,
Je le sçay bien, Madame, est heureux en tout lieu ;
L'âme des gens de bien en ce chemin instruite
Ne peut, en le suivant, manquer à sa conduite ;
Mais chacun, à la Cour, au contraire a pour but
Celuy de l'intérêt & non pas du salut ;
Ne vous étonnez point, suivant cette méthode,
A l'usage commun si Colbert s'accommode.
Quand Dieu condamnera, par ses sacrés arrests,
Sa grandeur, sa conduite ou bien ses intérêts,
Dieu fera lors pour luy cru comme une chimère
Qui ne doit faire peur qu'à l'ignorant vulgaire,
Et, sans craindre du Ciel quelque punition,
Il n'aura pour son Dieu que son ambition.

MADAME FOUQUET.

Peut-on vivre en repos dedans cette misère ?

LA REYNE-MÈRE.

De tous les gens de Cour c'est là le caractère !

MADAME FOUCQUET.

Que mon fils est heureux ! que j'ayme sa prison !
Il est guéri du moins de ce mortel poison ;
Par ses malheurs son âme à présent éclairée
Voit comme dans la Cour elle estoit égarée.
Plust à Dieu que sa grâce ouvre si bien ses yeux
Qu'il ne les tourne plus que du costé des Cieux.

LA REYNE-MÈRE.

Il peut, quoyque Colbert luy déclare la guerre,
Ouvrir encor les yeux du costé de la terre.

MADAME FOUCQUET.

Si la terre, Madame, a du péril pour luy,
J'ayme mieux à mes yeux le voir mort aujourd'huy, !...
Et puis sept contre neuf !...

LA REYNE-MÈRE.

En estes-vous perduë ?

La malice de l'homme est par Dieu confonduë ;
Si sa sagesse enfin met les bons en danger,
Sa justice les sauve & les sçait conserver ;
Mais, sans plus m'interrompre, écoutez donc le reste :
Vous pouvez espérer en la bonté céleste.

Lorsque pour vostre fils Roxante eut opiné,
Le party de Colbert en fut fort étonné,
Et la Justice jointe avec son éloquence
Leur fist peur que contre eux ne penchast la balance.
Monsieur le Chancelier, par un choix affecté
Qu'on connut par Colbert avec luy concerté,

Sans fuivre , comme on fait , l'ordre de la féance ,
Fit de suite opiner les gens d'intelligence.
L'allié de Colbert , l'ignorant Gifaucourt ,
Opinant à la mort , fut fort bref & fort court ;
Quoyqu'il soit magistrat d'une Cour souveraine ,
S'il eust fallu parler , il auroit eu grand'peine :
On dit que bien parler n'est pas dans son talent ;
Cet homme , pour Colbert , en tous lieux cabalant ,
Fut , quoyque peu capable à rendre du service ,
Éleu pour composer la Chambre de Justice.

L'ivrogne Hérault , après cet Angevin Breton ,
Criant comme un aveugle & qui perd son bâton ,
Ayant le cœur en rage & la bouche en écume ,
Comme il a , de vomir , chaque jour , la coutume ,
Crut que comme en débauche il luy falloit vomir
Le poison dont Colbert l'avoit fait endormir.
Blessant ainſy l'honneur de la magistrature ,
Contre Monsieur Foucquet il vomit tant d'injure
Qu'à l'entendre parler , on crut par ſes propos
Qu'il pensoit caqueter à table entre les pots.

MADAME FOUCQUET.

Nous l'avions récuſé.

LA REYNE-MÈRE.

Je l'ay ſceu !

MADAME FOUCQUET.

L'artifice

Du party de Colbert corrompt la Justice ;

Son frère est dans Angers lieutenant criminel ;
C'est un juge à tout faire.

LA REYNE-MÈRE.

Il est vray !

MADAME FOUQUET.

Comme tel ,

Il a dans la Province exercé son office ;
Mais il a , ce dit-on , commis tant d'injustice
Qu'abusant du pouvoir qu'il a dans son employ ,
Il s'en est sceu servir même contre le Roy.
Mon fils , lors honoré de la surintendance ,
Crut qu'il falloit punir une telle insolence
Et , pour se garantir d'un exemple pareil ,
Le fist , pour rendre compte , appeller au Conseil ;
Mais la bonté du Roy fut telle & fut si grande
Que sa punition fut une réprimande ;
Mais , bien que dans sa charge il se soit conservé ,
Qu'il ayt même sa bourse entièrement sauvé ,
Il a cru que mon fils avoit dessus sa teste ,
Par la secrète haine , attiré la tempeste.
Donc , depuis sa disgrâce , il s'est luy-même offert
De joindre sa vengeance à celle de Colbert.
Ainsy pour se vanger , cette âme déloyale
Eut la commission , de la seule cabale ,
D'aller dedans Belle-Isle , & là , cet homme expert
Fist un procès-verbal tel qu'a voulu Colbert.
Il est vray que la Chambre alors nous fist justice ,

Car, le voyant dressé sans ordre & par malice ,
Elle le rebuta , ne voulant pas le voir ,
Comme fait sans son ordre & sans aucun pouvoir.
Nous l'avons cruë encor estre nostre refuge ,
Pour nous autoriser de récuser un juge ,
Dont le frère , animé d'un injuste courroux ,
S'est par un attentat déclaré contre nous ,
Un juge , intéressé par leur commune haine ,
Et qu'a choisi Colbert au Parlement de Renne ;
Mais , Madame , je ris des efforts des humains ;
Dieu fera tout au mieux , j'ay tout mis en ses mains.

LA REYNE-MÈRE.

Hérault , en opinant contre la bienfiance ,
Fist voir sa passion & son insuffisance.
Monsieur le Chancelier, voyant que ce brutal
Faisoit à son party moins de bien que de mal ,
Que sa voix , pour la mort estant trop emportée ,
Se faisoit soupçonner qu'elle estoit achetée ,
Pour mettre en leur affiette & calmer les esprits
Qui , de l'avis d'Hérault , sembloient estre surpris ,
Et sembloient indignés d'une juste colère
De voir si clairement un juge mercenaire ,
Fist opiner Poncet , cet homme accort & doux ,
Dont l'âme est d'un bourreau si cruel , entre nous.
De vostre fils ce juge excusa la conduite ;
Il dit par les plaisirs que son âme séduite ,
Par leurs charmans appas en l'aveuglant ainſy ,

Malgré sa résistance, avoient son cœur noircy,
Que la bonne fortune avecque ses délices,
Quand elle nous careffe, entraîne dans les vices,
Que s'il estoit coupable, un homme comme luy,
Estant en même état, le feroit aujourd'huy,
Que ces défauts, communs à l'humaine nature,
Sont sans crime une tache & dont toute l'ordure
Peut trouver son excuse en un cœur combattu,
Pour suivre les plaisirs que quitte la vertu;
Mais aussy qu'à l'esgard des Royales personnes,
Toute tache est un crime, en servant leurs couronnes,
Que toute la clémence auprès d'un Potentat
Doit estre sans pouvoir pour un crime d'État,
Que les Roys dont le Ciel se sert dessus la terre,
Pour déclarer au crime une éternelle guerre,
Deivent dans leur état se croire estre commis,
Pour traiter les méchans comme leurs ennemis
Et que, s'ils font dessein d'user de leur clémence,
C'est quand à leur personne on a fait quelqu'offence;
Mais lorsque quelque crime attaque leur État,
Leur pouvoir, s'il est juste, est alors hors d'état
D'arracher un coupable à son juste supplice;
Un Roy doit à son peuple en faire un sacrifice.
Poncet, en appliquant ces maximes au fait,
Belle-Isle fut par luy peinte pour un tel forfait
Que, sans joindre à ce crime & la surintendance,
Les mœurs de vostre fils, son luxe & sa dépense;

Il dit qu'ayant tenté de troubler cette paix
Qu'un Roy doit maintenir entre tous ses fujets ,
Que le dernier fuplice eft juſte & légitime ,
Pour donner un exemple & pour punir ce crime !

MADAME FOUQUET.

Hélas !

LA REYNE-MÈRE.

Ne craignez rien , Poncet eft trop connu :
Pour la Cour de fon zèle on eft fi prévenu ,
Que , quoyque cet avis ſoit débité de forte
Que la Juſtice ſemble eſtre en luy la plus forte ,
On ſçait que ce deffaut à la Cour attaché ,
A la ſervir, dit-on, ne croit point un péché.
Monſieur le Chancelier montra lors à ſa mine
Que c'eſtoit la façon la plus ſeure & plus fine ,
Que , pour bien opiner en ce fameux procez
Et donner à ſa voix & crédit & ſuccez
Et plaire à la Faveur & ſ'y rendre commode ,
Il falloit de Poncet imiter la méthode ;
Donnant donc en ſecret cette belle leçon ,
Enſuite il demanda l'avis à La Thoïſon.
Quoyque Colbert des ſiens l'eufſt mis deſſus la liſte ,
Ce Bourguignon ſuivit du Provençal la piſte ,
A l'avis de Poncet il répondit fi bien
Qu'il fiſt voir le bonhomme un grand diſeur de rien ::
Servant donc la Juſtice avecque ſa doctrine ,
Il mit l'arreſt de mort tellement en ruine ,

Qu'il surprit la cabale & luy fist voir enfin
Que l'esprit d'innocence est toujours le plus fin.
Verdier & opinèrent ensuite,
Et comme La Thoison eurent même conduite.
Monsieur le Chancelier, craignant que leur sçavoir
Sur les avis suivans n'eût un trop grand pouvoir,
Contre l'ordre, il choisit Voisin avec scandale
Et le fist opiner pour servir la cabale.
Il fait l'homme de bien ; mais entre les méchans ,
On peut mettre à bon droit ce Prévoist des marchands ;
Il s'est fait à la Cour une aveugle victime ;
Pour s'attirer sa grâce il ne voit point de crime
Que , tel qu'il soit enfin , son cœur ingénieux
Ne le sçache en vertu dépeindre à tous les yeux ,
Et , par un art pareil , la vertu la plus digne
Se voit noircir par luy comme un forfait insigne.
Suivant cette méthode & l'usage qu'il a ,
Pour bien plaire à la Cour dignement il parla ,
Et contre vostre fils son sçavoir pédantesque
S'évapora si fort qu'il en expira presque.
Mais, tout fat qu'il peut estre , à la cabale il plut ,
Car enfin à la mort sa harangue conclut.
A l'instant après luy le Messin Fariole ,
Ayant pris sa leçon , Colbert , à ton école ,
En imitant Voisin & s'évaporant fort ,
Contre Monsieur Foucquet a conclu pour la mort.
Madame, enfin voylà, si j'ay bonne mémoire ,

Jusqu'icy des avis la véritable histoire
Et le reste qui fuit & qui doit opiner
Est secret , pour absoudre ou bien pour condamner.

MADAME FOUQUET.

Hélas , sept contre neuf !

LA REYNE-MÈRE.

Votre peur est extrême !

MADAME FOUQUET.

Monsieur le Chancelier fait déjà le dixième.
Hélas ! tout mon esprit se perd & se confond ;
J'ay fait bien de la perte en Monsieur de Nesmond :
Il s'est montré pour nous un juge incorruptible ;
Colbert le voulut vaincre & le vit invincible ;
Il voulut le tenter, mais son cœur fut si droit
Qu'en vain, pour le corrompre, il chercha quelque'endroit ;
Mais hélas ! le malheur auquel je suis en butte,
Qui m'afflige sans cesse & qui me persécute,
A permis qu'aujourd'huy je visse dans sa mort
Mourir mon espérance & tout mon reconfort.

LA REYNE-MÈRE.

Mais comment de ce fait pouvez-vous être instruite ?
Sa pitié par vos pleurs a-t-elle été séduite ?

MADAME FOUQUET.

Non , Madame !

LA REYNE-MÈRE.

Eh comment ? car un juge discret
Doit tenir dans son cœur son sentiment secret.

MADAME FOUQUET.

Son âme ne peut estre atteinte ou soupçonnée
Par la moindre raison d'avoir esté gagnée.
Quand un juge, dit-on, penche vers la pitié,
Vers la corruption il penche de moitié.
L'âme de ce grand homme estoit toute inflexible ;
A la seule équité ce juge estoit sensible ,
Et je n'ay point appris que son cœur fut pour nous
Que par ce qu'il a fait , en mourant , devant tous.
En s'en allant à Dieu , sa piété fut telle
Qu'il pensa que son âme y seroit criminelle ,
S'il ne publioit pas , en mourant , le péché
De s'estre contre nous à Colbert attaché.
Par sa confession qu'il rendit très publique ,
Il a voulu montrer un regret authentique
D'avoir , par son avis , deux juges excusés
Et qu'avec juste droit nous avions récusés.
Leur récusation luy semblant légitime ,
Il crut , la rejetant , avoir fait un grand crime.
Ainsy , pour réparer que sa voix eut admis
Deux juges qu'il sçavoit estre nos ennemys ,
Il a dit hautement à son pasteur insigne
Que des grâces d'en haut il se rendroit indigne
Si , par sa négligence , en un mortel oubly
Ce secret important estoit ensevely
Et que puisqu'offençant l'honneur & la Justice ,
Du crime de Colbert il s'estoit fait complice ,

Qu'il s'estoit confié par trop imprudemment
De ce traistre Ministre au perfide serment ,
Et que puisqu'aujourd'huy sa puissance obstinée
Vouloit traitreusement , contre sa foy donnée ,
Que Puffort & Voisin contre toutes les loix ,
Encor que recusés firent compter leurs voix ,
Que luy, pour réparer ce coupable artifice ,
Par qui l'on vouloit faire un sanglant sacrifice ,
De ses justes regrets pour montrer un effet ,
Il vouloit publier le mal qu'il avoit fait.
Ainsy, pour détourner la divine vangeance ,
Il pria le pasteur de rendre son offence
Connuë , afin qu'un crime & commis en secret ,
Estant rendu public , fust mieux voir son regret
Et que , rendant ainsy cette fourbe connuë
Par qui son âme simple avoit esté déceue
Et dont vouloit Colbert sa vangeance assouvir ,
Luy devinst inutile & ne luy pust servir.
Ce fut par ce moyen qu'il crut que sa conduite ,
Qui par cet artifice avoit esté séduite ,
Détourneroit la peine & la punition
Dont Dieu devoit vanger une telle action.
Ce fut par ce moyen que j'appris le mystère
Qui nous avoit rendu la Justice contraire ,
Et que j'appris aussy que ce grand Président
Avoit & l'âme juste & le cœur repentant ,
Et que , si ce grand homme eust esté nostre juge ,

Il auroit de nos maux détourné le déluge,
Car, lorsqu'à son exemple on ayme l'équité,
On confond les méchans & la méchanceté.

LA REYNE-MÈRE.

Vous avez fait, Madame, une sensible perte ;
Mais auffy cette fourbe, aujourd'huy découverte,
Doit éclaircir les yeux pour voir que contre vous
L'injustice décoche & sa haine & ses coups !

MADAME FOUQUET.

Vous voyez toute chose avec tant de lumière
Que vous voyez le vray, si la Justice entière,
Dedans ce lieu, Madame, avoit un libre cours.
Un juge d'ordinaire est & fera tousjours
Complaisant à la Cour &, suivant son caprice,
Il sçait, s'il est habile, habiller la Justice.
Ma propre expérience est cause de ma peur ;
J'ay quelqu'espoir encor, mais je le croy trompeur ;
Le plus juste, dit-on, lorsqu'il est commissaire,
Si la Cour le choisit, à la Cour il veut plaire.
Et, Madame, je croy que c'est là la raison
Que la Cour dans son cœur y répand le poison ;
Ces fameux députés du Parlement de France
Nourrissent dans mon âme encor quelqu'espérance.
La Justice, en ce lieu, de toute antiquité,
A conservé l'amour qu'elle a pour l'équité ;
C'est là que l'on apprend qu'un juge ne peut estre,
Contre l'ordre & la Loy, complaisant à son maître ;

C'est là que la Justice établissant ses loix ,
A plus d'autorité que n'ont pas tous les Roys
Et que ce qui la blesse est par une maxime ,
Quoyque le souverain l'ordonne , un très grand crime.
Je sçay fort bien qu'un juge , eslevé dans ce lieu ,
N'a point d'yeux pour les Grands, mais seulement pour Dieu,
Que la faveur prodigue & l'art le plus habile
Feront pour le corrompre un effort inutile ;
J'ay tort , mais je ne puis chasser toute ma peur ;
Malgré moy je la sens qui me trouble le cœur ;
Je crains que des méchans la conduite infectée
N'ayt par contagion des bons l'âme gâtée.
Un méchant trop longtems & souvent fréquenté ,
S'il ne la corrompt pas , tache la pureté ;
Mais, quoy que ce puisse estre ou bien quoy qu'il arrive ,
D'une Justice enfin sous la Faveur captive ,
Je sçay bien que de Dieu la sainte volonté
Le rend tousjours pour nous conforme à sa bonté ,
Et qu'elle est pour chacun en grâces si féconde
Que tout ce qu'elle ordonne est pour le bien du monde.
J'abandonne mon fils à ces refforts secrets
Dont se fert sa sagesse à former ses décrets :
S'il veut que par cabale on le juge coupable ,
Je luy croiroy la main du bourreau favorable ;
Par ce saint sentiment je flatte ma douleur
Qu'aucun mal avec Dieu ne peut estre un malheur !

CINQUIÈME
& DERNIER DIALOGUE

DE MONSIEUR FOUCQUET

PREMIER ENTRETIEN

MONSIEUR FOUCQUET, MONSIEUR
D'ARTAGNAN

MONSIEUR D'ARTAGNAN.

Tous les malheurs en vain tentent de vous combattre,
Tous leurs efforts, Monsieur, ne sçauroient vous abattre,
Et j'admire, en voyant ce que vous avez fait,
Qu'une si forte cause ayt eu si peu d'effet !
De l'amour des vertus quand un grand cœur s'allume,
Ce miracle étonnant pour luy passe en coutume,
Et l'on ne connoit point les foibles ou les forts
Qu'à faire, dans leurs maux, beaucoup ou peu d'efforts !
Tous vos malheurs, Monsieur, vous ont acquis la gloire
Que vous avez sur eux remporté la victoire.
Un grand cœur, dans l'état où vous estes réduit,
Souvent de la vertu recueille peu de fruit ;

Les maux ont le pouvoir, avec leur violence,
D'abattre ou d'ébranler la plus forte constance,
Et rarement, sans plainte, on voit les plus constants
Souffrir un mal sensible & le souffrir longtems !
Nous sommes les témoins que vostre grand courage,
Quoy que l'on puisse dire, en a fait davantage,
Et que vostre Disgrâce, en son cruel courroux,
Vous prenant pour le but de ses plus rudes coups,
A fait tant de vertus en vostre cœur paroître
Qu'un fort plus fortuné n'auroit point fait connoître.
Tousjours vostre grande âme étala ses beautez ;
Elle parut illustre en vos prospéritez ;
Mais quand vostre fort change & qu'il se rend farouche,
A vostre gloire il sert d'une pierre de touche,
Que, sans dérèglement, d'un cœur tousjours égal,
Comme on reçoit le bien, vous recevez le mal.
Il vous faut donc, Monsieur, montrer vostre grande âme ;
Quoyque la juste crainte & d'un suplice infâme
Puisse de vostre cœur la constance altérer,
Vos vertus qu'on admire ont tout lieu d'espérer.

MONSIEUR FOUQUET.

Ce discours trop flatteur veut que je l'interrompe !
Une fausse vertu d'un faux éclat vous trompe.
Je suis homme, Monsieur, & tel, je sens mon cœur
Avoir de la faiblesse & craindre la douleur.
Si mon âme aujourd'huy par mes maux combattuë
De quelque fermeté vous paroît soutenue,

Si je paroïs fans peur descendre en mon tombeau
Et par le ministère & les mains d'un bourreau ,
Si ce préparatif, dont la funeste idée
Ne peut estre jamais fans frayeur regardée ,
Me trouve inébranlable à ces justes transports
Dont une âme est touchée en allant chez les morts ,
Ne vous étonnez point de me voir de la forte.
Mon âme avecque Dieu ne peut estre moins forte ,
Car sçachez : lorsque l'homme a Dieu pour son soutien,
Le cœur du plus infirme est plus fort que le mien !

MONSIEUR D'ARTAGNAN.

C'est la source, Monsieur, dont la force procède ;
C'est à nostre foiblesse un affeuré remède ,
Et chacun , comme moy, doit connoître aujourd'huy
Que les plus forts feroient les plus foibles sans Luy !
Mais encor qu'il soit vray que ces grâces données
Soient le fonds des vertus dans les âmes bien nées ,
Ces vertus toutes fois que l'on reçoit d'en haut ,
Dedans les cœurs humains trouvent tant de défaut
Qu'en vain ces dons du Ciel exercent leur puissance ,
Si le cœur avec eux n'est pas d'intelligence.
Donc il est vray que l'homme , en parlant en chrétien ,
Sans le secours de Dieu ne peut aller au bien ;
Mais quoyqu'en ce chemin l'homme ne voye goutte ,
Il a la liberté de suivre cette route ;
Ce chemin difficile est rarement battu ,
Et c'est y marcher droit ce qu'on nomme vertu.

Vous avez dignement , depuis vostre disgrâce ,
Des plus grandes vertus suivy l'illustre trace.

MONSIEUR FOUCQUET.

Arrestez-là , Monsieur, de moy je ne puis rien ;
C'est moy qui fais le mal & Dieu qui fait le bien ;
Sa main , quoy qu'elle donne , est tousjours libérale ;
Pour l'homme sa bonté n'est jamais inégale ;
Si sa justice enfin nous destine aux malheurs ,
En tournant tous nos sens du costé des douleurs ,
Nos cœurs font des soupirs , nos yeux versent des larmes
Qui , retenant sa main , luy font tomber les armes.
Et croyez-moy, Monsieur, que c'est un bien pour nous
D'estre parfois l'objet de son juste courroux !
Il m'en fait aujourd'huy faire l'expérience ,
Et , dessus mes péchés exerçant sa vangeance ,
Tous mes crimes punis ont ouvert dans mes yeux
La source où les plus noirs se blanchissent le mieux.
Lorsque sa juste main m'a déclaré la guerre ,
J'ay tourné du costé d'où tomboit son tonnerre ;
Jettant ainſy les yeux d'où me venoient ses coups ,
J'ay vu de ce costé que tout bien vient sur nous ,
Que la terre pour l'homme est un climat funeste ,
Que pour luy tous ses biens sont pires que la peste ,
Que si , durant sa vie , sans crime il la veut voir ,
Son cœur ne doit pour elle aucun amour avoir ,
Qu'il s'en doit seulement servir comme un passage
Pour arriver un jour au céleste héritage ,

Que s'il la considère avecque d'autres yeux ,
En vivant pour la terre il mourra pour les cieux.
C'est par ces sentimens que j'ay, dans ma disgrâce ,
Au lieu de la tempeste éprouvé la bonace,
Que Dieu , par ses bontés en assurant ma foy,
De son divin vouloir m'en a fait une loy
Qui , bien qu'elle m'expose à sa rigueur en butte ,
Me donne du plaisir lorsque je l'exécute ,
Car, en souffrant mes maux , je me crois assuré
Que pour moy c'est un bien & qu'il m'en sçait du gré.
Une âme qui pénètre en ce divin mystère
Et qui met ses plaisirs de pouvoir à Dieu plaire ,
Sçait goûter dans les maux de tels contentemens ,
Qu'elle trouve la joie au milieu des tourmens !
Lorsque la pénitence a bien lavé nos crimes ,
On doit nourrir son cœur de ces saintes maximes ,
Et je bénis mon Dieu que j'ay, dans ma prison ,
De mon cœur infecté trouvé la guérison.
Les délices du siècle & les plaisirs du monde ,
Dont , pour gâster les mœurs la terre est si féconde ,
Frapent tous les mortels d'un tel aveuglement
Qu'ils ne peuvent aller à Dieu que rarement.
Autrefois emporté par leur torrent rapide ,
Je me suis contre Dieu veu rebelle & perfide ;
J'ay bu , comme l'on dit , les péchés à longs traits
Et n'ay creu vertueux que les pécheurs secrets ,
Et , pour payer le monde avec de l'apparence ,

Mon cœur de sa sagesse a fait son innocence.
J'ay donc , suivant l'exemple & le soin des mortels ,
A l'aveugle fortune eslevé des autels ,
Et , sans craindre sa chute & tous ses précipices ,
A ma seule grandeur j'ay fait des sacrifices.
Sur mon ambition réglant ainſy mes pas ,
Mon cœur trop haut pour eux les crut pour moy trop bas.
Mon Père dans la Robe , ainſy que ſes anceſtres ,
A , dans divers emplois , ſervy les Roys , ſes maiſtres ,
Et l'on l'a vu tousjours en digne Magiſtrat
Et fidèle à ſon Prince & zélé pour l'État.
Le fameux Richelieu , connoiſſant ſon mérite ,
Confia la marine à ſa bonne conduite
Et ce plus grand Miniſtre entre tous ſes pareils
Luy donna près du Roy place en tous ſes conſeils.
Eslevé comme luy pour la Judicature ,
Il me fiſt revêſtir d'une Magiſtrature ;
Pour mon apprentiſſage , à vingt ans ſeulement ,
Il me fiſt conſeiller d'un nouveau Parlement
Et me plaça depuis parmy ces ſages teſtes
Qui voyent des François en Maiſtres des Requeſtes.
Lors cette dignité me fiſt , par ſon employ ,
Et connoiſtre à la Cour & m'approcha du Roy.
Je crus que la grandeur m'eſtoit alors offerte ,
Et mon ambition , voyant la porte ouverte ,
Fit deſſein de monter ces dangereux degrez
Où la Fortune rend les pas plus aſſez.

Je ne vous diray point qu'exerçant cet office ,
Il faut pour réussir faire mainte injustice ,
Qu'on ne peut être juste en ces commissions
Qui servent la finance & ses concussions ;
Ainsy, dans ces emplois, je suivis la maxime
Que , lorsqu'on sert le Roy, l'on ne fait pas de crime.
Je n'eus point d'autres soins qu'à trouver ces chemins
Par lesquels la Fortune eslève les humains.
Ce fut lors que le Sort, qui me sembloit propice ,
Fist naître cette guerre où le cruel caprice
D'un aveugle Ministre & d'un conseil peu sain
Mit presque de la France un poignard dans le sein.
Paris , soumis aux loix de son Roy légitime ,
D'un dur Gouvernement se voyant la victime ,
N'avoit jusques alors , pour montrer ses douleurs ,
Fait voir qu'à la Justice & sa plainte & ses pleurs.
Le Ministre craignit & leurs cours & leur fuite ;
Cette ville peuplée en cet état réduite
Dépeignit à sa peur de certains accidens
Qu'on ne peut éviter lorsque l'on est dedans.
Cette crainte aveugla si fort sa politique
Que , hazardant le throsne & la chose publique ,
Il sortit de Paris où le Prince innocent
Avoit , par sa présence, un sceptre tout puissant.
Ainsy, par sa conduite, une ville fidèle
Se vit contrainte d'être une ville rebelle
Dont la révolte enfin, si Dieu n'eust mis la main ,

Eust abattu du Roy le pouvoir souverain.
Comme témoin, Monsieur, vous en sçavez l'histoire,
Comme les deux partis, sans avoir la victoire,
Et par leur impuissance ayant un mesme sort,
Furent contraints de faire à Rueil leur accord.
J'avois lors à la Cour assez de renommée :
J'estois, à Saint-Germain, intendant de l'armée;
Cette commission me donna du crédit :
Le Cardinal en moy reconnut cet esprit
Souple & propre à l'intrigue & vit que mon génie
Pouvoit utilement servir sa tyrannie ;
Il reconnut aussy dans tous ces mouvemens
Qu'il falloit estre maistre en tous les Parlemens
De qui l'autorité, respectée en la France,
Pourroit bien quelque jour abattre sa puissance.
Poussé par ses amys il en prit le dessein,
Et, pour ne pas former ce grand projet en vain,
Le Parlement des Pairs, luy semblant le plus digne,
Receut le premier coup de ce complot insigne ;
Mes services rendus & mon zèle & ma foy
Firent pour ce dessein jeter les yeux sur moy,
Recevant donc alors le Ministre pour maistre,
Ma naissante faveur commença de paroistre
Et, dans le Parlement, Monsieur le Cardinal
Me fist du jeune Roy procureur général.
Quand la Faveur veut rendre une fortune *oiseuse*,
Ainsy que cette aveugle elle est capricieuse ;

Quand de nous careffer elle a pris le deffein ,
Une careffe attire une autre de fa main.
Les heureux ont tousjours connu par son génie
Que les biens qu'elle fait marchent par compagnie.
Devant que de monter à cette dignité ,
J'y pensois mon bonheur estre à l'extrémité ;
Mais , lorsqu'on m'eust donné cette magistrature ,
Mes désirs aussitost changèrent de nature ,
Et la Faveur, aussy, seconçant mes souhaits ,
Se fist à mon égard prodigue en ses bienfaits
Et me fist , par un coup passant mes espérances ,
Avec Monsieur Servien le maistre des Finances.
Ce compagnon illustre estoit plus grand pour moy ;
Sa puissance m'estoit une trop dure loy ,
Car l'on n'est presque rien dans la surintendance
Quand on a la recette & non pas la dépense ,
Et le Ministre fist cette division
Pour nous faire exercer cette commission.
La Paix , qui , dans ce tems , suivit les Barricades ,
N'avoit point pu guérir tous les esprits malades ,
Et le gouvernement du défunt Cardinal
Paroiſſoit tellement à la France fatal
Que les Princes du sang , en prison dans Vincenne
Pour avoir offencé le pouvoir de la Reyne ,
Divisèrent la France en différens partis
Et qui furent plus forts quand ils furent sortis.
La Reyne vit alors une grande tempeste

Menacer son Ministre & fondre sur sa teste.
Pour détourner le coup de l'orage grondant ,
Elle crut se servir d'un conseil bien prudent ,
Éloignant pour un tems son Ministre hors France ,
De fasciner les yeux , du moins pour l'apparence ,
Mais avec cet esprit qu'en secret ses avis
Pour le gouvernement seroient tousjours suivis.
La Reyne fist alors une intrigue secrète
Pour nourrir avec luy commerce en sa retraite ,
J'en eus la confiance & lors mon frère & moy
Eufmes de ce complot la conduite & l'employ.
Je recevois en Cour le secret des messages ;
De son costé mon frère avoit soin des voyages ,
Et l'on sçait que luy-mesme estoit le postillon
Qui portoit les secrets de la Cour à Bouillon.
Avec tant de bonheur j'entretins cette intrigue
Et l'abbé sceut aussy si bien faire sa brigue
Que je vis confiés à nos esprits discrets
Et les plus importants & les plus grands secrets.
Vous sçavez les ressorts de toute la cabale
Qui prétextoit si bien l'autorité royale
Que , pour la maintenir, on vantoit le retour
Du Cardinal banny nécessaire à la Cour.
Trouvant l'occasion qui m'estoit opportune ,
J'eus part à cette intrigue avec tant de fortune
Que le Ministre , enfin près du Roy de retour ,
Dans la France , escorté par le brave Hocquincourt ,

Comme je vous l'ay dit, pour juste récompense,
Me donna la moitié de la Surintendance
Et près de luy mon frère acquit tout le crédit
Que doit prez d'un Ministre avoir un souple esprit.
Je fis lors à la Cour une belle figure ;
Mais je vis cet employ d'une étrange nature ;
On croit qu'il a le don d'affouvir les désirs ,
Qu'avec luy la richesse habite & les plaisirs ,
Que , lorsqu'on peut passer par la Surintendance ,
On a de tous les biens la pleine jouissance ,
Et qu'estant une fois le maistre de l'argent ,
Le Sort perd le pouvoir de faire un indigent ;
Mais , hélas ! cet employ, dans tout son ministère ,
Couvre tous ses vrayes maux d'un bien imaginaire ,
Car, quoyque la Richesse ayt chez soy tout ce bien
Qui semble estre en la vie un assésuré soutien ,
Et qu'ayant dans son sein la source des délices ,
Elle ne craigne plus la peine & les suplices ,
Et qu'un surintendant qui la sème en tous lieux
Reçoive des autels du monde & de ses dieux ,
Hélas ! vous le dirai-je ? il est bien véritable
Qu'on ne peut estre heureux, lorsque l'on est coupable,
Et cette vérité vous peut bien faire voir
Que tout le bien, sans Dieu, pour plaire est sans pouvoir.
Le tems que j'ay passé dans la Surintendance
Me l'a bien fait connoître avec expérience.
Il faut, pour soutenir ce malheureux employ,

Donner une parole & n'avoir point de foy ;
Il faut nourrir son cœur des plus dures maximes,
Accoutumer son âme aux plus énormes crimes
Et, sans en fourciller, voir le peuple innocent
Verser par vos forfaits ses larmes & son sang,
Et de vos cruautés le rendant la victime ,
Auprès de vostre maître établir vostre estime.
Ainsy.... si cet employ contient quelque bonheur,
Il faut avoir d'un tigre & la rage & le cœur ;
Ainsy, dans cet employ, si l'on conserve une âme ,
De la moindre pitié qui quelquefois s'enflame ,
Parmy tant de forfaits s'il reste dans un sein ,
Pour rendre encor sensible, un sentiment humain ,
Hélas ! que l'on éprouve altérer ses délices ,
Quand on ne peut agir sans faire des suplices ,
Et que de vostre employ le destin le plus beau
Est de sçavoir, l'œil sec , égorger en bourreau.
Donc , pour me conserver cette fatale place ,
De mes prédécesseurs en marchant sur la trace ,
Pour y bien réussir j'allois prendre leçon
Et chez la perfidie & chez la trahison ,
Et je pris pour l'objet de toute mon étude ,
Pour estre bon au Prince estre au peuple bien rude ;
Mais il faut entre nous que je l'avouë aussy
Qu'en vain je travailloy pour bannir ce soucy,
Et ce chagrin secret dont l'âme est travaillée ,
Lorsque de quelque crime elle se sent souillée ,

Les maux que je faisois rejaillissoient sur moy,
Toutes mes cruautés me donnoient tant d'effroy
Que ceux que j'ay vexés dans ma Surintendance
M'ont eu pour le bourreau de leur propre vangeance,
Car enfin, quand un cœur est encor combattu
De ce regret cuissant de quitter la vertu,
Que la Fortune, enfin le rendant sa victime,
Chaque jour, malgré luy, l'entraîne dans le crime,
Et qu'il se rend coupable avec tant de remords
Qu'il faille que pour l'être il fasse des efforts,
En vain pour luy le Sort étale ses largeesses
Et la Fortune en vain luy donne ses caresses,
Les sensibles transports des plus charmans plaisirs
Ne peuvent dans son crime étouffer ses soupirs,
Car sa joye est brouillée avec tant de suplices
Qu'il sent plus de douleurs qu'il ne sent de délices.

Apprenez donc, Monsieur, que cet employ fatal
N'a du bien qu'en idée & dans le vray du mal ;
Mais, quoyque cet employ soit de cette nature
Dont encor foiblement je vous fais la peinture,
Quand mon ambition par un trompeur pinceau
Dedans un jour flatteur m'en eust fait le tableau,
Mon cœur, en le voyant comme on le peint au Louvre,
Ne vist point le poison que sous des fleurs il couvre
Et, pour le posséder mes désirs trop ardens
Hazardèrent ma chute & tous ses accidens.
Je vis que l'Éminence avoit cette maxime

Qu'il falloit, le fervant, se rendre sa victime
Et, comme les plus grands font les plus criminels,
Je m'immolay, pour l'estre, au pied de ses autels ;
Je luy donnay si bien mes soins en sacrifice
Que je pris pour ma loy celle de son caprice.
Le Parlement alors, en l'an cinquante deux,
Soutenoit de Gaston les desseins & les vœux ;
L'Éminence & la Cour gémissaient dans Ponthoïse,
Lors je fis cette opprobre à la gloire françoise
Qu'enfin ma seule intrigue eust ce succez heureux,
Trouvant de la Faveur des juges amoureux,
Que ce grand Parlement, si fidèle à ses maîtres,
Vit qu'il avoit nourry dedans son sein des traîtres,
Et ces lâches enfans, trahissant leur devoir,
Quittèrent son palais pour voler son pouvoir,
Et, couronnant leur front de honte & d'infâmie,
Leur âme fut si fort de la gloire ennemie
Que, portant à leur Père un poignard dans le sein,
Ils firent dans Ponthoïse un pouvoir souverain.
Ce fut donc par les soins & l'art de mon intrigue
Que dans le Parlement se forma cette ligue,
Et lors, faisant ma cour au défunt Cardinal,
Pour luy je me fis voir un grand original,
Puisque, pour le servir, mon adresse fut telle
D'avoir sceu rendre enfin la vertu criminelle
Et d'avoir sceu pour luy, par des efforts puissans,
Changer en scélérats des hommes innocens.

Si l'on veut aujourd'huy me faire une victime ,
Je l'avouë , on le peut justement pour ce crime ;
Mais je vois bien , Monsieur, par de sanglants effets
Qu'on en veut à ma vie & non à mes forfaits.
Mais, sans vous ennuyer de l'histoire importune
Des soins sur qui mon âme a bati ma fortune ,
Vous sçavez bien , Monsieur, qu'on vit enfin la Cour,
Après ces mouvemens, dans Paris de retour,
Que, Gaston dedans Blois & le Prince à Bruxelles,
Du Ministre en ce tems la puissance fut telle
Que n'ayant plus pour luy de contradiction,
La France le receut avec soumission.
Alors, estant le maistre, il se crut tout possible ;
Alors le Parlement ne luy fut plus terrible ,
Il nous lâcha la bride & , sans excepter rien ,
Il nous fist travailler à le gorger de bien.
Mon collègue marchoit dans la première place ,
Le premier dans le crime & je suivois sa trace ,
Et le chemin frayé me faisoit moins d'effroy,
Ayant un compagnon qui marchoit devant moy ;
Mais, de sa politique en suivant les maximes ,
Mon cœur s'accoutuma dans le chemin des crimes ,
Car par Monsieur Servien je fus si bien instruit
Qu'enfin contre luy mesme il en sentit le fruit.
Je sceus, par cette adresse & qui m'est singulière,
Passer de la seconde en la place première.
Le bonhomme en mourut , ce dit-on , de dépit.

En ma personne alors tout le pouvoir s'unit
Et ce fut donc alors que la Surintendance,
Dedans mes seules mains en mettant sa puissance
Et m'eslevant enfin au comble de mes vœux ,
Me rendant plus puissant , me fist plus malheureux.
Le Ministre me crut la source inépuisable
Qui devoit assouvir sa soif insatiable ,
Et par luy chaque jour je me vis menacé
D'estre du Ministère & de la Cour chassé ,
Si ma sçavante main n'avoit pas l'artifice
De pouvoir contenter son infâme avarice.
Pour moy, je l'éprouvoy comme un rude sergent
Qui veut exécuter quand on n'a point d'argent ,
Et qui fait de sa charge un très cruel mystère
Quand on est sans moyen de le bien satisfaire.
Immolant donc ma vie à mon ambition,
Pour soutenir l'éclat de ma condition ,
Je vis , pour satisfaire à son humeur avare ,
Qu'il falloit que mon cœur fut cruel & barbare ,
Qu'il se rendit injuste & jusqu'à cet excez
Que la pitié chez moy n'eut pas le moindre accez !
L'amour de ma grandeur me fist croire possible
Que l'on pouvoit aux pleurs se rendre un insensible
Et qu'un cœur, qui reçoit les caresses du Sort ,
Ayant le nom de tendre , il perd celui de fort.
J'ay fait pour m'eslever de cruels sacrifices
Et ma main a commis mille & mille injustices.

L'amour de ma grandeur a produit ces effets ;
Mais tousjours, malgré moy, j'ay commis ces forfaits
Et , sans faire passer mes crimes en coutume,
Tousjours pour moy le moindre eut beaucoup d'amertume
Et par l'ambition dans le crime entraîné,
Si je me fis méchant pour estre fortuné,
Tousjours l'amour du bien eut pour moy tant de charmes
Que tousjours mes forfaits m'ont fait verser des larmes,
Car tousjours mes forfaits contre mon gré commis
Ont passé dans mon cœur comme des ennemis
Dont on voit se servir une prudence humaine
Et de qui le secours ne détruit pas la haine.
Faites-vous un portrait de ces cœurs combattus
De l'amour des grandeurs, de celui des vertus,
Et que, l'ambition devenant la plus forte,
Quoyque sur la vertu la victoire elle emporte,
N'ait pas dedans un cœur éteint cette clarté
Par qui le Ciel chez luy fait voir la vérité :
Vous verrez dans ce cœur tout ce qu'ont de plus rude
Les plus cuifans regrets & leur inquiétude.
Une âme, en cet état insensible à tout bien,
Cherche tous les plaisirs & puis n'y trouve rien !
Et quand même elle iroit jusque dans tous les vices
Pour repaître ses sens des plus molles délices,
Le Ciel, pour leurs douceurs les rendant impuissans,
Leur fait voir tous leurs biens foibles & languissans.
C'est ainſy que j'ay vu, d'une main importune,

Pour bastir ma grandeur travailler la Fortune.
Je n'ay point, il est vray, refusé ses bienfaits ;
Mais contraint de les prendre avecque des forfaits ,
Recevant les faveurs de ses mains libérales ,
Ses caresses tousjours m'ont esté si fatales
Que je n'ay pu commettre, en mon ambition,
Un crime sans suplice & sans punition !

MONSIEUR D'ARTAGNAN.

Mais quand aux vertueux la grandeur est offerte ,
Ce me semble, Monsieur, ils ont la porte ouverte
Pour répandre du bien & dessus les humains
Faire agir librement leurs bienfaisantes mains !

MONSIEUR FOUQUET.

Lorsqu'on voit sa grandeur proche du précipice ,
Qu'on ne l'en peut tirer sans faire une injustice ,
Un cœur pour la commettre alors se voit contraint ;
Mais s'il la fait, Monsieur, toutefois il se plaint.
Le chemin des vertus luy devient impossible ;
Son âme à leur amour toutes fois est sensible
Et son ambition, l'aveuglant, ne peut pas
Empescher que ses yeux n'admirent leurs appas.
J'ay fait avecque moy souffrir toute la France !
C'est ainſy qu'en vivant dans ma surintendance
J'ay pleuré de me voir, comme un flambeau fatal,
Servir, pour la brûler, au défunt Cardinal ,
Et quand mon ministère a fait servir ses armes
Pour luy piller du bien, j'en ay versé des larmes ,

Et par son avarice égorgeant l'innocent ,
J'ay veu le mien glacé quand j'ay tiré son fang.
J'ay voulu m'opposer à sa toute puissance ;
Mais quoy ! l'ordre du Roy m'a réduit au silence ,
Et je n'eus à la fin pour fruit de mes travaux
Que de voir & souffrir & pleurer tous ces maux.
Ma charge en cet état estoit en esclavage ;
Elle estoit sans pouvoir d'empescher ce ravage ,
Car je me vis content de me faire une loy
Des volontés du Prince & des ordres du Roy.
Je crus donc que mon maistre, autorisant luy-mesme
Le cours impétueux de ce désordre extrême ,
Et voyant par des yeux que ses sujets n'ont pas,
Justifieroit un jour ma conduite & mes pas ,
Je crus qu'estant fondé sur mon obéissance
Mon innocence auroit pour soutien sa puissance ,
Car lorsqu'avec respect on n'a fait qu'obéir
Un cœur vivant ainſy n'a jamais pu trahir.
Je crus du Cardinal que l'injuste conduite
Ne pouvoit pas, Monsieur, m'engager dans sa suite ,
Puisqu'un Roy rend tousjours, par son commandement,
Celuy qui le sçait faire, exempt de châtiment ;
Mais quoy qu'il soit enfin, ses richesses immenses
Pour me justifier me servent de défenses,
Et dans moins de six ans ses trésors amassés
Parlent à la Justice & luy disent assez
Si de ses maux soufferts la malheureuse France

A la rigueur des loix veut demander vangeance :
Elle doit chatier cette coupable main
Qui vola ses trésors jusque dedans son sein.
Je sçay qu'on peut nommer la mienne sa complice ;
Mais mon obéissance est sans peur du suplice,
Car ma main, en ce lieu, ne fut qu'un instrument
Dont le devoir voulut qu'il usast librement ;
Mais innocente ou non, on en veut à ma teste ;
On a contre ma vie excité la tempeste
Et je travaille en vain pour me rendre innocent ,
Il faut un sacrifice & l'on y veut mon sang ;
Il faut, du Cardinal pour effacer le crime,
Qu'à la France pour luy je serve de victime ;
Mais Dieu me veut punir de mes crimes passez ;
Je les sens sur mon chef l'un sur l'autre entassez ;
Je sens que leur fardeau m'attire sa justice ;
Je me suis mis moy-mesme au bord du précipice ;
Ainsy, quelque tourment que j'en doive endurer,
Je dois à sa bonté le soin de m'en tirer,
Je dois à sa bonté qu'en m'épargnant ses armes ,
Mon sang lave mon crime en y meslant mes larmes ,
Et que ma pénitence, en mourant aujourd'huy,
Me fasse cesser d'estre un coupable envers luy.
Mais, quoy que de ma teste un Dieu puisse résoudre,
Qu'il puisse justement sur moy lancer sa foudre
Et quoyqu'il puisse voir un criminel en moy,
Il n'en est pas de mesme à l'égard de mon Roy.

Je ſçay bien que je ſuis coupable envers la France ;
Mais je lave ce crime en mon obéiſſance ,
Car on n'eſt point coupable alors qu'aveuglément
On fait l'ordre du Prince & ſon commandement ,
Et ſi c'eſtoit un crime on rendroit vers ſon maître
Le coupable fidèle & l'innocent un traître ;
Donc, ſi l'obéiſſance & la ſoumiſſion
Méritent la rigueur d'une punition ,
Si l'ordre exécuté d'un Prince légitime
En celui qui le fait ſe peut nommer un crime ,
On peut conclure enfin... mais, Monſieur, ſur ce point,
Je me ferme la bouche & ne m'explique point.
Un Monarque, outragé par cette conſéquence,
Condamne le reſpect à garder le ſilence :
Il vaut mieux qu'à la mort il ſe laiſſe immoler,
Car ſans crime un ſujet n'en ſçauroit pas parler ;
Ainſy, de peur de faire à mon Prince une injure,
J'ayme mieux qu'un ſuplice ouvre ma ſépulture
Et mon cœur innocent me deviendrait ſuſpect,
Si, voulant ſe défendre , il manquoit au reſpect.

MONSIEUR D'ARTAGNAN.

La France ſçait fort bien que toutes ſes finances
Ont fait du Cardinal les richesses immenſes
Et que tous vos efforts & que tous vos deſſeins
Les ont pour l'en gorger fait paſſer dans ſes mains.
Chacun ſur ce ſujet vous plaint & vous excuſe ,
Et ſi de quelque crime en France on vous accuſe ,

C'est pour vostre dépense & pour tous ces excez
Qu'on dit que l'on vous fait justement le procez.

MONSIEUR FOUCQUET.

Je ne condamne point les sentimens des hommes,
Et l'on vit d'une sorte, en ce siècle où nous sommes,
Qu'on croit tousjours le crime & véritable & grand,
Encor qu'aux yeux du monde il ne soit qu'apparent.
Chacun, sur cette règle, a cru que mes dépenses
Avoient du jeune Prince épuisé les finances.
Il est vray que mon cœur, par ma grandeur trompé,
Dans de trop grands excez s'est souvent échapé,
Et que, sans résister à la foule importune
De tous ces vains plaisirs qui suivent la fortune,
Quand leurs fausses douceurs ont mon âme tenté,
D'un œil trop complaisant j'ay veu la Volupté ;
Mais ces emportemens & qui me font injure,
Quoyqu'ils soient enfans d'une foible nature,
Ils ont aussy pour père, & croyez-en ma foy,
Le foudi de l'État, le service du Roy.
L'argent fait des États les bases nécessaires ;
Le crédit d'en avoir soutient seul les affaires,
Et le sage Ministre use de son esprit
Pour donner à son maistre en tous lieux du crédit.
Si, pour le maintenir, il n'en sçait le mystère,
A peine il réussit dedans son Ministère,
Et c'est par le crédit que la France aux abois
A sceu voir de retour la gloire des François,

Et c'est par le crédit que, d'une main habile,
J'ay sceu couper la teste à la guerre civile ;
C'est par luy que j'ay fait, pour l'honneur de l'État,
Nostre jeune Monarque un puissant Potentat ;
Mais, pour mieux l'attacher à sa juste Couronne,
Je l'ay voulu donner à ma propre personne
Et j'ay, par ce moyen, rencontré le secret
De bien servir mon maistre, & d'un esprit adroit,
Etendant mon crédit dedans toutes les bources,
J'ay trouvé de l'argent de si fécondes sources
Que tout celuy de France a coulé dans mes mains,
Pour seconder mon maistre & servir ses desseins.
De cette politique ayant mon âme instruite,
J'ay pensé qu'il estoit de la bonne conduite
De faire prudemment paroître à tous les yeux
Avoir de la richesse apparente en tous lieux !
Lorsque d'un homme riche on a la renommée,
De ce nom en tous lieux la bonne odeur semée
Le rend maistre des biens, avecque son crédit,
Des gens intéressez qui cherchent le profit.
C'est par là qu'un sujet, avec ce caractère,
Se rend souvent utile & mesme nécessaire,
Car, ayant du crédit en cent climats divers,
Il peut porter la guerre aux bouts de l'univers
Et, de son maistre ainfty travaillant pour la gloire,
Il peut à ses exploits enchaîner la Victoire !

MONSIEUR D'ARTAGNAN.

Mais, Monsieur, aujourd'huy Monsieur Colbert nous dit
Que c'est un bien fatal que le bien du crédit,
Et que c'est un canal par où les moins habiles
Trouvant, pour emprunter, des moyens bien faciles,
Tariffent à la fin les sources de l'argent,
Et s'ils font un grand Prince ils le font indigent ;
Mais que dans cet état leur Couronne réduite
Est souvent exposée à de fâcheuse suite.

MONSIEUR FOUQUET.

Monsieur, c'est mal le prendre. Un Prince, en tout État,
Ne peut estre jamais réduit à cet état.
Le pouvoir souverain à qui tout est possible
Ne craint point l'indigence & sa face terrible ;
Le plus foible Monarque est assez absolu
Pour faire ce qu'il veut, quand il l'a résolu.
S'il a, pour soutenir dignement ses dépenses,
De son meilleur Domaine épuisé les finances,
Il peut, dans ses besoins, en juste souverain,
Tous ses biens engagés remettre dans sa main,
Et s'il rend, dans un tems, à ses sujets justice,
On ne le peut taxer d'une sale avarice ;
Et, quand il le pourra, s'il fait ce qu'il a dit,
Il saura maintenir en tout lieu son crédit.
Pour conserver ainſy tout celuy de mon maître,
Me vantant d'estre riche & le faisant paroître,
J'ay fait voir que mon Roy paye à tous ses sujets

Les services rendus à force de bienfaits ,
Et j'ay fait que chacun , ayant mesme espérance
D'acquérir par ses soins la mesme récompense ,
Sur mon exemple a cru s'eslever aux grands biens ,
Si pour servir son Prince il prodiguoit les siens ;
La main d'un souverain , quand elle est libérale ,
Fait briller dans un Prince une grandeur royale ;
Mais d'un esprit prudent ce sont sages secrets ,
Car s'il sème les biens , il les reprend après .
Celuy qu'il enrichit un chacun le contemple ;
Tous les ambitieux , flattés par son exemple ,
Payent au souverain par des soins assidus
Les biens qui sont par luy sur d'autres répandus .
J'ay voulu sur moy-mesme en faire voir l'image ;
Le Roy de ma richesse a tiré l'avantage
Qu'un grand nombre , voulant s'eslever comme moy ,
Se sont tous apauvris pour enrichir le Roy .
On sçait bien que mon cœur , marchant dans cette voye ,
Estant tendre aux plaisirs , a rencontré la joye ;
Mais j'eus pour seul motif , en amassant des biens ,
Qu'en ses besoins mon maistre en trouvaît dans les miens .
Je sçay bien que l'esprit de cette politique
Vous semblera , Monsieur , peut-estre chimérique
Ou bien que par moy-mesme il peut estre inventé ,
Pour colorer mon luxe ou bien ma vanité .
Il est vray toutes fois & le Ciel sur ma teste
Fasse de son courroux descendre une tempeste

Si par un faux orgueil mon esprit aveuglé
A d'un lâche motif sa conduite réglé.
Mais une autre raison m'a fait une maxime
Pour faire en ma dépense un excez légitime :
Des Roys qui sont tousjours les maistres de la Loy
La puissance aux sujets rend suspecte leur foy,
Et cette défiance est la raison secrète
Que l'on croit hazarder tout l'argent qu'on leur preste.
Un sage Prince ainſy fait ſouvent par autrui
Ce que tout ſon pouvoir ne peut faire par luy ;
Quand ſon Miniſtre eſt riche ou du moins qu'il le ſemble,
Lorſque quelqu'un luy preſte, on ne voit point qu'il tremble,
Car jugeant ſes grands biens pour un fort bon garent,
Il croit, quand il emprunte, aſſeurément qu'il rend.
De cette vérité j'en ay l'expérience :
Mes grands biens apparens, expoſés à la France,
M'ont acquis, m'en ſervant avec beaucoup d'éclat,
Du crédit pour mon maistre & fait ſervir l'État.
Par ces ſeules raiſons j'ay réglé ma conduite
Et l'on en peut juger par ſon heureuſe ſuite,
Puiſqu'en ſervant mon Prince en un tems indigent,
Mon crédit a trouvé la ſource de l'argent,
Et par rebellion que la France affoiblie
Se vit par mes travaux plus forte & rétablie !
Car l'argent, de la forte en reprenant ſon cours,
Fiſt à l'orage enfin ſuccéder les beaux jours.
Mais je perds tout mon tems en des diſcours frivoles

Et j'abuse du vofre en de vaines paroles ;
Mes juges aujourd'huy décident de mon fort :
Ce jour fera peut-estre un témoin de ma mort !
Un cœur qui la méprise est pour elle de roche ;
Qui la peut affronter n'en peut craindre l'approche !
Et sa face terrible & ses sanglants autels ,
Qui font souvent pâlir & trembler les mortels ,
Perdent, quand on l'affronte avecque du courage,
Toute cette laideur qu'on voit sur son visage !
Dans l'état où je suis aujourd'huy je la vois ;
Elle prend le chemin pour s'approcher de moy ;
Mais ayant en prison eu commerce avec elle ,
Son homicide main me semble moins cruelle.
De ces sages leçons j'ay fceu mon cœur nourrir,
Que pour fçavoir bien vivre il faut fçavoir mourir
Et croire que la mort n'est point une infortune ,
Puisque pour les vivants c'est une loy commune ;
Mais je paffe plus outre en parlant en chrétien :
La mort qu'on nomme un mal nous doit paroître un bien ;
Elle l'est en effet comme estant un passage
Qui seul fait arriver au céleste héritage.
Qui la voit donc des yeux de la Religion
Ne sent point dans son cœur cette rebellion
Dont l'homme, en accusant la Justice divine,
Quand il luy faut mourir, dans son cœur se mutine.
La vie est un présent de sa toute bonté :
Sans nous faire injustice il nous peut estre osté ;

Quand nous l'avons receu, nous avons deu connoître
Qu'il nous fera mourir puisqu'il nous a fait naître.
Je bénis sa disgrâce & j'ayme ma prison
De m'avoir fait, Monsieur, cette sage leçon,
Et, ne présumant rien de ma force ordinaire,
Je sçay, pour bien mourir, du moins ce qu'il faut faire.
Je sens que ma foiblesse aujourd'huy me fait peur,
L'homme le moins timide est souvent un trompeur :
Il paroît résolu ; l'on diroit que la crainte
Le trouve un insensible à toute son atteinte ;
Quand il n'a rien à craindre il brave le danger ;
Mais souvent la Nature en sçait bien se vanger
En luy faisant sentir que la moindre disgrâce
Luy peut troubler le cœur & luy passer la face.
C'est par ces vérités que vous devez me voir.
Je ne sçay si mon cœur fera bien son devoir ;
Il doit craindre, Monsieur, ma foiblesse & sa fuite ;
Mais, si la main de Dieu prend soin de ma conduite,
Dans l'état où je suis je me sens assez fort
Pour mépriser la vie & pour braver la mort,
Avec ce grand secours dont Dieu protège une âme
Qui de son saint amour & s'échaufe & s'enflame ;
Vous verrez dans mon cœur de la force aujourd'huy
Qui ne vient pas de moy, mais qui viendra de luy.
Mais, quand il faut payer tribut à la Nature,
L'âme en quittant le corps doit estre toute pure
Et doit par une belle & sainte liberté,

Pour se purifier, dire la vérité.

La bouche en ce moment la rend plus affeurée,

Sans que par l'intérêt elle soit altérée;

La terre, n'ayant plus par nous alors du bien,

Pour faire craindre aussy la terre n'a plus rien.

Je dois à mon devoir & je dois à ce zèle,

Qui fait agir le cœur de tout fujet fidèle,

Révéler à mon Roy des importans secrets

Qui peuvent, pour régner, servir ses intérêts.

J'ay pensé l'en devoir instruire en une lettre,

Ne puis-je pas, Monsieur, entre vos mains la mettre ?

MONSIEUR D'ARTAGNAN.

Vous m'en excuserez, Monsieur.

MONSIEUR FOUQUET.

Monsieur, pourquoi ?

MONSIEUR D'ARTAGNAN.

Monsieur Colbert....

MONSIEUR FOUQUET.

J'entends, Monsieur. Mais quoy ! le Roy

N'auroit-il plus sur vous cette auguste puissance

Qui le rend souverain sur nostre obéissance ?

MONSIEUR D'ARTAGNAN.

Monsieur Colbert, Monsieur....

MONSIEUR FOUQUET.

Ah ! brisons sur ce point !

MONSIEUR D'ARTAGNAN.

Monsieur Colbert est maître !...

MONSIEUR FOUQUET.

Ah ! ne le croyez point !

Le Roy, m'avez-vous dit, doit estre seul, le maître ;
Lorsque l'on en reçoit un autre on est un traître.
Pratiquez aujourd'huy cette belle leçon.
Envers le Roy, Monsieur, c'est une trahison
Quand, craignant la Faveur, on vit de telle sorte
Que dessus le devoir un intérêt l'emporte.
Mais, pour vous bien guérir de cette vaine peur
Dont la faveur vous touche & trouble vostre cœur,
Apprenez que ma lettre a cru que l'innocence
Ne pouvoit s'accorder avecque la vengeance,
Et que, puisque Colbert est de mes ennemys,
Je n'ay pas cru, Monsieur, qu'il pust m'estre permis
De révéler au Roy le secret qui le touche,
Car le Prince, en voyant la vengeance en ma bouche,
Et d'un lasche intérêt me pouvant soupçonner,
Recevroit mal l'avis que je veux luy donner.
Pour vous persuader ce que je viens de dire
Et pour vous détromper, écoutez, je vais lire :

SECOND ENTRETIEN

LETTRE DE MONSIEUR FOUQUET ÉCRITE AU ROY

MONSIEUR FOUQUET *lit.*

Sire, cette grandeur, qui les Roys environne ,
Avecque tant d'éclat fait briller leur Couronne
Qu'en estant éblouis par leur propre clarté ,
Leurs yeux fort rarement voyent la vérité ;
Mais, comme elle se plaist d'estre nuë exposée ,
Elle est par les flatteurs tellement déguisée
Qu'on voit les plus zélés pour tous les Potentats
A leur propre grandeur immoler leurs États.
Ainsy, la Vérité, des throsnes éloignée ,
De chez les Roys se trouve à l'exil condamnée
Et c'est un grand miracle alors que peut sa voix
Pour le bien des sujets aller jusques aux Roys.
Le sage Souverain qui luy preste l'oreille
Passe pour un prodige ou pour une merveille :
Il faut qu'il ayt une âme insensible au poison
Par qui la flatterie infecte la raison.
Sire, encor que la vostre ayt ce grand avantage
Et d'avoir des vertus plus vieilles que vostre âge ,
La Vérité pourtant me paroist en courroux

Qu'on l'empêche aujourd'huy de s'approcher de vous.
Cette loy de mourir que l'on croit importune
A , malgré sa rigueur, ce bien de la Fortune,
Qu'alors on croit sa bouche , étant sans intérêt,
Des pures vérités prononcer les arreſts.
Je ne condamne point , Sire, voſtre Juſtice ;
Je baiſe voſtre main qui m'envoie au ſuplice ;
Mais c'eſt la Vérité qu'on bannit de ces lieux
Qui condamne la main qui la cache à vos yeux ;
Mais , malgré les efforts de cette main funeſte
Qui retranche mes jours, Sire , ce qu'il m'en reſte
Je le dois employer à me conduire aux Cieux ,
Et vous rendre un grand Roy digne de vos ayeux.
La mort qui va couper la trame de ma vie
Doit de cet avantage au moins eſtre ſuivie
Que vous croirez ma voix & mes derniers accens
Très ſincères pour vous , pour moy très innocens.
Sire, voſtre naiſſance a pris ſon origine,
Pour mieux imiter Dieu, d'une race divine,
Et la loy des Chreſtiens vous enſeigne aujourd'huy
Un chemin aſſeuré pour retourner à luy ;
Vos pas y trouveront de ſi puiffants obſtacles
Que , pour ne pas tomber, il vous faut des miracles ;
Mais auſſy, quand un Roy veut ne s'égarer pas ,
Il faut que la Juſtice y conduiſe ſes pas.
Vous ne pouvez pas, Sire, y marcher ſans un guide ;
Mais, s'il vous eſt flatteur, il vous ſera perfide,

Car la main qui conduit, trahissant son devoir,
En vain l'on s'en défie, elle fait toujours cheoir.
Par les feules clartés dont brille la Justice,
Evitez donc la chute auprès du précipice,
Et qu'elle seule, enfin, en éclairant vos yeux,
Vous montre le chemin qu'ont tenu vos ayeux.
Tousjours par les flatteurs ses clartés sont éteintes ;
Ils font voir tous les Roys par des lumières feintes,
Et par le faux brillant de leur traître flambeau
Ils les font sans honneur descendre en leur tombeau.
Chassez de votre Cour cette troupe funeste ;
Elle est pour tous les grands une si forte peste
Qu'elle infecte souvent, par sa contagion,
Jusqu'à la pureté de la Religion.
Son venin est secret & par la perfidie
Il s'insinue au cœur comme une maladie
Qui, lorsqu'elle répand son venin inhumain,
Combat plus fortement quand le corps est plus sain ;
Ainsi font chez les Roys les flatteurs plus à craindre.
Plus les Roys sont puissants & plus ils sont à plaindre !
Car des traîtres flatteurs si par la trahison,
De leur perfide main ils prennent le poison,
Son odeur empestée est alors répandue
Où l'on voit des grands Roys la puissance étendue.
Doncques, Sire, aujourd'hui la Vérité m'apprend :
Plus le Monarque l'est, plus le poison est grand,
Et sa corruption est au point effroyable

Que plus le Prince est grand , plus il est incurable.
Mais, Sire, vous pouvez avecque les vertus
Vous en servir & voir ces flatteurs abattus.
Dans les siècles passés & le siècle où nous sommes,
C'est par cette vertu qu'on a vu tous les hommes,
En suivant le chemin de ses divines loix,
Tout sujets qu'ils estoient, se rendre égaux aux Roys,
Et les Roys, qui de Dieu nous font voir une image,
Par l'amour des vertus remporter l'avantage,
Et s'acquérir l'honneur de montrer en tout lieu
Qu'un Prince, estant un homme, est tout semblable à Dieu.
Quand on voit la Vertu sur le throsne eslevée,
Et qu'elle est chez les Roys dignement conservée,
Elle emprunte l'éclat de la Divinité,
Pour la peindre en leurs yeux & sur leur Majesté.
La Vertu chez les Roys dépouille leur nature
De ce que dans les cœurs les hommes ont d'ordure ;
Les eslevant ainſy sur leurs conditions
Et les enrichissant de leurs perfections,
D'un si brillant éclat elle les environne
Que les sujets, soumis à leur juste Couronne,
Les révèrent sur terre & leur gardent la foy,
Non pas autant que Dieu, mais tousjours plus qu'un Roy.
Quand un Roy peut avoir la Vertu pour amye,
S'il la met sur son throsne & la rend affermie,
Il voit dessus son throsne, assise à son costé,
La bonne renommée & la félicité.

C'est par ces deux canaux qu'un bon Prince s'attire
La bonne opinion de conduire un Empire,
Et le peuple, voyant qu'en l'art de bien régner,
Son Monarque prend peine à se faire enseigner,
Il fait sa passion de luy rendre services
Et son obéissance a pour luy des délices.
C'est ainſy qu'un grand Roy voit croistre chaque jour
Dans le cœur de son peuple & le zèle & l'amour :
Cet amour pour ſa garde eſt plus fort qu'une armée
Et l'âme d'un ſujet de ce zèle animée
Sert tousjours à ſon Roy d'invincibles remparts
Que ſçait rendre l'amour plus fort que ceux de Mars.
Tant de ſoldats, en vain ſemés dans les provinces,
Y penſent maintenir la puiffance des Princes ;
La force en cet endroit n'a qu'un maſque trompeur :
Elle marque des Roys la foibleſſe & la peur.
Un Prince, environné de ſoldats & de gardes,
Imprime la terreur avec leurs hallebardes ;
Mais tout cet appareil & dont ſe ſert un Roy
Dans l'eſprit de ſon peuple à jeter de l'effroy
Fait voir qu'un Souverain, en régnant par la crainte,
En a comme un tyran le premier l'âme atteinte.
Un ſage Miniſtère évite ces excez.
Le dur & le ſaſcheux fut tousjours ſans ſucces.
Gouverner par la force eſt avoir le génie
De la puiffance injuſte & de la tyrannie ;
On a tousjours vu croire à tous les nobles cœurs

Que les Princes cruels font des usurpateurs ;
Cette timidité dont un peuple se frappe,
Quand on la rend trop grande, enfin elle s'échappe
Et lors, quand on éprouve un Roy trop violent ,
Qui fut le plus timide est le plus insolent !
Les Vertus font des Roys & l'honneur & la gloire ;
Elles gravent leurs noms au temple de Mémoire ,
Quand , recevant du Ciel le pouvoir souverain ,
Ils ont l'art de le rendre utile au genre humain.
Ces vertus au contraire ont leurs beautés éteintes ;
Toutes leurs Vérités passent lors pour des feintes ,
Quand l'absolu pouvoir qui fonde leur grandeur
Leur sert pour féconder ce que veut leur fureur.
La puissance des Roys & la plus légitime
Devient, par l'injustice, entre leurs mains un crime.
Pour le bien des mortels Dieu leur fait ce présent ;
Dieu pour ce grand dessein les élève à ce rang ;
S'ils combattent ainſy la volonté divine ,
Si des maux des mortels leur ſceptre eſt l'origine ,
La puissance royale, auguſte & grande en foy ,
Voit changer ſa nature entre les mains d'un Roy.
Elle eſt , vous le dirai-je , une fatale peſte ,
A ſes ſujets mortelle , à ſes États funeſte ,
Et qui , par ſa fureur , à ſes peuples apprend
Qu'en ceſſant d'eſtre juſte , il devient un tyran.
De tout homme privé l'humeur la plus ſévère
A dans ſa cruauté ſes bornes & ſa ſphère

Et sa férocité dans ses plus forts accez
S'étend sur peu de gens & produit peu d'effets.
L'humeur rude d'un Prince est d'une autre nature ;
Ce n'est point un transport qui repousse une injure ;
L'objet de sa fureur est si vaste & si grand
Et son emportement tant de monde comprend
Que, lorsque ce torrent se répand sur la terre,
Ce n'est plus dureté, c'est plutôt une guerre.
Un Roy n'est plus un Roy quand, avec ses sujets,
Etouffant sa clémence, il ne peut vivre en paix.
Ainsi, quand son humeur cruelle & trop avare
Une guerre funeste à ses peuples déclare,
Un Roy dans ce combat fait un coup dangereux :
Il descend de son thronne afin d'approcher d'eux,
Ou l'on voit ses sujets, pour joindre sa personne,
Hauffer leurs attentats jusques à sa Couronne.
Ces monstres dont on doit perdre le souvenir,
Par ce qui s'est passé font peur pour l'avenir ;
Leurs forfaits, s'élevant par dessus tous les crimes,
De deux des meilleurs Roys s'en sont fait des victimes,
Et leur traître attentat se forma cette loy
Que lorsqu'on est injuste on cesse d'être Roy.
De tous les souverains, Henry, le plus auguste,
Lequel au nom de Grand joignit celui de Juste,
Ne put se garantir d'un mortel attentat,
Quand un traître le crut un tyran dans l'État.
Un sage Potentat sa puissance tempère ;

Sans agir comme un maître il agit comme un Père,
Et traitant ses fujets ainſy que ſes enfans,
Sans la force l'amour les rend obéiſſans.
Quand l'État eſt malade & qu'il faut un remède,
Pour ſervir au Monarque & de ſecours & d'ayde,
Une juſte prudence avecque la douceur
Trouve ſa guérifon pluſtoſt que la rigueur.
L'une en vain, pour guérir une bleſſure, eſſaye :
Au lieu de l'amortir, elle enflame une playe,
Et l'autre eſt, chaque jour, par un contraire eſprit,
Un ſouverain remède au mal que l'autre aigrit.
Il faut affaiſonner la royale puiſſance
Du grand art de régner qu'enſeigne la clémence,
Que la ſévérité qui punit les forfaits
S'exerce avec juſtice & contre ſes ſouhais,
Que ſa clémence enfin ne puiſſe eſtre altérée,
Et, pour faire du bien, en tous lieux préparée,
Elle ayt la main ouverte aux grâces en tout lieu,
Pour dépeindre les Roys ſur l'image de Dieu.
Les Roys qui ſont de Dieu les images vivantes
Doivent avoir les mains comme luy bienfaiſantes ;
Mais ils doivent auſſy, quoyqu'ils ſoient tout puiſſants,
Conſulter l'équité pour faire leurs préſens.
Les ſervices rendus, la vertu, le mérite,
Doivent ſur leurs bienfaits gouverner leur conduite,
Et ce ſont ſeulement ces grandes qualités
Qui les doivent porter aux libéralités ;

Sur d'indignes fujets les grâces répanduës
Sont nuisibles au Prince ou sont du moins perduës ;
Quand dessus les méchans ils répandent du bien ,
Quoyqu'ils fèment beaucoup , ils ne recueillent rien ;
Leurs grâces toutes fois doivent estre une source
Qui ne rencontre rien pour arrester leur course ;
Ce divin caractère & dont les souverains
S'approchent plus de Dieu que les autres humains ,
Ce noble préciput , ce pouvoir de bien faire ,
Dedans un juste Roy trahit son ministère ,
Quand , répandant du bien d'un partage inégal ,
Ce Roy donne en prodigue & non en libéral ;
Mais donner toutes fois est la plus belle marque
Qui fasse distinguer le fujet du Monarque ,
Et quoyque les méchans soient d'indignes fujets
Sur qui doive un grand Roy répandre ses bienfaits ,
Sire , il est vray pourtant , la Majesté royale
Perd tant de son éclat , n'estant pas libérale ,
Et le Prince doit estre à ce point généreux
Qu'il faut que des méchans soient plustost des heureux ,
Qu'il répande du bien plustost dessus un traistre
Que sa main bienfaisante un jour cesse de l'estre ;
Car bien faire en tous lieux est cette auguste loy
Qui fait le fondement des qualités d'un Roy.
C'est donc par vos vertus qu'il faut que vostre règne
Comme il faut obéir à vos peuples enseigne ;
Les fujets , quand les Roys sont les plus vertueux

Sont plus obéiffans & plus respectueux.
Quand un Prince est au throsne, un chacun le contemple,
Et de ses actions on s'en fait un exemple.
Ainsy le Souverain, quand il a des vertus,
Voit dans tous ses États les vices abattus.
Lors faisant chez son peuple adorer l'innocence,
Il ne verra jamais combattre sa puissance,
Car enfin tous les Roys ne doivent craindre rien,
Lorsque tous leurs sujets cheminent vers le bien.
Mais si le Prince prend une route contraire,
Si les vices ont part dedans son ministère,
Le Prince vicieux enseigne à ses sujets,
En marchant sur ses pas, le chemin des forfaits ;
Il verra ses États peuplés par des perfides,
Par des voleurs publics & par des homicides
Qui, faisant leurs plaisirs d'ensanglanter leurs mains,
Peut-estre jusqu'à luy porteront leurs desseins.
Les Roys font un exemple & c'est sur leur image
Que le peuple se forme & se fait un usage.
Le vice, autorisé par l'exemple des Roys,
Ne craint point leur puissance & méprise leur voix,
Et lors leur Majesté par le crime offusquée
Perd son lustre & se voit par le crime attaquée,
Et la main parricide hausse son attentat
Comme sur le sujet dessus le Potentat ;
Mais lorsque la Vertu dessus son front imprime
La haute majesté d'un Prince légitime,

Quand la gloire & l'honneur font briller dans ses yeux
Cet éclat qui luy semble estre donné des Cieux,
Cette noble clarté, brillant sur leur Couronne,
Par les mains du respect attache à leur personne
Ce pouvoir tout divin d'inspirer dans le cœur
L'amour respectueux ou la sainte terreur,
Et ces gardes enfin font souvent le miracle
Qu'ils font aux assassins un invincible obstacle,
Car la vertu d'un Roy des plus traîtres desseins
Sçait éteindre la rage & retenir les mains ;
C'est donc un intérêt aux testes couronnées
D'avoir pour leur sujet des vertus fortunées.
Le Ciel les eslevant les mit en butte aux coups ,
Et quoyque tout un peuple estant à leurs genoux
Semble ne pouvoir pas jusqu'à leur throsne atteindre ,
Le plus foible souvent au plus fort se fait craindre ;
La main qui croit avoir un droit pour se vanger
N'a rien qu'elle ne mette en un mortel danger.
Un juste Souverain ne craint point la tempeste ;
Il trouve en sa clémence un abri pour sa teste ,
Car l'amour de son peuple, en régnañt dans son cœur,
Est un contre-poison pour le moins de la peur.
Cet amour doit fonder toute sa politique ,
Et tout autre principe est pour luy tyrannique.
Quand les hommes jadis firent ces grands projets
De se faire des Roys & d'estre leurs sujets ,
Ils comblèrent de biens la dignité royale

Dans le juste dessein que sa main libérale ,
Par un cours réciproque en attirant à foy
Les grands biens destinés pour la grandeur du Roy ,
En prenant d'une main ces immenses richesses ,
Que l'autre sur le peuple en feroit des largesses ,
Et s'il advient qu'un Roy n'en use pas ainſy ,
Il n'est plus obéi comme un Monarque amy.
Si le peuple paroît ſoumis à ſa puiffance ,
Il n'obéit pas , Sire , il craint la violence ,
Et je n'oſe vous dire, & j'en ay de l'effroy ,
De quels noms les ſujets en baptiſent leur Roy.
Il eſt vray, je le ſçay, que l'on ne peut ſans crime
Eſlever ſon courroux contre un Roy légitime ,
Que tel que ſoit enfin le Prince couronné ,
Il faut le reſpecter, quand le Ciel l'a donné ;
Mais le peuple, éprouvant ſa puiffance inhumaine ,
Déteſte dans ſon cœur la cauſe de ſa peine ;
Quelque loy que le Ciel pour ſon devoir ayt fait ,
Il ſe vange en deſirs ſi ce n'eſt en effet ;
Lorſqu'à ces mouvemens une âme ſ'abandonne
Avec joye elle peut voir tomber la Couronne.
De ce triſte accident quand on fait ſes plaiſirs
On va facilement plus loin que les deſirs.
Un Prince eſt en péril au milieu de ſa garde ,
Quand ſa farouche humeur fait qu'il faut qu'il regarde ,
A cauſe des excez ſur ſes peuples commis ,
Tous ſes meilleurs ſujets comme ſes ennemis.

Il croit que celuy-là qui luy rend du service
Voudroit estre un bourreau pour luy faire un suplice
Et qu'à son père enfin qui tel semble obéir
Est tousjours en état de le vouloir trahir ;
La main la plus fidèle est par luy soupçonnée
Ou d'estre meurtrière ou d'estre empoisonnée ;
Il se croit attaqué par tant de trahisons
Que jusqu'à sa famille il étend ses soupçons ;
Voyant en tous les lieux de sa rigueur des marques ,
Il craint jusqu'aux fuzeaux : il les croit ceux des Parques.
Il est , par la frayeur dont il est assiégé ,
Luy-mesme l'instrument dont luy-mesme est vangé.
Sire , évitez ces maux & que vostre Justice
Comme de vostre cœur de l'État les bannisse ;
Sire , un Monarque aymé ne craint point ce malheur :
L'amour de vos sujets vous donnera le leur ;
La puissance du Prince à luy-mesme est fatale ,
S'il ne sçait modérer l'autorité royale ;
Sans ce tempérament le pouvoir souverain
Semble à tous ses sujets odieux dans sa main.
Cette sage maxime a fait que la prudence
Des Princes de la terre a borné la puissance ;
Elle sçait que le pas qui marche trop avant
Fort rarement avance & bronche bien souvent ;
Les sages ont connu qu'en toute République
Le pouvoir absolu peut sembler tyrannique ;
Ils ont vu , pour régner , qu'il falloit qu'un grand Roy

Mist l'amour dans les cœurs pour y mettre la foy ;
Cette fidélité dont on sert sa patrie,
Qu'un bon Roy peut pouffer jusqu'à l'idolâtrie,
Est ce seur fondement sur qui les Potentats
Bastissent ce pouvoir qu'ils ont dans leurs États.
Sire, c'est la clémence avecque la justice
Qui seules savent rendre aux Roys ce bon office.
On a vu tousjours, Sire, un Roy juste & clément
Par l'amour des sujets régner assurement ;
La clémence est un droit d'une juste Couronne,
Les seuls Monarques l'ont unie à leur personne ;
Eux seuls ainsi que Dieu, dans l'empire chrétien,
A ceux qui font du mal peuvent faire du bien ;
Mais comme la Justice a la main plus sévère,
Qu'elle verse du sang dedans son Ministère,
Les Roys, qui semblent nés pour le bien des mortels,
Mettent en d'autres mains le soin de ses autels ;
Pour étouffer le crime il faut que la Justice
Punisse les méchans & leur fasse un supplice ;
Ce moyen de régner quoyqu'avec équité,
Ce leur semble, a pour eux trop de sévérité,
Et par l'opinion qu'une main souveraine,
Devant faire du bien, ne peut faire une peine,
Les Roys ont partagé ces vertus par moitié :
Pour les Juges les loix & pour eux la pitié ;
Mais, quoyque soient les loix le partage des Juges,
Des bons persécutés elles sont les refuges,

Et c'est un grand effet de clémence en un Roy,
Quand son autorité fait respecter la loy ;
Le Méchant redoutant de s'en voir la victime
Retient souvent la main prête à commettre un crime ;
Donc un Roy ne peut mieux faire voir sa bonté,
Que lorsqu'il communique aux loix sa Majesté.
Si leur autorité comme un flatteur vous profne ,
Vous dit qu'elle détruit celle de votre thronne ,
Si chaque Parlement semble avec son pouvoir
Des peuples envers vous altérer le devoir,
Si cette autorité que leur employ leur donne
Vous paroît dérober les droits de la Couronne ,
Perdez , Sire , perdez ce sentiment jaloux ;
S'ils ont de la puissance, ils n'en ont que par vous ;
Par votre seule main leur grandeur soutenuë
Se verroit sans la votre à l'instant abattuë ,
Et les loix dans leurs mains leur sçavent enseigner
Que leurs soins ont pour but de vous faire régner,
Car vos Juges, étant leurs gardiens très fidèles,
Sire , ils ont le pouvoir que vous réglez pour elles.
Les Monarques françois & vos prédécesseurs
Ont reconnu pour eux & pour leurs successeurs
Qu'un pouvoir souverain a rapport au génie
D'une puissance injuste & de la tyrannie ,
Et que, pour éviter ces dangereux excez ,
Qui font haïr le Prince & gémir ses sujets ,
Ils ont par une rare & royale prudence

A leurs fujets voulu faire aymer leur puissance.
Leur sage politique a des hommes commis,
Fidèles à leur Prince & des fujets amis,
Qui, du Prince & du peuple ayant la confiance,
Sceuffent rendre la loy douce à l'obéissance ;
Car le pouvoir d'un Roy qui se gouverne ainfy,
Passant par la Justice, est cru plus juste auffy.
Ainfy l'obéissance en passant en usage
Étouffe la discorde & fait mourir sa rage ;
Ainfy dans son devoir le peuple accoutumé,
De l'amour de son Prince est tousjours enflamé.
Dans les plus pures mains confiez la Justice ;
Que l'aveugle faveur & l'infâme avarice
Par vos soins assidus soient bannis pour jamais
De l'auguste séjour de son sacré Palais.
L'observance des loix est ce divin mystère
Qui du plus juste Prince est le vray caractère.
Le Ciel faisant un Roy ne le fait tout puissant
Que pour ayder le foible & sauver l'innocent.
Empeschez que les Grands, exerçant leur puissance,
Se servent de la vostre avec trop de licence ;
Le souverain pouvoir entre les mains des Grands,
Comme ils ne sont pas Roys, les rend souvent tyrans ;
Pour rendre vostre throsne à vos fujets auguste,
Il faut à vos vertus joindre le nom de Juste.
Il faut, pour l'acquérir, vous faire cette loy
Que le bien des fujets n'appartient pas au Roy,

Que vostre Authorité , quoyque très souveraine ,
N'y peut mettre la main sans encourir la haine ;
Je sçay bien que l'on dit , par un flatteur discours ,
Que le tribut qu'on paye aux Roys est un secours
Pour maintenir l'État & la chose publique :
Il est vray ; mais aussy c'est un coup tyrannique
S'ils ont un autre employ , car tout tribut enfin ,
S'il n'est pas volontaire , est plustost un larcin.
Sire , si le tribut est injuste , il est rude ;
Le peuple en le payant se croit en servitude ,
Et , pour rompre ses fers , souvent son désespoir
Luy fait par la révolte oublier son devoir.
Le bien que l'on arrache avecque violence
Étouffe dans les cœurs toute l'obéissance ;
Un Roy pillant son peuple a tousjours ce malheur
Que , lorsqu'il prend son bien , il prend aussy son cœur ,
Et ce cœur pour le Prince est une citadelle
Qui défend sa Couronne avecque tant de zèle
Que quand , par un malheur , il perdrait ses États ,
Qu'on le verroit tomber du rang des Potentats ,
Ce cœur pour sa défense est un fort invincible
Et qui rend au vainqueur le vaincu si terrible
Qu'encor que le vainqueur soit un doux conquérant ,
Il passe au bon sujet tousjours pour un tyran ,
Et , pour remettre au throsne un Prince légitime ,
Il pense que sa main verse du sang sans crime ;
Il croit tout attentat & si juste & si beau

Que, pour vanger son Prince, on peut estre un bourreau.
Ainsy que la clémence en tous lieux nous enseigne
Que c'est par la douceur qu'un sage Prince règne,
Que, s'il la sçait bien, Sire, en son cœur recevoir,
Dans celuy de son peuple il y met le devoir;
Que, s'il veut de son peuple estre nommé le Père,
Il doit chaque sujet traiter comme son frère,
Et lors chaque sujet, le trouvant son appuy,
Se rendra librement un esclave pour luy.
De quelque nom fameux dont un flatteur vous nomme,
Songez que sur le throsne on est tousjours un homme,
Que la grandeur du sceptre & que sa Majesté
N'ont contre la Nature aucune autorité,
Que les maux & la mort, sans peur des haliebardes,
Vous iront assiéger au milieu de vos gardes,
Et qu'enfin la Couronne est sans aucun secours
D'un moment seulement, pour prolonger vos jours.
Des Roys & des sujets commune est la naissance;
Mais la mort les distingue avecque l'innocence;
Le vice règne un tems sous le royal bandeau;
Mais la seule vertu règne après le tombeau.
Nourrissez vostre cœur de ces sages pensées;
De vos prédécesseurs les grandeurs sont passées;
Ils ne sont que poussière avec tout leur orgueil;
Du throsne vous irez comme eux dans le cercueil,
Et vostre ambition doit estre enfin bornée
De voir en paix la fin de vostre destinée,

Car la mort qui foumet tout le monde à ses loix
N'a point d'autre bonheur pour les plus justes Roys.
On dit que l'inhumaine a le cruel usage
D'exercer sur les Roys & sa haine & sa rage,
Qu'elle fait ses plaisirs de rougir ses autels
Des meurtres & du sang des plus grands des mortels.
Elle est pour le vulgaire & facile & commune ;
Mais ceux que sur le throsne eslève la Fortune
Éprouvent son caprice, & souvent son courroux
Prépare pour les Roys & ses dards & ses coups ,
Et dedans leurs tombeaux elle les fait descendre
Ou bien comme César ou bien comme Alexandre !

FIN

DES DIALOGUES SECRETS

DES

CÉLÈBRES ORIGINAUX DU TARTUFFE,

& DU TOME II & DERNIER



TABLE DES MATIÈRES

TOME I.

| | Pages. |
|--|--------|
| INTRODUCTION | I |
| PREMIER DIALOGUE DE MONSIEUR COLBERT. — PREMIER ENTRETIEN. — Monsieur Colbert, Monsieur Berrier | 1 |
| INSTRUCTIONS & MÉMOIRES que Moy fousigné, Cardinal Mazarin, ay donné à Colbert pour gouverner après ma mort..... | 8 |
| SECOND ENTRETIEN. — Colbert, Fontenay, Poncet, Puffort, Voisin, Chamillart..... | 37 |
| SECOND DIALOGUE DE MONSIEUR LE CHANCELIER. — PREMIER ENTRETIEN. — Monsieur le Chan- celier, Monsieur le Tellier..... | 59 |
| SECOND ENTRETIEN. — Monsieur le Chancelier, Monsieur Colbert..... | 95 |
| TROISIÈME ENTRETIEN. — Monsieur le Chancelier, Beguin | 105 |

TOME II.

| | Pages. |
|--|--------|
| TROISIÈME DIALOGUE DU RÉVÉREND PÈRE ANNAT, JÉSUI TE. — PREMIER ENTRETIE N. — Le Roy, le Père Annat..... | 1 |
| SECOND ENTRETIE N. — Le Père Annat, seul.... | 23 |
| TROISIÈME ENTRETIE N. — Le Père Annat, le Père Bauny, le Père Regnault, le Père Le Moyne, le Père Ferrier & tous Jésuites..... | 27 |
| QUATRIÈME DIALOGUE DE LA REYNE-MÈRE. — PREMIER ENTRETIE N. — La Reyne-Mère, Mon- sieur de Grave | 73 |
| SECOND ENTRETIE N. — La Reyne-Mère, Madame de Beauvais..... | 85 |
| TROISIÈME ENTRETIE N. — La Reyne-Mère, Ma- dame Foucquet..... | 105 |
| CINQUIÈME & DERNIER DIALOGUE DE MONSIEUR FOUCQUET. — PREMIER ENTRETIE N. — Monsieur Foucquet, Monsieur d'Artaignan..... | 129 |
| SECOND ENTRETIE N. — Lettre de Monsieur Foucquet, écrite au Roy..... | 159 |

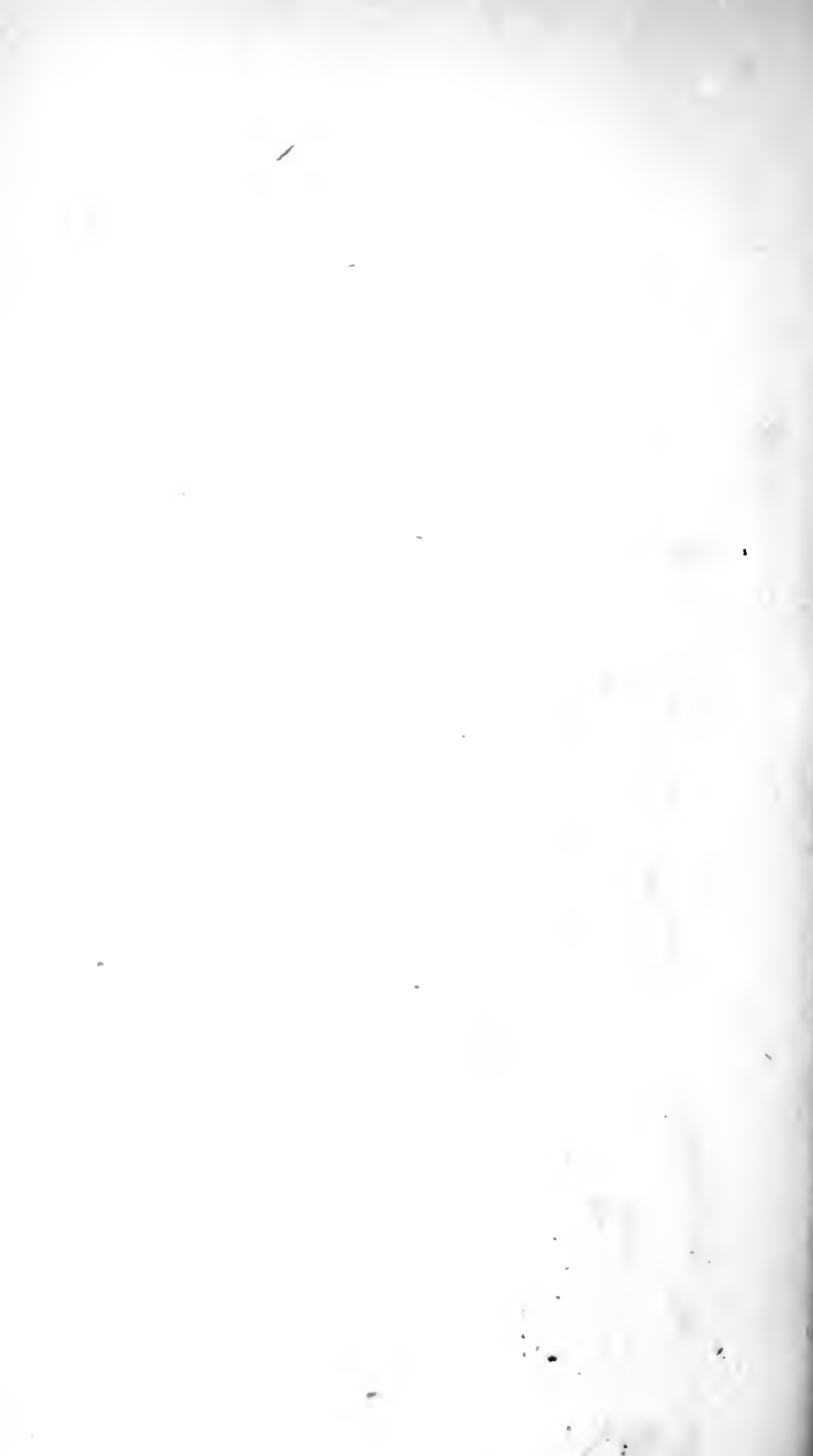
MATISCONÆ

EX OFFICINA PROTAT

TYPIS ELZEVIRIANIS

clō. lō. ccc. LXXXIII.









DU MÊME AUTEUR.

ŒUVRES INÉDITES DE BOSSUET.

Deux volumes specimens du *Cours royal* fait oralement sur les matériaux fournis par les trente Instituteurs dauphins.

TOME I. — Juvénal traduit, commenté et appliqué.

TOME II. — Juvénal en vers. — Perse en vers. — Platon, Lucrèce, Térence, etc. — Instruction au Prince pour bien régner. — Harangue scolaire tirée de la *Cyropédie* de Xénophon.

Les 2 vol., avec portrait du Louvre..... 20 fr.

LES FABLES GALANTES

présentées à Louis XIV par M^{me} de Montespan, restituées à La Fontaine.

Hollande. Paris, Charavay, *expert en autographes*. 10 fr.

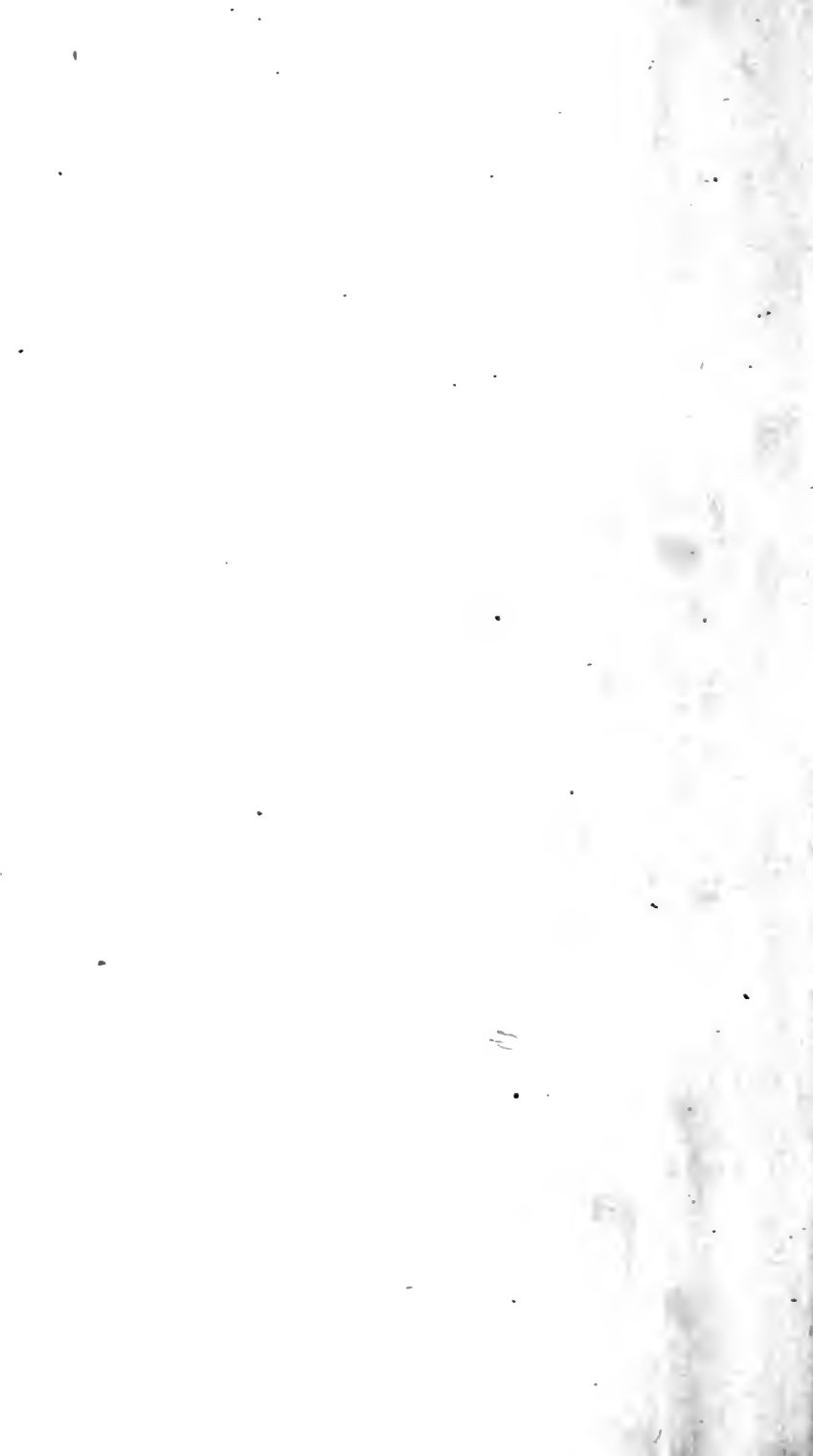
EN PRÉPARATION :

Les Essais inédits du duc de Saint-Simon sur l'Éducation d'un Prince.

(Six specimens en ont été donnés dans la *Revue de l'Enseignement supérieur*, mars à décembre 1882.)

MACON, IMPRIMERIE PROTAT FRÈRES







C6

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

| | | |
|--|--|--|
| | | |
|--|--|--|



a39003



002189933b

CE PQ 1844

.L6 1883 VC02

COO MCLIERE, JEA LIVRE ABCM

ACC# 1216180

